

COPI

LA GUERRE DES PÉDÉS



CTITRES
30

COPi

LA GUERRE DES PÉDÉS

Alors qu'ils menaient une petite vie tranquille sur les hauteurs de la Butte, les militants homosexuels du 18^e arrondissement sont pris pour cible par un gang de travestis brésiliens, bien décidés à mettre le quartier à feu et à sang. Entre le clan des homos respectables et celui des barbares latinos, la guerre s'annonce sans merci.

Seulement voilà : l'un des Parisiens, un certain Copi, va tomber sous le charme de Conceição do Mundo, une créature du camp adverse qui l'arrachera à son confort petit-bourgeois pour l'emmener au bout du monde et de lui-même...

À mi-chemin entre la satire sociale, le roman d'aventures exotique et le *space opera* au second degré, *La Guerre des pédés* est une comédie féroce et jubilatoire. Elle met en scène les luttes intestines qui traversent les communautés, donne à voir les relations entre les peuples à travers le prisme du sadomasochisme et pose une question d'une actualité brûlante : appartenir à une minorité, quelle qu'elle soit, implique-t-il forcément d'être toujours en guerre ?

De son vrai nom Raúl Damonte, Copi naît à Buenos Aires en 1939 et meurt à Paris en 1987, à l'âge de quarante-huit ans. Artiste protéiforme, il est l'auteur de nouvelles, romans, pièces de théâtre et dessins, où la provocation le dispute à la pudeur et la mélancolie. La Guerre des pédés poursuit le cycle de rééditions entamé en 2021 avec Le Bal des folles, L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer et Les Quatre Jumelles.

Postface, documents et notes de Thibaud
Croisy..

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

ROMANS

L'Uruguayen
Le Bal des folles
Une langouste pour deux

THÉÂTRE

La Journée d'une rêveuse
Eva Peron
L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer
Les Quatre Jumelles
Loretta Strong
La Pyramide !
La Tour de La Défense
Une visite inopportune

OceanofPDF.com

COPI

LA GUERRE DES PÉDÉS

**POSTFACE, DOCUMENTS ET NOTES
PAR THIBAUD CROISY**

www.bourgoisediteur.fr

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

1 - Les escaliers de la rue André-Antoine

2 - La roseraie de ma mère

3 - Les maléfices de la Lune

4 - Conceição do Mundo

OceanofPDF.com

Les escaliers de la rue André-Antoine

Elle parlait avec un accent qui me parut au début américain, puis espagnol. Sa mère la présenta comme Conceição do Mundo. J'ai tout de suite compris qu'elle n'était pas une travestie comme les autres.

Sa mère l'aida à enlever une cape en plumes de paon qui lui arrivait jusqu'aux chevilles. Sa mère était en même temps son chauffeur ; elle ressortit garer la voiture avec la cape. Conceição s'avança nue, en talons aiguilles. Je n'avais jamais vu une femme aussi belle à part qu'elle était un homme. Elle possédait une chevelure roux flamboyant sur des yeux d'agate, la peau mate des femmes caraïbes sur un nez à peine négroïde. Sa bouche était charnue, au rouge à lèvres orange ; elle avait les yeux maquillés à la manière des Noires du sud des États-Unis, avec différentes poudres fluorescentes. Elle était imberbe. Ses seins étaient pointus et fermes. Bronzée, elle ne gardait aucune trace de maillot de bain. Entre son bassin touffu et ses jambes divines pendait la plus merveilleuse bite du monde. Elle avait la taille d'un avant-bras et d'un poing fermé d'enfant de douze ans. Après avoir enlevé très posément un gant long en satin noir, elle me tendit la main que je baisai, assez intimidé.

— Vous êtes Pogo Bedroom ? me demanda-t-elle.

— Je suis son ami, répondis-je en rougissant, il se prépare.

— Qu'il fasse vite, me dit-elle, il n'est pas mon seul client, Pogo Bedroom.

Je sortis de ma poche deux billets de cinq cents francs, la somme convenue. Elle ne savait pas où les garder, elle n'avait pas de sac. Elle les plia en quatre et elle les mit à l'intérieur d'une de ses chaussures. Elle s'assit sur le fauteuil Chesterfield de la bibliothèque, les jambes écartées, se rongant les ongles. On sonna ; je traversai le séjour pour aller ouvrir. C'était sa mère.

— Elle a oublié le fouet dans la voiture, me dit sa mère. La séance n'est pas encore commencée ?

Je me demandais si je devais faire passer la mère ou lui dire d'attendre dans la voiture. Elle devina mes pensées.

— J'attendrai dans la cuisine, dit-elle, je me ferai un café.

Je la précédai dans le couloir. C'était une assez belle femme d'une quarantaine d'années mais paraissant plus jeune, métisse d'Indien ou de Noir, habillée d'un sari orange et d'un turban argent. Je lui expliquai le fonctionnement de la vieille cafetière à pression que Pogo affectionne tant. Elle me demanda en riant : « Est-ce qu'il se fait mettre la cafetière brûlante dans le cul ? » Je fus choqué.

Pogo était masochiste depuis un certain temps, ça lui prenait une ou deux fois par mois ; nous connaissions un réseau de travestis sadiques assez sympathiques. D'habitude, ça se passait sans problème : on fouettait Pogo avec une ceinture puis on le sodomisait. Ensuite je lui passais du mercurochrome sur les fesses, et nous ne parlions plus de l'affaire. Ces êtres étaient laids et sans charme, nous faisions vite à les oublier. Mais cette fois-ci, j'étais inquiet. Conceição do Mundo était la plus séduisante travestie que j'avais jamais rencontrée. Et en plus elle se présentait avec sa mère.

J'entendis un cri perçant. C'était la voix de Pogo. Je me précipitai dans la bibliothèque. Conceição était assise à califourchon sur Pogo ; elle lui avait attaché les mains derrière le dos et elle lui brûlait les moustaches avec

un chalumeau qu'elle avait sorti Dieu sait d'où. Je me précipitai pour le lui arracher ; la mère m'assena un coup de karaté sur la nuque. Je m'affaissai, à moitié assommé, sur le Chesterfield. L'odeur des moustaches brûlées me donna la nausée ; à présent, elle lui brûlait les poils du sexe. Je ne sais pas si ce cauchemar dura trente secondes ou trois minutes ; je me souviens des rires démoniaques de la mère quand Conceição do Mundo sautait en talons aiguilles sur les côtes de Pogo évanoui.

Avant de partir, la mère me donna un coup de cravache qui m'ouvrit la joue et le nez. Je courus détacher Pogo. Il sentait le porc grillé. Il avait des brûlures assez horribles à voir aux paupières et aux testicules et des blessures de talons aiguilles au ventre. Je le laissai mi-inconscient sur le tapis et j'appelai une ambulance avec des doigts tremblants.

Heureusement ses blessures n'étaient que du deuxième degré, mais il n'en resta pas moins une semaine en clinique.

Nous n'étions pas à notre première expérience de cohabitation homosexuelle, mais auparavant ni pour lui ni pour moi ça n'avait jamais duré plus de quelques mois. J'avais rencontré Pogo Bedroom au FHAR^{*1} en 1970. Je fus aussitôt fasciné par ce jeune pédé américain bien musclé, blond à moustaches. Je me fis aussitôt pousser les moustaches et je l'invitai à vivre avec moi dans mon appartement sur la butte Montmartre. Pendant dix ans nous continuâmes à militer, de plus en plus mollement. Mais nous avons été ensemble à la marche des homosexuels à Washington en 1979, par exemple, et nous avons contribué de notre poche à la création de plusieurs journaux gays. Pogo était dans la mode. Il faisait une collection par saison pour le prêt-à-porter masculin. Je suis, et c'est assez rare pour un homosexuel, dessinateur humoristique. Mon métier m'oblige à la fréquentation d'hétérosexuels. En fait, je me sens aussi à l'aise parmi les dessinateurs humoristiques qu'au milieu des homosexuels ; je les trouve identiques dans leur comportement social, bien que les dessinateurs humoristiques soient invariablement laids, moi le premier.

Nous nous disions que si nous avions vécu ensemble sans l'ombre d'un nuage, c'est grâce à l'humour. L'humour de Pogo, très américain, s'entendait à merveille avec le mien. Nous passions par des périodes où notre côté féminin prenait le dessus et nous nous disputions comme deux chiffonnières à propos d'une paire de bottes mexicaines ou d'une chemise en soie, mais nos réconciliations n'étaient que plus viriles. Le fait qu'il devînt peu à peu masochiste ne me surprit guère, je l'étais devenu en même temps que lui grâce à un danseur noir de New York qui nous initia dans cet art subtilissime du sexe. Mais Pogo entendait ce tournant dans nos rapports comme essentiel ; il prit le vice de payer, ce qui est absurde. Nous aurions pu nous fouetter et nous percer les seins avec des épingles à nourrice entre nous sans dépenser un sou, comme autrefois on s'entreculait, mais pour jouir vraiment dans la souffrance il devait, selon lui, payer pour devenir esclave. C'est un trait de la culture néo-américaine dont mon avarice bien française m'aurait dispensé ! La faute n'était pas à Pogo, je le répète, mais à cette différence radicale entre l'Amérique et l'Europe qui, à notre âge, devient un fossé aussi profond que l'océan Atlantique. En tant qu'Américain, le poids de sa culture faisait de Pogo mon aîné ; en tant qu'Européen, je me sentais souvent une mère qui gronde son bébé qui marche à quatre pattes parce qu'il met les doigts dans les prises de courant, ce qui lui arrivait souvent, hélas. S'il est vrai que chaque nationalité porte en soi le fantôme de sa peine capitale, nous, Français, sommes plus portés à la prudence et à la peine, et toujours avec un caractère exemplaire, comme dans les fables de La Fontaine ; les Américains, par contre, savent que leur morale change au moins une fois tous les dix ans. Ça leur permet de s'approcher de la chaise électrique seuls, comme les héros grecs, sûrs que personne n'en tirera de morale, ou à peine une photo à la télé, entre deux spots publicitaires. Et leur morale n'en est que plus solide.

J'étais assez conscient de ça et aussi d'une autre chose : il m'aimait d'une façon plus viscérale que je l'aimais ; je dirais qu'il aimait tout d'une

façon plus animale, même la mort. J'avais quarante ans à l'époque, ma militance homosexuelle ne m'empêchait pas de voir une chose en face : l'amour. L'entente entre deux êtres exige une large marge de noblesse, surtout quand on appartient à deux cultures diverses. Le mimétisme américain, la façon dont ils se déguisent et pensent tous à l'unisson une fois par décade, ne fait que creuser le fossé Atlantique. Nous, Européens, nous continuons à compter le temps par siècles. Et même pédés, nous avons tous quelque chose de musulman, à part les mathématiques : nous portons tous une Schéhérazade dans le cœur. À chaque fois que nous nous endormons, elle nous parle à l'oreille. Ça nous fait rêver, même si on s'endort avec une bite dans le cul. Toutes les nuits sont les Mille et Une. Jamais une bonne femme de maintenant aura connu ça, elles s'endorment avec le fantasme de leur père, probablement pas plus grand qu'un clitoris. La femme moderne est une invention américaine, je n'arrête pas de le répéter. Je sais que mon langage est bizarre, mais c'est l'humour qui me pousse. Il y a l'humour juif et l'humour pédé, mais nous, si on nous rendait Jérusalem, on transformerait le Mur des Lamentations en pissotière et on se ferait enculer par les Palestiniens.

Cette semaine que Pogo passa en clinique fut pour moi un vrai cauchemar. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner ; nous étions en plein été et ces gens de la mode préparaient la collection d'automne. Pogo continuait à dessiner des tissus pour des foulards en clinique, malgré ses paupières tuméfiées qui lui permettaient à peine d'entrouvrir les yeux. Il était irreconnaissable. Il ne pourrait plus se laisser pousser la moustache, sa lèvre supérieure était une plaie ; très peu de cheveux lui reviendraient sur le crâne et on avait dû lui faire l'ablation d'un testicule pratiquement calciné. Le médecin en chef voulait à tout prix nous faire porter plainte, mais Pogo s'y opposa énergiquement. J'étais d'accord. Rien que vivre est déjà un risque de mort, surtout pour un homosexuel. Conceição do Mundo et sa mère étaient elles aussi victimes de la société, au même titre que nous ; allions-

nous y ajouter les horreurs de la vengeance juridique ? Pogo ne voulait pour rien au monde que je raconte à ses associés de la mode l'agression dont il avait été l'objet. Je répondais invariablement au téléphone qu'il passait quelques jours en clinique pour se faire faire un lifting ; une fois sorti, nos connaissances s'habitueraient peu à peu aux cicatrices.

Je lui achetai une perruque à cheveux blonds bouclés presque identiques aux siens pour le jour de la sortie de l'Hôpital américain et d'immenses lunettes de soleil. À peine rentré à la maison, il me fit la première crise d'hystérie dans nos relations. Il m'accusa de m'être amusé à le voir brûler vif, et il alla jusqu'à me jeter mes originaux par la fenêtre. Je m'enfermai dans la bibliothèque et fis semblant de dessiner, bien que les larmes m'empêchassent de voir clair. « Pogo Bedroom, c'est moi », je me dis, « si je me regardais dans la glace avec le visage brûlé, je me sentirais aussi mal que lui, et nous sommes ensemble pour le meilleur et pour le pire ; j'attendrai le moment où il récupérera sa vraie personnalité. » Mais à chaque fois que j'essayais de trouver une idée pour un dessin humoristique, c'était le visage défiguré de Pogo qui en sortait de ma plume. La première nuit d'amour fut assez pénible pour nous deux ; je fermais les yeux et j'essayais de me l'imaginer tel qu'il était avant. Conscient de l'échec, il courut à la salle de bains et tenta de se couper les veines avec un rasoir. Pour l'en empêcher, je dus le battre. Nous avons roulé tous les deux dans la baignoire où je le maîtrisai ; j'ouvris le robinet et je lui mis la tête sous l'eau froide jusqu'à ce qu'il se calme. Je lui administrai un somnifère ; lorsque finalement il s'endormit, j'éclatai en sanglots. J'enlevai les miroirs de l'entrée et de la salle de bains, et le poster de la bibliothèque où nous posions tous deux nus dans la palmeraie de Marrakech. Je finis par m'endormir sur le Chesterfield avec la fenêtre ouverte.

Je me réveillai au lever du soleil, grelottant de froid, et j'allai me blottir contre Pogo. Il m'enlaça. Ce fut peut-être entre nous le vrai mariage, ce petit matin-là. Nous nous jurâmes de ne plus nous quitter en aucune

circonstance ; le pire était déjà passé. Et l'humour reprit le dessus. L'humour et son courage, ce courage américain qui fit non seulement la conquête de l'Ouest mais aussi la force éternelle de l'Amérique.

Au réveil, je me retrouvai avec un plateau de cerises à l'eau-de-vie, du pop-corn et des œufs-bacon sur l'oreiller. C'était la première fois qu'il m'apportait le breakfast au lit. Il avait caché son visage derrière une serviette de bain nouée comme un tchador. J'éclatai de rire ; il me chatouilla la plante des pieds et les aisselles, nous avons chahuté sur le lit, renversant le plateau du petit déjeuner sur les draps ; j'allai prendre une douche tandis qu'il passait l'aspirateur sur la moquette de la chambre à coucher couverte de pop-corn.

Dès le premier jour il poussa son courage jusqu'à se montrer pour faire les courses tout seul rue Lepic, où la nouvelle de l'agression s'était répandue. Conceição do Mundo et sa mère étaient bien connues dans le quartier. Elles n'étaient ni mère ni fille, mais deux travestis brésiliens qui faisaient le trottoir la nuit dans le marché, vautrés sur l'étalage de poissons à l'angle de la rue des Abbesses. Elles avaient une clientèle de plus en plus vicieuse. Celle que j'avais cru la mère se faisait appeler Vinicia da Luna. Elle avait une spécialité répugnante : elle sodomisait les clients, leur introduisant dans le rectum les viscères qu'elle trouvait dans les poubelles. Personne n'avait encore porté plainte parce qu'elles ne volaient jamais un portefeuille, et elles encaissaient à l'avance. Elles habitaient en haut de la rue des Martyrs, chez un pédé maso qu'elles attachaient avec une chaîne au pied du lit et qu'elles ne sortaient jamais, l'obligeant à faire ses besoins et à manger dans une même gamelle. Pogo me raconta tout ça, très excité, tandis qu'il déballait le contenu du chariot à provisions dans le frigidaire ; moi, je me faisais un Nescafé entre deux dessins.

— C'est devenu pire que New York, continua-t-il de son meilleur accent new-yorkais, les travestis brésiliens ont envahi Pigalle ! Ils se disent membres d'une école de samba, « As Mulatas de Fogo », célèbre à Rio,

mais en fait il s'agit d'une bande de cangaceiros *2 du nord-est du Brésil débarqués à Paris avec des faux passeports. Ils sont plus de cinquante *3.

Je n'en crus pas un mot, mais pour me rassurer je téléphonai à l'ami d'un de mes anciens amis qui a des relations dans la police des mœurs du dix-huitième arrondissement, Jean-Jacques. Il me dit qu'il avait entendu parler d'une bande de travestis marocains, mais il ne croyait pas qu'ils étaient brésiliens. « En tout cas, me dit Jean-Jacques, il n'est plus possible de sortir le soir dans le quartier. Samedi dernier, une copine à moi jouait au flipper place Blanche, et bien on lui a arraché son sac ! Mais pour ce qui est des Brésiliens, je vais me renseigner. »

Il me rappela une demi-heure plus tard. C'était vrai ! Des travestis brésiliens avaient squatterisé une maison tout en haut de la rue des Trois-Frères. Il ne s'agissait pas de cinquante, comme on disait rue Lepic, mais ils étaient bien une vingtaine. Jean-Jacques était aussi indigné que nous. Nous décidâmes une réunion de militants homosexuels du dix-huitième arrondissement chez nous, le soir même. On compara nos listes, nous n'étions pas nombreux et la plupart en vacances.

— Ils profitent du mois d'août, ces sales ordures ! s'écria Jean-Jacques, on s'en fout qu'ils s'attaquent à leurs clients dans les portes cochères, mais nous, même si on paie, on est chez nous ! Ou alors on va toutes finir brûlées comme Jeanne d'Arc !

Pogo ressortit acheter du pain coupé en tranches, dix boîtes de thon en miettes et un tube de mayonnaise. Chacun apporterait une bouteille. Nous nous retrouvâmes à quatorze ; chacun était arrivé avec son petit ami et deux bouteilles. J'ai fait une gigantesque paella au thon pendant qu'on discutait. On commença par se raconter les derniers crimes homosexuels, plus atroces les uns que les autres. Aux pays musulmans, on nous coupait les mains ; en Amérique latine, on nous écorchait et on nous donnait encore vivants comme pâture aux condors. Nous n'en étions pas encore là dans le quartier, mais il y avait déjà de quoi nous inquiéter. Jean-Jacques raconta encore une

fois l'histoire de sa copine qui s'était fait arracher le sac quand elle jouait au flipper, mais ce n'était rien à côté de ce qui nous était arrivé, à nous.

Pendant que Pogo battait la mayonnaise, nous décidâmes de rédiger un communiqué aux journaux mais l'affaire tourna mal ; ils commencèrent à se traiter de marxistes et de fascistes entre eux ; je les fis rire en leur faisant remarquer que chaque couple de pédés est formé par un marxiste et un fasciste, et non par un homme et une femme. Finalement nous nous mîmes d'accord pour ne pas politiser l'incident, et nous passâmes à la paella. Pour une fois, je l'avais réussie ; c'était exquis. On fit les plaisanteries d'habitude, mais platement. Ce qui nous amuse le plus, c'est de se raconter des histoires de travestis, mais on s'empêchait de rire des travestis brésiliens, pourtant un sujet en or, à cause de Pogo dont le visage défiguré en tête de table nous ramenait à une réalité trop cruelle. Au moment où je servis la crème caramel, Pogo craqua. Il enjamba la fenêtre. Je le rattrapai presque dans le vide, aidé par Jean-Jacques. Ce fut une scène atroce. Sa perruque était tombée dans le caniveau trois étages plus bas ; on le maîtrisa sur la table, au milieu des restes ; il vomit la paella, il s'empara du couteau à fromage pour essayer de se trancher la gorge. L'ami de Jean-Jacques, qui est médecin et habite l'immeuble à côté, courut chercher sa trousse où il gardait quelques grammes de morphine. Nous l'étendîmes sur le lit. Tandis que Jean-Jacques le consolait, je revins au salon ; nos amis étaient bouleversés. Jean-Jacques arriva de la chambre à coucher, faisant signe de nous taire.

— Il s'est calmé, dit-il d'une voix feutrée.

D'un coup, un brouhaha infernal nous arriva de la rue. On se précipita tous à la fenêtre. Nous habitons en bas des escaliers de la rue André-Antoine. Ils n'étaient pas trente ni cinquante comme on avait cru, mais au moins une centaine ! Ils descendaient les escaliers, habillés comme au carnaval de Rio. La plupart étaient des mulâtres, les plus vieux noirs comme du cirage. En tête, Conceição do Mundo n'avait rien à envier à

Carmen Miranda. Pas un ananas, mais trois sur la tête, plus un régime de bananes qu'ils avaient probablement volé au marché, et au moins trente mètres de taffetas doré dans la robe dont la traîne était tenue par six négresses plus baraquées que Pelé. Jean-Jacques, qui connaissait bien le carnaval de Rio (il est sociologue), nous expliqua le sens de la cérémonie. Les deux diables qui se tenaient de chaque côté de Conceição do Mundo représentaient Cosmë et Damião, deux divinités de la macumba *4, demi-sœurs hermaphrodites qui incarnaient respectivement la cruauté et la laideur du monde. Ils portaient une longue queue en tissu rouge où ils avaient attaché des casseroles qui faisaient un bruit infernal en descendant les escaliers. Derrière les diables venaient les Amazones ; elles étaient une vingtaine, en rang serré, portant des arcs et des flèches, habillées en peaux de cheval nouées autour du corps au moyen de grosses cordes, découvrant un seul sein. Elles portaient des plumes de toutes les couleurs tressées dans les cheveux. Derrière elles venaient leurs « mères » (c'est une expression de macumba), des vieux Noirs plus noirs et plus vieux les uns que les autres, habillés en tuniques blanches et portant des chaînes aux poignets et aux chevilles. La Mère Supérieure, qui en l'occurrence était Vinicia, mère fictive de Conceição do Mundo, et aussi reine de la Lune, puisqu'elle était habillée avec un fourreau argent et des ailes de vampire, tenait au poing la cravache dont j'avais été la victime. Elle s'en servait pour fouetter sauvagement les mères et les Amazones qui poussaient des lamentations à rompre l'âme. Conceição do Mundo, d'une voix de ténor, entonnait une samba endiablée, s'accompagnant d'une paire d'énormes maracas. Jean-Jacques nous traduisit la chanson du Brésilien presque en entier :

*Celui qui n'aime pas la samba
on doit le brûler,
celui qui aime l'amour
est un sale pédé (bicha de merda)*

*Celui qui se gratte les yeux,
il faut les lui arracher*

(et ils répétaient tous en chœur « *bicha de merda* »)

*Celui qui prend le diable
par la queue est un dieu cancéreux
et il faut l'étriper.*

Et ainsi de suite.

— Mais c'est inouï, s'écria Jean-Jacques. Et tout ça descend de la place des Abbesses !

Je le fis taire. Il m'est arrivé rarement dans la vie d'éprouver une émotion esthétique, c'est le cas chez la plupart des humoristes. Mais aucun dessinateur n'aurait jamais osé imaginer cela ; on sentait que la cérémonie venait du fond des âges, avant que l'homme devienne un homme et la femme devienne une femme.

Conceição do Mundo s'arrêta en haut de l'escalier et sa mère la déshabilla lentement. Les Amazones montèrent à califourchon sur les épaules des mères qui hennissaient comme des chevaux affolés, dansant de façon de plus en plus frénétique. Ils avaient disposé aux deux côtés de l'escalier des rangs de poubelles qu'ils remplirent d'essence, puis il y mirent le feu. Les deux diables se fouettaient entre eux de leurs immenses queues rouges, les Amazones lacéraient les tuniques des mères à coups de couteau à cran d'arrêt, mais le plus hallucinant n'était pas encore arrivé : une dizaine d'entre eux, les plus beaux et les plus jeunes, arrivèrent, se tenant par la taille, du haut de l'escalier. Ils étaient habillés, et je ne mens pas, avec de la viande. L'un portait un collier de tripes noué autour du cou et rien de plus, l'autre s'était fait un chapeau avec une dinde ; quelques-uns portaient des abats vraiment répugnants ; l'un s'était fait une sorte de

soutien-gorge en plastique regorgeant de mou et de foie, un autre tenait un lapin écorché entre les dents.

Conceição do Mundo est restée immobile en haut de l'escalier avec les jambes écartées, les cheveux sur le visage, tenant dans les bras un immense thon. Elle chantait :

*Si l'homme n'est pas un poisson,
la femme est une sirène.
Si l'eau de l'océan se mettait en ébullition,
nous changerions
de conception du monde.*

Les mères léchaient les corps des jeunes Noirs couverts d'abats et les Amazones fouettaient tout le monde à coups de chaîne de vélo.

*Si je n'étais pas un homme,
l'homme ne serait pas une femme !*

Et tout le monde chantait :

*Conceição do Mundo,
Rainha do Cêu e do Inferno !*

Sa mère lui suçait le sexe, dont la taille est devenue celle de mon bras. Les jeunes éphèbes noirs la frottaient avec des déchets de viande pendant qu'on faisait brûler le thon dans une poubelle ; la fumée arrivait jusqu'à nous.

— Mais tu as vu cette bite ? s'écria Jean-Jacques.

Il courut chercher les jumelles de théâtre. Nous étions quatorze pédés à moustaches à nous bousculer à la fenêtre, nous passant les jumelles.

Conceição do Mundo, en transe, éjacula dans la bouche de sa mère, poussant des hurlements qui firent fuir les pigeons.

Une voiture de flics arrivait par la rue des Abbesses. Les Amazones s'enfuirent en débandade, abandonnant les poubelles aux flammes qui barraient l'escalier. Une voiture de pompiers suivit. Nous fermâmes les volets ; la prudence du militant prit le dessus.

— Il s'agit de savoir qui ils sont et ce qu'ils veulent, dit Jean-Jacques. Ça fait une éternité qu'on va dans les pays du tiers monde pour se faire enculer par des gens comme eux, alors, pour une fois qu'on les trouve dans le quartier, on ne va pas les donner aux flics ! On n'a pas milité dix ans pour en arriver là !

Mais on ne pouvait pas vivre dans la terreur. Les flics les avaient mis en fuite, les pompiers mettaient fin à l'incendie des poubelles ; ils faisaient rouler les restes du thon et des abats à coups de jet de lance d'incendie du haut des escaliers.

— Mais qui vous assure, disait Jean-Jacques très justement, que ce soir même, si nous descendons faire la pissotière square des Abbesses, on ne se retrouvera pas calcinées au chalumeau, attachées à l'entrée du métro ?

— On n'a qu'à faire notre propre service d'ordre, dit Gontran, l'ami médecin de Jean-Jacques, comme aux États-Unis !

— Mais c'est ridicule, on ne va pas aller toutes ensemble faire les pissotières à des heures fixes !

On éclata de rire, on se passa un joint de la meilleure brésilienne.

— Il faut dire que je n'ai jamais vu une bite comme ça de ma vie !

— Il y avait des jeunes superbes !

— Tu as vu celui qui avait un poulet dans le slip ?

— Ah ! et les diables, qu'est-ce qu'ils étaient excitants !

— Et les Amazones, dis donc, mais comment est-ce qu'elles font pour se faire pousser un seul sein ?

— Elles se coupent l'autre !

— Quoi ?

— Les Indiennes se coupent le sein droit pour tirer à l'arc !

— Mais qu'est-ce qu'ils sont, noirs ou indiens ?

— Les deux ! Mais les Indiens sont d'origine asiatique !

— Quoi ?

Il y avait un petit pédé qui ne savait dire que « quoi », on aurait dit un canard.

— Non, mais c'est incroyable, elles se font des prothèses de paraffine dans un seul sein ?

— Ils se foutent des piqûres de paraffine même dans les hanches !

— Quoi ?

J'avais oublié que c'était l'anniversaire de Jean-Jacques. J'allai chercher le champagne et les petits fours. En passant, j'entrai dans la chambre à coucher sur la pointe des pieds pour voir comme allait Pogo. Dans la lumière qui arrivait du couloir, je le vis enroulé en boule dans les draps dont il ne laissait dépasser que son horrible visage boursoufflé ; on lui avait administré trois grammes de morphine, il ne se réveillerait pas avant demain. Je me demandai si je ne devais pas téléphoner à sa mère à San Francisco pour lui raconter l'accident, mais c'était délicat. Sa mère et moi nous nous détestions, elle m'accusait sans arrêt d'être le coupable de l'homosexualité de Pogo, bien que la dernière fois qu'elle était venue passer des vacances en Europe elle nous eût fait cadeau d'un dessus-de-lit en patchwork fait par elle-même. Elle est d'origine esquimaude de l'Alaska ; « Pogo », en esquimau, veut dire « l'Immortel ». Bedroom, c'était le nom de son père, un chasseur de phoques russe, on ne sait pas trop pourquoi. Sa mère est l'être le plus insupportable que j'aie rencontré de ma vie, mythomane en plus. En ouvrant le frigidaire, je cassai la bouteille de champagne qui était mal placée dans le freezer. En même temps, j'entendis un bruit de vitres cassées dans le salon ; j'accourus, laissant le frigidaire ouvert. Tous les pédés étaient debout sur les chaises et criaient comme des

folles. Au beau milieu de mon tapis persan, un spectacle hallucinant : un rat aussi grand qu'un chat, attaché à un pavé à l'aide d'un fil de fer, à moitié calciné, poussait des cris d'agonie. Ils l'avaient balancé par la fenêtre, cassant les vitres. Nous entendîmes une explosion formidable dans la bibliothèque. Ils avaient jeté une bombe Molotov sur ma planche à dessin ; mes originaux avaient pris feu sur les étagères ; on se précipita dans la cuisine chercher des seaux, je n'en avais que deux ; on remplit toutes les casseroles sous la douche ; on arriva à maîtriser l'incendie mais deux pans de bibliothèque étaient détruits. Le rat continuait à hurler dans le salon ; nous le détachâmes du pavé et le relâchâmes dans l'escalier.

Il était six heures du matin ; les autres pédés prirent congé, ils étaient épuisés. Nous restâmes, Jean-Jacques et moi, à mettre un peu d'ordre. Finalement, nous nous accoudâmes à la fenêtre, mouillés et couverts de cendres.

Les flics et les pompiers étaient repartis. Il n'y avait plus de différence entre mon appartement et la rue, on aurait dit qu'on avait été victimes d'un bombardement pendant la dernière guerre. Le jour se levait.

— On fait le dernier joint ? demanda Jean-Jacques.

Pendant qu'il le roulait, j'allais préparer un Nescafé bien fort. Quand j'ouvris la porte de la cuisine, l'odeur du gaz me fit bondir en arrière. Je courus à l'entrée couper la clé d'accès général, mais c'était trop tard : Pogo était mort, la tête dans le four. C'est pur hasard si une étincelle de l'incendie n'avait pas atteint le nuage de gaz ; tout l'immeuble aurait pu sauter.

Il avait laissé un mot sur le frigidaire, griffonné sur un Kleenex : « I love you. » Il était mort assis en tailleur ; on eut du mal à le mettre debout pour l'allonger sur le lit. Pendant que je téléphonais à la mère de Pogo à San Francisco, l'ami de Jean-Jacques, Gontran, rédigeait le permis d'inhumer.

La mère prit la chose assez froidement, elle me demanda de lui envoyer sa part d'héritage avec les cendres de Pogo pour l'enterrer en Alaska. Jean-

Jacques s'occupa de tout. Je partis quelques jours dans le Berry chez ma mère pendant qu'on refaisait ma bibliothèque. Nous décidâmes de ne pas porter plainte avant de prendre une décision commune entre militants homosexuels. La plupart étaient en vacances chez leurs parents ou à la Baule ; ceux qui n'avaient pas de parents y avaient loué une grande maison en face de la mer. Pendant cette semaine, j'ai cru devenir fou ; heureusement, j'avais ma mère près de moi. Elle me consolait, me caressant les cheveux.

— Après un certain temps, on oublie qu'on est veuve, me disait-elle, et tu es encore jeune !

Mais je ne comptais pas refaire ma vie. Ou au moins pas dans l'immédiat.

— C'est Jean-Jacques à l'appareil, me dit ma mère.

Les militants homosexuels du dix-huitième avaient refait mon appartement en entier de leur poche, profitant de leur congé du quinze août. Ils avaient mis la salle à manger à la place de la bibliothèque, ce qui restait de la bibliothèque dans l'entrée et la chambre à coucher au salon. Ils avaient tout repeint en blanc et ils avaient mis des géraniums aux fenêtres pour me dépayser. Ils m'attendaient le soir même, ils organisaient une sorte de rependaison de crémaillère.

Je pris congé de ma mère. Je pleurais ; elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle me raccompagna jusqu'à la gare en taxi. Dans le taxi, je m'épanchai. Je ne savais plus que faire de ma vie depuis la mort de Pogo. Papa s'était suicidé, d'accord, mais pas dans les mêmes circonstances. Papa était ruiné, personne ne pouvait rien y faire. Mais pour Pogo, c'était ma conscience d'homosexuel qui était en cause, ce n'était pas une affaire d'argent. Ma mère ne m'écoutait pas ; j'essuyai mes larmes. Mon train était en retard, nous prîmes deux Coca-Cola au bar ; le taxi attendait ma mère. Je compris que j'avais mis ma mère mal à l'aise, elle me parla des pucerons de ses rosiers.

Le train était bondé ; c'était le retour des vacances, je dus voyager debout. À l'arrivée gare d'Austerlitz, Jean-Jacques m'attendait sur le quai avec un bouquet de violettes. Il avait sa grosse moto ; je m'assis derrière sur ma valise ; je dus m'affubler d'un casque. Pendant qu'il brûlait les feux, il criait dans le vent :

— Ça y est, les sadiques brésiliens sont en prison ! Le gouvernement brésilien a demandé leur extradition ! Ils avaient fait exploser un stade à Rio lors d'un championnat international de football ! Ce qui est chiant, c'est que la plupart sont des rescapés des camps de concentration pour homosexuels du Rio Grande do Sul ! Si on les renvoie là-bas, ils vont les exécuter !

— Et Conceição do Mundo ? je demandai.

— Disparue ! Ils ont fait une battue dans le quartier, on a bien retrouvé la mère mais pas elle. La mère est une criminelle dangereuse, ex-membre des Brigades de la Mort. Elle était recherchée au Brésil pour plusieurs crimes rituels d'homosexuels. Et tu sais le plus drôle ? Tu sais quel âge elle a, Conceição ? Quatorze ans !

Je n'en crus pas mes oreilles.

— Mais où est-ce qu'elle est passée ?

— Elle s'est volatilisée dans Paris !

Nous arrivions devant chez moi, il gara sa moto.

— Quatorze ans ? C'est pas possible, avec une bite pareille ! Et la poitrine ?

— Dans ces pays, ils sont adultes à douze ans ^{*5} !

Tous les militants pédés du dix-huitième arrondissement m'attendaient chez moi, le sourire figé. Je ne reconnaissais plus mon appartement ; ils avaient abattu le mur entre la bibliothèque et la salle à manger et ils avaient installé des lumières tamisées un peu partout. Nous étions treize à table, nous mangions en silence. Au café, tout le monde se mit à parler en même temps. Je ne les écoutais pas. Toute mon attention était fixée sur le rideau de la fenêtre. Il bougeait, poussé par le vent ; je m'imaginai que quelqu'un

était caché derrière. Je pris un couteau et je me précipitai poignarder le rideau. Michou, l'ex-mari de l'ami de Jean-Jacques, se trouvait là. C'est un jeune psychiatre, il s'opposa à ce qu'on m'interne. Mon délire dura quatre jours, ils se relayèrent à mon chevet, me faisant des piqûres antihallucinatoires. Le visage calciné de Pogo m'obsédait au point de le voir dessiné même sur mes empreintes digitales. Quand je récupérai la raison, ma mère et Jean-Jacques se trouvaient à mon chevet.

— Heureusement que tu te réveilles, me dit ma mère, j'étais sur le point de te quitter.

Elle m'embrassa sur le front. Jean-Jacques la raccompagna, je les entendis discuter longuement dans l'entrée ; je resombrai dans le sommeil.

Je me réveillai tard dans la nuit ; sur la table de chevet, un mot de Jean-Jacques : « Appelle-moi à n'importe quelle heure. Je t'ai laissé du Nescafé prêt sur le plateau tu n'as qu'à faire chauffer l'eau. » Je me mis debout ; mes jambes me soutenaient à peine. Il y avait de la lumière dans la cuisine ; je m'y rendis lentement, m'appuyant sur le mur du couloir. Sur la table, ils m'avaient même laissé deux brioches et une banane. Je mis l'eau à bouillir ; une porte grinçait ; je crus que c'était à l'étage au-dessus. Mais c'était la porte de l'entrée, Jean-Jacques avait dû oublier de la refermer en sortant. J'eus l'impression d'écouter une respiration dans le salon ; c'était le bruit du vent, la fenêtre était restée ouverte. Je revins dans la cuisine, l'eau bouillait. Je la versai sur le Nescafé et j'éteignis le gaz. Cette fois-ci c'était net, quelqu'un respirait derrière moi. « C'est ma paranoïa », je me dis. « Ça me passera, c'est même pas la peine de téléphoner à Jean-Jacques. » J'allai lire quelques pages de Colette dans la bibliothèque avant de me recoucher.

Je somnolais sur le Chesterfield quand quelque chose me chatouilla l'oreille. Un insecte, certainement. J'éteignis et je me dirigeai vers ma chambre. Dans la pénombre, je reconnus d'abord la cape en plumes de paon. Elle couvrait le lit en entier. Conceição do Mundo faisait semblant de dormir, se suçant le pouce. Elle ne pouvait en effet avoir plus de quatorze

ans. Elle bâilla et se retourna, mettant en évidence son cul divin et laissant dépasser la bite entre les cuisses. Je retournai sur la pointe des pieds chercher le revolver que m'avait prêté Jean-Jacques et que j'avais caché dans un tiroir du bureau. Je fouillai dans tous les tiroirs ; je ne le retrouvais plus. Il était sur une étagère, déchargé, les six balles à côté. Je le rechargeai et je le mis dans la poche de mon peignoir. Je m'assurai que personne ne se cachait dans l'entrée ni dans l'armoire à balais ; je revins dans la chambre à coucher.

Elle se caressait l'énorme bite des deux mains ; elle me regardait avec un sourire qui se voulait pervers, d'une naïveté touchante. J'allumai le lustre, elle se cacha les yeux et poussa un cri.

— Oh ! non, pas de lumière, s'il vous plaît, j'ai pris de l'acide !

J'éteignis, ne laissant d'allumé que le couloir. Elle sanglotait comme un bébé ; je compris qu'elle avait pris une drogue très forte. J'allai lui chercher un verre de lait. Elle but comme si elle tétait, s'agrippant à ma taille. Son odeur m'enivra. Je lui caressai l'épaule tout en déposant le verre vide sur la table de chevet. Elle enfouit la tête dans mon peignoir et m'inonda de larmes les poils de la poitrine. Je lui léchai les larmes délicieusement salées puis je descendis jusqu'aux seins que je mordillai. Elle me poussa la tête jusqu'à la bite, je n'en avais pas l'habitude ; elle m'introduisit le gland dans la bouche, je m'étranglai et me mis à tousser. Elle me souleva par les cheveux et elle colla ses lèvres aux miennes. J'étais au comble de l'excitation.

— Va chercher la moutarde, me murmura-t-elle.

J'allai chercher un pot de moutarde dans le frigidaire ; elle m'en enduit bien l'anus avant de m'introduire. Ce n'était pas la première fois que je me faisais enculer, mais jamais par une bite de cette taille. Elle savait s'y prendre, pour ses quatorze ans ! Et je peux dire que jamais, jamais de ma vie je n'ai éprouvé un tel plaisir. Le plaisir, c'est comme la naissance ou comme la mort, cela ne nous arrive qu'une seule fois, mais la naissance on

l'oublie, la mort on l'ignore ; le plaisir, c'est ce seul instant d'extase dont le souvenir ou l'illusion vous tient en vie. Ça n'arrive qu'une seule fois, mais le restant de l'existence, avant et après, n'en est qu'une réflexion. C'est ridicule mais c'est comme ça, aussi bien pour les pédés que pour les autres. On croit aimer une seule personne mais en fait on n'aime que ce flash de plaisir, peut-être comme les catholiques aiment la crucifixion du Christ. Mais si je devais jeter une pierre sur les masos, je ne serais pas le premier.

Je me laissai faire sans peur ; j'étais conscient que Conceição était droguée, à n'importe quel moment j'aurais pu la tuer, j'avais mon revolver dans la poche du peignoir, à portée de ma main. Elle m'enduisit de miel de la tête aux pieds, elle alla chercher une brosse à cheveux dans la salle de bains ; elle me frotta de partout, m'ordonnant de miauler. Je ne miaulais pas assez fort, elle me gifla, elle m'ordonna de miauler comme une chatte en chaleur ; j'obéis. Elle éventra un coussin et elle me couvrit de plumes qui restèrent collées au miel.

— Fais la poule !

Je caquetai. Elle m'ordonna de pondre un œuf. Je m'assis aux vécés, elle me coinça la tête entre les genoux. Je me sentais au comble de l'humiliation. Elle me fit prendre une douche froide tout en me fouettant avec une ceinture avant de m'attacher au pied du Chesterfield avec la laisse de l'ancien caniche de Pogo au cou ; j'y restai, grelottant de froid avec la fenêtre ouverte, pendant qu'elle dormait dans mon lit, enveloppée de sa cape en plumes de paon.

Quand je l'entendis ronfler, j'osai m'asseoir sur le Chesterfield. Quelqu'un était assis à mon bureau. Il se retourna, alluma un cigare. C'était sa mère, Vinicia da Luna. Elle était habillée en homme, d'un costume gris impeccable et un panama.

— Je ne suis pas sa mère, me dit-elle avec beaucoup d'accent mais en prononçant très lentement, je suis son père. Vous pouvez vous détacher et passer votre peignoir, vous allez attraper une pneumonie. Je sais que vous

avez un revolver caché dans la poche de votre peignoir, mais il est chargé à blanc.

Il m'offrit un cigare, que je refusai. La lumière de la lune qui rentrait par la fenêtre mettait en évidence ses traits ; on aurait dit un vieil assassin asiatique dans un film d'Hollywood. C'est l'homme qui m'a fait le plus peur de ma vie.

— Est-ce que vous vous y connaissez en macumba ?

Je n'en connaissais que ce que j'avais lu dans les prospectus des charters Paris-Rio.

— Conceição do Mundo veut dire Conception du Monde. Il n'en naît qu'une par millénaire. C'est elle qui régnera sur le monde en l'an deux mille !

Je me rendis compte que c'était un fou dangereux ; j'acceptai un de ses cigares et lui offris un verre de porto. Il enleva son panama. Il avait les cheveux rasés et des tatouages de toutes les couleurs sur le crâne. Il alluma ma lampe à dessin, je m'approchai. Son crâne était un patchwork de greffes de cuir de différentes couleurs cousues les unes aux autres.

— Je suis un sorcier amazone, me dit-il. Conceição est la fille d'une longue lignée qui se manifeste une fois tous les mille ans ; elle est l'hermaphrodite parfaite, la fine fleur des chefs-d'œuvre de la nature.

Suivit un silence. Il se concentrait, il tirait sur son havane.

— Vous êtes un homme bon, je vous la laisse en garde. Notre secte passe par une mauvaise période, ajouta-t-il, fronçant les sourcils et tétant son cigare. Plusieurs d'entre nous sont en prison. Pour les quatorze ans de Conceição, nous avons mis le feu à un stade de football ; le gouvernement brésilien nous en veut. Ils nous brûlent sur les places publiques à Porto Alegre.

Une question bien française m'échappa :

— Mais pourquoi est-ce que vous êtes incendiaires ?

— Nous adorons le soleil, me répondit-il tout bêtement.

Il sortit de sa poche un diamant gros comme le poing. À la lumière de la lune, il miroitait dans toute la pièce comme une boule de dancing.

— Je me permets de vous faire cadeau de ce diamant.

— Pour me remercier de quoi ?

— Pour vous remercier d'adorer Conceição do Mundo.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je l'adore ?

Il jeta son cigare par la fenêtre.

— Tout le monde l'adore.

— Mon éducation m'empêche d'adorer qui que ce soit !

Il rit discrètement.

— Vous pouvez toujours changer de religion, me dit-il. Jusqu'à présent vous adoriez un dieu américain ; il a péri par le gaz et par le feu. À présent vous adorez un dieu hermaphrodite venu du fond des âges.

— Si vous appelez ça un dieu hermaphrodite, d'accord ! Mais je ne veux pas de votre diamant ! Vous n'avez qu'à reprendre votre fils et partir, même s'il est votre fille !

Il resta un moment interdit.

— Excusez-moi, dit-il humblement. Je m'étais trompé de personne, je vous croyais bon !

Il alla dans la chambre à coucher réveiller Conceição. Je les entendis parler dans une langue étrangère sans en comprendre un mot : par précaution, j'allai prendre un couteau à légumes que je cachai dans la poche de mon peignoir avant de me rasseoir sur le Chesterfield. Conceição arriva en larmes, toute nue. Elle s'agrippa à mes genoux.

— Papa dit que vous ne voulez plus de moi !

Elle sanglotait. Je lui caressais les cheveux. Le père ou la mère – je ne le saurai jamais – souriait de toutes ses dents jaunes sur le pas de la porte.

— Bonne nuit d'amour, dit-il.

Il déposa l'énorme diamant sur le poste de télé avant de quitter l'appartement. Je l'entendis rire aux éclats dans l'escalier ; j'allai mettre le

verrou. Conceição se trémoussait sur le Chesterfield. Elle avait froid, j'allai chercher la cape en plumes de paon ; elle m'enlaça.

— J'ai peur de l'enfer ! Mon père est le Démon !

Je lui embrassai le front, perlé de sueur.

— Reste avec moi, je la suppliai. Peu m'importe que ton père soit le Démon, je te protégerai même contre lui.

Nous bandions. Je lui léchai d'abord la bite puis les couilles, ensuite j'engouffrai mon museau entre les fesses. Sacré Dieu, c'était un vrai hermaphrodite ! Entre les couilles et l'anus, elle avait un sexe de femme que je n'aurais pas soupçonné. J'y trempai mes moustaches, elle miaula, toute frémissante. Je n'avais jamais pénétré une femme, je n'aurais jamais pu imaginer la nature du plaisir ; il me semblait renaître, je ne savais pas encore si j'étais un poisson ou un mammifère. Je n'avais jamais soupçonné qu'on puisse sentir dans le pénis l'émotion d'un navigant solitaire qui découvre l'île de ses rêves. Le cul vous serre la bite, il faut lutter pour l'élargir, mais une chatte de femme ça vous enveloppe, ça vous aime, c'est votre mère, ou tout au moins la mère de vos rêves.

Nous jouîmes longtemps. Je pleurais de joie. Sa bite éjacula en même temps que la mienne. Je lui suçai son sperme sur les seins puis je lui léchai les larmes sur les joues. On se serra très fort.

— Mon père veut me couper la bite, me murmura-t-elle à l'oreille, mais moi je veux garder le tout, je suis née comme ça !

Elle me raconta sur le Chesterfield des choses qui me firent dresser les cheveux sur la tête : elle était née hermaphrodite dans une tribu amazone. Sa mère, bien que mère de dix-huit enfants normaux, fut punie d'un supplice atroce : on lui coupa les seins et on lui cousit les lèvres du sexe ; elle s'enfuit et elle passa le restant de sa vie dans une tribu de singes. Conceição fut vendue à un cirque de monstres pour quelques pièces de cuivre ; elle passa sa plus tendre enfance dans une cage, en compagnie d'une négresse couverte de poils qui avait huit mamelles et d'une chèvre

blanche banale, animal fabuleux dans la jungle. Le cirque était itinérant, il faisait l'Amazonie au hasard des sécheresses et des inondations. Quand elle avait à peine cinq ans, on l'attachait à l'entrée du cirque pour attirer les spectateurs ; à la fin de la séance on faisait une tombola entre les Indiens et on l'offrait au gagnant. Ils étaient souvent une tribu entière à se cotiser pour acheter un seul numéro. Il lui était arrivé d'être torturée la nuit entière par toute une famille de Jivaros. Elle me montra des cicatrices de brûlures dans les fesses que je baisais, tout en pleurant d'amour. Celui qui se faisait appeler indifféremment Vinicio ou Vinicia da Luna l'avait rachetée au cirque il y avait à peine un an. Il s'agissait d'un racket absolument odieux : ils achetaient des mineurs hermaphrodites dans le tiers monde pour les faire travailler à Pigalle ! Conceição s'endormit sur le Chesterfield, se suçant le pouce, après avoir bu un verre de lait ; je la couvris de la cape en plumes de paon et j'allai dans ma chambre téléphoner à Jean-Jacques. Il était six heures du matin, je le réveillai.

— Tu as pris ton Nescafé et tes somnifères ? bâilla-t-il.

Je lui racontai les derniers événements. Il crut que j'étais encore victime d'une hallucination ; il me dit de rester tranquille le temps qu'il arrive. Je relâchai le téléphone quand j'entendis crier Conceição. Je me précipitai dans le salon, elle n'était plus là. La porte de l'appartement était ouverte ; j'allumai la minuterie sur le palier. La cape en plumes de paon gisait sur l'escalier. Je l'enjambai et je descendis les marches de quatre en quatre. Je le rattrapai dans la porte cochère. Il tenait Conceição évanouie sur une épaule. C'était un vieux Noir habillé d'un bleu de travail en vinyle blanc. Je lui fis une clé ; Conceição roula par terre sur le paillason de la porte cochère. Il me donna un coup sur le front avant de s'enfuir ; je pissai le sang par le nez ; je courus prendre le pouls à Conceição. Il battait à peine. J'essayai de la soulever dans mes bras quand Jean-Jacques arriva ; il avait enfilé un blue-jean sur son pyjama. Il poussa un hurlement qui aurait réveillé tout l'immeuble s'il n'avait pas été désert ; nous étions en plein

mois d'août. Il réalisa que tout ce que je lui avais raconté au téléphone appartenait à la pure réalité. Il prit Conceição par les aisselles, moi par les genoux, nous la remontâmes chez moi, nous l'étendîmes sur le Chesterfield. Je rentrai la cape en plumes de paon restée sur le palier. Mon nez n'arrêtait pas de saigner ; les escaliers et la cape étaient inondés de sang. Jean-Jacques téléphona à Gontran, son ami qui est médecin et habite dans l'immeuble à côté. Jean-Jacques prit toutes les éponges et les serpillières pour nettoyer les taches de sang de l'escalier et de l'entrée ; je restai avec Conceição, elle se remettait. Je lui frottai ses pieds glacés, elle respirait à peine ; je l'embrassai sur la bouche, elle me rendit le baiser. Jean-Jacques et Gontran entrèrent en même temps. J'avais la cloison du nez cassée, mais ce n'était pas grave ; Gontran m'introduisit des boules de coton enduites de sulfamides dans les narines. Conceição se réveillait. Je la pris dans mes bras et je la portai sur le lit de ma chambre, elle tremblait de froid. Je l'enveloppai de mon peignoir, elle se suçait les deux pouces ; elle s'endormit. J'enfilai une paire de blue-jeans et je revins au salon. Par l'attitude de Jean-Jacques et de Gontran, appuyés aux bras du Chesterfield, je compris qu'ils étaient jaloux.

— Je reste avec elle, vous avez compris ?

J'avalai d'une rasade la moitié d'une bouteille de whisky.

— Peu m'importe qu'il soit un homme ou une femme, peu m'importe son âge !

Je jetai la bouteille par la fenêtre et elle alla se fracasser sur le trottoir.

— Fais ce que tu veux, dit Jean-Jacques, mais on n'est pas tes assistantes sociales ; tu n'as pas le droit de nous réveiller à n'importe quelle heure pour nous charger de tes attentats homosexuels, ou alors on appelle la police !

J'éclatai de colère, je les traitai de pédés nazis ; mon nez se remit à saigner. Ils m'étendirent sur le Chesterfield avec une vessie de glace sur la tête.

— Si c'est une guerre de gangs, je leur dis, je saurai protéger Conceição aussi bien des militants pédés français que de la bande de sadiques brésiliens !

— Mais arrête de nous traiter de pédés, me dit Jean-Jacques. On ne fait que t'aider ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

J'avais complètement oublié le diamant que Vinicio da Luna avait laissé sur le poste de télé.

— Un diamant.

— Un diamant gros comme le Ritz ?

Gontran téléphona à un de ses amis qui est diamantaire, Lulu. Ils organisèrent un petit déjeuner de militants homosexuels pour dix heures du matin. Il n'était que six heures et demie ; je n'en pouvais plus.

— Vous faites ce que vous voulez, je leur dis, moi je vais me coucher *6.

Je pris le revolver, je m'assurai qu'il était chargé ; je le mis dans la poche de mon peignoir. Je laissai Jean-Jacques accroché au téléphone sur le Chesterfield organiser leur meeting, et j'allai dans ma chambre. Conceição dormait sur le ventre, comme les bébés ; elle s'était déshabillée. J'enlevai mes blue-jeans, je bandais déjà. Je la reniflai de partout, son odeur m'enivrait. Elle se retourna, elle m'enlaça. Elle pleurait.

— Pourquoi tu pleures, mon amour ?

— Je vous cause trop d'ennuis, me dit-elle d'un accent brésilien.

Je descendis, lui léchant les seins, et je lui mordillai tendrement le gland. Elle me repoussa.

— Vous ne m'aimez que pour mon sexe !

— J'aime tout en toi ; je t'aime toi, telle que tu es née et telle que tu seras toujours !

— Et si mon père me coupait la bite, vous m'aimeriez encore ?

— Je t'aimerais plus que jamais ! Mais ton père ne te coupera rien, je suis là pour te défendre !

— Et les autres messieurs, ils sont qui ?

— C’est mes amis, des militants homosexuels !

Il a fallu que je lui explique ce que c’était mais elle dormait déjà, me suçant les poils de la poitrine. Jean-Jacques frappait discrètement à la porte.

— Rentre !

— Le diamant coûte des milliards, me dit-il à voix basse. On ne peut pas le garder ici. On va le mettre à la banque, dans le coffre-fort de Gontran !

J’enfilai un slip et j’allai dans la bibliothèque. Lulu, le diamantaire, était le petit pédé à moustaches qui m’avait repeint en blanc l’entrée. Le diamant était au milieu de ma planche à dessin ; à la lumière du jour naissant, il paraissait énorme.

— C’est le plus beau diamant que j’aie vu de ma vie, dit Lulu, il a plus de mille facettes ! Pour tailler une pierre de cette taille, il ne suffit pas d’une vie d’homme !

Nous nous regardâmes, stupéfaits.

— Il a au centre un point jaune qu’on appelle la semence ; c’est ce qui fait tout son éclat. Il a déjà été décrit dans les hiéroglyphes égyptiens ; on pense qu’il était le diamant du collier de Ramsès II.

— Il est quelle heure ?

— Que sept heures et demie.

Et la banque de Gontran n’ouvrait pas avant neuf heures et demie. En attendant, nous décidâmes de cacher le diamant sous le Chesterfield, Jean-Jacques me fit un Nescafé bien fort. Ensuite, il téléphona à un de ses amis journaliste et lui raconta l’affaire en deux mots, mais le pria de ne pas l’éventer pour le moment ; nous ne savions pas encore vraiment de quoi il s’agissait. Je ne voulais surtout pas que Conceição rencontre des journalistes et encore moins des photographes.

Lulu, Gontran et Jean-Jacques placèrent ma table à dessin contre la porte d’entrée, dans le cas où. On se relayait pour faire le guet à la fenêtre. J’ai avalé quatre aspirines. Le vieux Noir en vinyle blanc se montra deux

fois en haut des escaliers de la rue André-Antoine ; il nous jeta quelques cailloux et un pétard.

— Tu as compris ? dit Jean-Jacques, c'est une guerre entre travelos brésiliens ! Tu te rends compte ? À Montmartre !

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Le diamant !

— Ils se foutent du diamant. Ils savent bien qu'ils vont le récupérer, le diamant ! Ils nous font assez confiance pour ça !

— Mais je croyais que la mère était en prison !

— Elle s'est enfuie de Fresnes !

— Alors on comprend bien qu'elle soit venue laisser son diamant ici !

— Mais alors, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le vieux en vinyle blanc n'a pas pris le diamant à la place de Conceição !

— Je te dis qu'ils se foutent du diamant !

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent, alors ?

— Conceição do Mundo ! Il n'en naît qu'une seule par millénaire !

— Mais un diamant comme ça est plus que millénaire !

— Il y a une différence entre un diamant et un être humain !

La conversation s'embourba dans des propos gauchistes. Je les laissai. J'allai dans ma chambre ; Conceição n'était plus là. Je courus à la salle de bains ; elle dormait dans la baignoire, enveloppée de ses plumes de paon. Je la réveillai.

— Pourquoi tu dors ici ?

— Parce que vous ne voulez plus de moi.

Je l'enveloppai dans la cape et la ramenai sur le lit.

— Jamais, tu m'entends bien, jamais de ma vie je ne voudrai plus de toi !

— C'est vrai ? bâilla-t-elle. Va me chercher un verre de lait.

— Il ne m'en reste plus.

— Alors va me chercher un Coca-Cola.

— Je n'ai pas de Coca-Cola.

Elle me donna un coup de poing qui me fit resaigner le nez ; j'allai mettre la tête sous le robinet d'eau froide. Elle m'assena un coup de poing sur la nuque ; je me cassai une incisive contre le robinet. Je la giflai. Elle me sauta à la gorge comme un puma. Jean-Jacques, Lulu et Gontran rentrèrent dans la salle de bains ; ils nous séparèrent. À deux millimètres près, elle aurait pu me sectionner la veine jugulaire.

Pendant que Lulu et Jean-Jacques la maîtrisaient, Gontran courut chercher sa trousse de médecin. Il me fit deux points de suture à côté de la pomme d'Adam ; je n'étais pas beau à voir, avec ma dent cassée et mon nez qui était devenu violet et n'arrêtait pas de pisser le sang.

— C'est devenu impossible, me dit Gontran pendant qu'il me recousait la gorge. Il faut que tu prennes une décision !

— Quelle décision veux-tu que je prenne ? Aïe !

Il m'avait fait mal. J'étais assis sur le bidet. J'eus envie de vomir ; je me précipitai sur le lavabo.

— Tu es en train de te détruire toi-même, me dit-il, l'aiguille à la main. Cette Conception du Monde n'est qu'un attrape-nigaud pour masochistes !

Je vomis des litres de Nescafé.

— Tu es libre de faire ce que tu veux, mais nous, en tant que militants homosexuels, on ne te soutient plus ! Ça ne fait pas plus d'une semaine que ta Conceição do Mundo a brûlé Pogo au chalumeau !

C'était vrai, j'avais complètement oublié l'existence de Pogo.

— Et aujourd'hui, tu adores l'assassin de ton ami ? Regarde-toi dans la glace, regarde ce que tu es devenu entre les mains de Conceição do Mundo !

Je me regardai dans le miroir. J'avais la tête d'un boxeur au dernier round de sa vie.

— Mais que veux-tu que j'y fasse ? Je l'aime !

— On n'aime pas un monstre, enfin !

Je vis dans le miroir couler les larmes sur mon nez tuméfié.

— Si, je murmurai, on aime un monstre, on n'aime que les monstres.

Je me rassis sur le bidet ; il finit de me recoudre la gorge. Il m'aida à arriver jusqu'au lit après m'avoir nettoyé de partout avec un coton imbibé d'alcool.

Jean-Jacques et Lulu étaient assis au chevet de Conceição qui pleurait comme un enfant.

— Je croyais que vous aimiez la douleur, implora-t-elle. Vous me pardonnez ?

On voyait qu'elle avait été grondée sévèrement par Jean-Jacques.

— Je t'aime, toi. Si tu restes avec moi, je t'aiderai à vivre comme un être humain, Conceição.

Jean-Jacques, Lulu et Gontran se retirèrent de la chambre ; ils se sentaient de trop. Je collai mes lèvres aux siennes mais elle s'endormait déjà. Jean-Jacques me secoua l'épaule.

— Il y a du sang qui coule sous la porte d'entrée, me dit-il.

— Mais ça doit être mon sang, au moment où je me suis cassé le nez.

— Ce n'est pas du sang humain.

— Comment, ce n'est pas du sang humain ?

Je me précipitai à l'entrée. Lulu et Gontran étaient là. Un flot de sang coulait sous la porte, inondant mon tapis marocain.

— C'est trop de sang pour un seul homme, dit Gontran qui est médecin.

Je courus chercher le revolver avant d'ouvrir la porte. La tête du Noir en vinyle blanc nous regardait sur mon paillason. Le corps continuait à se débattre sur le palier ; il fit des bonds d'un mètre avant de s'immobiliser. De son cou jaillissait un fuseau de sang qui nous éclaboussa de la tête aux pieds. Lulu s'évanouit ; Gontran et moi le traînâmes sur le Chesterfield.

— Venez voir, cria Jean-Jacques. La tête parle !

Nous nous précipitâmes sur le palier. La tête se contractait avec des rictus de bête terrifiée, elle remuait les oreilles, ses yeux étaient grands

ouverts comme des soucoupes. Elle cracha un dernier jet de sang avant de se décontracter ; elle était morte.

Nous descendîmes à nous quatre une bouteille de vodka avant de prendre la moindre décision.

— Il est quelle heure ?

— Huit heures dix.

— Et à quelle heure ils arrivent, les autres pédés ?

— À dix heures !

— Le mieux, c'est qu'ils se donnent rendez-vous ailleurs et qu'ils arrivent tous ensemble !

— Et armés !

— Absolument ! Il faut qu'ils viennent tous armés !

Nous eûmes un mal fou à transporter le corps du vieux Noir jusqu'à la table de la cuisine ; il pesait au moins cent kilos sans la tête. Jean-Jacques reprit les serpillières pour nettoyer le palier ; heureusement que l'immeuble était désert, tous les voisins étaient en vacances. Gontran, entre-temps, téléphonait à son copain journaliste à *Libération*, lui demandant de venir au petit déjeuner des militants homosexuels ; l'affaire devenait de plus en plus chaude. Lulu piqua une crise d'hystérie, Gontran lui administra un suppositoire de belladone.

— Viens, me murmura Jean-Jacques à l'oreille.

Je le suivis dans la cuisine. En nettoyant le vinyle blanc du bleu de travail couvert de sang, Jean-Jacques s'était aperçu d'une chose atroce : le vieux Noir n'était pas un homme. C'était une femme avec le clitoris coupé et la vulve recousue ; ses seins avaient été certainement coupés, il n'en restait que d'affreuses cicatrices.

— Où est la tête ? je demandai.

— Dans le sac en plastique à l'intérieur de l'évier !

C'était répugnant à voir ; le sang continuait à dégouliner par la bouche, le nez et les oreilles, et il coulait largement par le trou de la gorge. Je la pris

par les cheveux ; je lui nettoyai le visage avec une éponge. À part qu'elle était noire et bien plus vieille, la tête possédait les traits de Conceição. Je laissai tomber la tête dans l'évier et je m'assis sur la poubelle.

— C'est sa mère !

— Quoi ?

Jean-Jacques s'appuya sur le cadavre.

— C'est la mère de Conceição do Mundo !

Gontran arriva de la bibliothèque.

— Au téléphone, c'est pour toi, une voix mystérieuse.

C'était Vinicio da Luna.

— C'est la nuit des cadeaux, me dit-il.

— De quels cadeaux me parlez-vous ?

Jean-Jacques et Gontran écoutaient au deuxième poste dans la cuisine.

— Je vous en ai offert au moins trois en une seule nuit : Conceição do Mundo, le diamant le plus beau de la terre et le cadavre de sa mère. Ça fait bien trois cadeaux, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Je veux Paris.

— Si vous croyez que je suis Louis XIV et que Pigalle est Versailles, mon pauvre ami ! D'ailleurs, dans ce cas, vous ne seriez pas au téléphone, mais à la Bastille !

Je m'étranglais de rage.

— Je vous donne un conseil, monsieur, rendez-vous tout de suite à la police si vous voulez bénéficier de circonstances atténuantes ! En France, le décollement, même s'il s'agit d'une tête de Jivaro, est passible de la guillotine !

— Bien dit, souligna Jean-Jacques sur l'autre ligne.

Vinicio da Luna rit avant de raccrocher. Nous nous assîmes sur le Chesterfield avant de nous mettre à parler tous les quatre en même temps.

— C'est du vaudou ! Je te dis que la macumba, c'est du vaudou ! C'est des sorciers vraiment dangereux !

— Mais sa mère, comment est-ce qu'elle est arrivée jusqu'ici ?

Je leur racontai ce que Conceição m'avait confié : mère d'un enfant hermaphrodite dans une tribu d'Amazones, elle avait été punie d'atroces supplices rituels dont on voyait encore les traces sur le cadavre, à la suite de quoi elle s'était enfuie dans une tribu de singes.

— Mais c'est vrai, on aurait dit un singe !

— Une guenon, tout à fait !

— Quand elle nous a jeté des cailloux par la fenêtre, c'était tout à fait un gorille, même avec son bleu de travail en vinyle blanc.

— Mais comment est-ce qu'elle est arrivée jusqu'ici ?

— Ils délivrent des passeports à n'importe qui !

— Elle serait revenue récupérer Conceição ?

— Bien sûr, c'est un comportement typique de guenon !

— Dire que je l'ai prise pour King-Kong, et elle n'était que sa mère !

Ce mot d'esprit nous détendit un peu.

— Allez, on se fait un Nescafé ?

— Roulons plutôt un joint ! Tu n'as plus de la brésilienne ?

— Ne parlons plus des Brésiliennes !

On rit. J'allai fouiller dans mes tiroirs ; je cache toujours des petits paquets d'herbe un peu partout. Un des tiroirs du bureau était plein à ras bord de marihuana. Je ne me souvenais pas de l'avoir achetée. C'était de la meilleure, elle sentait très fort. Sur l'herbe, une carte de visite conventionnelle : Vinicio da Luna.

— Ne la fumons pas, elle est peut-être empoisonnée !

— Essayons tout de même un petit joint ! On ne va pas la jeter à la poubelle, il y en a au moins trois kilos !

— Mais si elle était imprégnée de curare ?

Je les laissai discuter pour aller faire un Nescafé, je ne tenais plus debout. Ce n'est qu'en rentrant dans la cuisine que je réalisai la gravité de la situation. Le cadavre de la mère en vinyle blanc dépassait largement ma table de cuisine, même sans la tête ; ses immenses baskets rouges traînaient par terre. Il y avait du sang partout, la cuisine en était inondée. Dans l'évier, la tête semblait me regarder. J'essayai de lui refermer les yeux ; ils se rouvrirent plus grands. Je réussis tout de même à lui remettre la langue dans la bouche et à lui coincer les mâchoires ; je la lavai le mieux que je pus sous le robinet d'eau froide.

Jean-Jacques, Gontran et Lulu s'étaient roulés un pétard ; ils se tordaient de rire sur le Chesterfield ; je refermai la porte avant d'ouvrir celle de ma chambre à coucher. Conceição était réveillée, elle regardait le plafond. Je m'assis au bord du lit et je lui pris une main que je baisai et j'étreignis avant de parler.

— Il est arrivé quelque chose de terrible, Conceição ; ta mère est décédée.

— Quelle mère ? demanda-t-elle.

— Ta vraie mère, celle qui t'a donné la vie !

Je lui racontai ce qui s'était passé, en adoucissant les détails trop macabres.

— Le grand Noir qui a essayé de m'enlever tout à l'heure était ma mère ?

— Oui.

Elle éclata de rire.

— Où est la tête ? Je la veux !

J'allai chercher la tête ; je ne savais pas comment la présenter ; je me décidai à la mettre tout simplement sur un plateau en inox. Je nouai autour du cou, horrible à voir, une serviette propre. Je l'apportai à Conceição, je déposai le plateau sur la table de chevet. Elle s'en empara et se mit à jouer au football avec ; la tête roulait dans toute la pièce, bondissant contre les

murs. Ensuite, elle la mit dans les vécés et elle tira la chasse ; il était évident que la tête ne passerait pas ; elle essaya de l'y enfoncer à coups de talon. J'eus le vertige, j'étais couvert de sueur ; je refermai la porte de la chambre et je revins au salon. Jean-Jacques, Gontran et Lulu, complètement camés, s'étaient endormis sur le Chesterfield, ils avaient enlevé leurs chaussures.

Il était déjà presque neuf heures du matin ; je me penchai à la fenêtre. Il faisait beau, une belle journée d'été. La rue était déserte, sinon quelques vieillards qui remontaient les escaliers de la rue André-Antoine pour aller à la messe de neuf heures. Un pigeon vint se poser sur le rebord de la fenêtre, roucoulant. C'était un beau pigeon albâtre ; j'avais l'habitude de lui donner les restes du pain, mais aujourd'hui je ne me sentais pas le courage de me déplacer jusqu'à la cuisine devenue, dans mon imagination, une chambre mortuaire. Le téléphone sonnait. Je ne répondis pas. Je m'assis à ma table à dessin, la tête entre les mains. L'espace d'un instant, j'eus l'impression d'être une autre personne que j'ignorais totalement.

Je fus réveillé par un vacarme infernal. Je crus d'abord à une attaque brésilienne ; je courus au balcon. Tous les militants homosexuels étaient arrivés en caravane, garant leurs voitures n'importe comment. Ils étaient bien quarante à rentrer, en quatre Jaguar, deux Porsche et dix motos japonaises. Ils étaient pratiquement tous habillés en blouson de cuir et blue-jeans, à part quelques travelos habillés pareil, mais blondes, coiffées en queue de cheval.

— Hou ! hou ! crièrent-elles, on est venues avec des vivres pour tenir au moins une semaine !

Je n'en croyais pas mes yeux.

— C'est un remake de mai soixante-huit, ma parole !

Elles débarquèrent des coffres des voitures une douzaine de paniers et autant de caisses de bouteilles.

J'allai réveiller Jean-Jacques, Gontran et Lulu sur le Chesterfield. Ils étaient morts, entrelacés dans une position grotesque. Leurs visages étaient

horribles à voir, bleu verdâtre ; leurs yeux grands ouverts étaient couverts de pustules. Du curare dans la marihuana ! C'est pur hasard si je n'en avais pas fumé *7.

Quarante pédés montaient en trombe dans l'escalier. Le téléphone sonnait. Je savais qui c'était avant de répondre : Vinicio da Luna.

— Vous avez trois cadeaux en plus, je veux dire trois cadavres. Et trois possibilités : primo vos amis pédés vous font passer pour un fou dangereux et vous pieutez le restant de vos jours à Clairvaux ; secundo vous abandonnez la partie et vous vous projetez une balle dans la tempe droite ; tercio, et c'est la dernière, vous vous barrez avec Conceição après avoir enfermé tous les pédés dans votre appartement !

J'étais tombé dans un piège infernal. Avant de réfléchir à quoi que ce soit, j'allai fermer à double tour la porte de l'appartement. Les pédés se déchaînaient dans l'escalier, ils frappaient de tous leurs poings contre la porte ; on aurait dit l'entrée d'un club un samedi soir.

— Attendez, j'arrive, je criai. J'ai perdu la clé !

J'allai dans la salle de bains me plonger la tête sous le robinet d'eau froide. La tête de la mère de Conceição était toujours coincée dans les vécés. Conceição avait étendu la cape en plumes de paon sur le tapis marocain de ma chambre à coucher, elle dormait dessus en chien de fusil, avec un de mes pyjamas en soie zébré noir à rayures blanches. Je la réveillai.

— Conceição, mon amour, il y a quarante hommes armés dans l'escalier qui vont rentrer d'un moment à l'autre !

— C'est la police ?

— Pas exactement. En fait, oui, c'est la police !

Je composai le numéro de ma mère dans le Berry ; elle mit des heures pour arriver au téléphone, elle devait s'occuper de ses rosiers.

— Conceição, mets un de mes costumes, nous avons la même taille. La chemise d'abord, ensuite le pantalon, ensuite la veste. Je m'occuperai de

ton nœud de cravate !

Ma mère répondit enfin.

— Allô, maman, j'ai adopté un enfant du tiers monde !

— Mais c'est charmant ; quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas, dans ces pays ils ne savent pas leur âge ! Je te l'envoie par le train qui arrive à la gare de Montluçon à midi trente-cinq, il faut que je reste à Paris voir mon traducteur, je ne serai là que ce soir !

— Prends le temps que tu veux, il me fera compagnie, il m'aidera à arroser. Comment est-ce que je le reconnaîtrai à la gare ?

— Tu ne peux pas te tromper, maman.

— J'ai compris. Je t'embrasse, mon fils.

— S'il te plaît, maman, appelle-moi dès qu'il sera arrivé. Tu n'as qu'à me dire : les rosiers sont en fleur. Je comprendrai.

Les pédés gueulaient comme des caniches dans l'escalier.

— J'arrive, j'ai trouvé la clé ! je leur criai à travers la porte.

Conceição était habillée d'un costume de flanelle grise qui lui allait à merveille. Je lui mis les cheveux à l'intérieur d'une casquette pendant qu'elle enfilait une paire de baskets. Je griffonnai à toute vitesse sur un bout de papier : Montluçon.

— Ma mère t'attend à la gare de Montluçon, tu as compris ? Habillée comme ça, personne ne te reconnaîtra ; tu prends un taxi place Pigalle et tu vas directement à la gare d'Austerlitz ; tu as à peine le temps de prendre le billet. Tiens, trois billets de cent francs. Je serai là ce soir !

On s'embrassa longuement sur la bouche.

— Est-ce que je peux prendre avec moi la tête de ma mère ?

— Non, surtout pas ! Et ne parle à personne dans le train !

Je lui rajustai la casquette. Je l'aidai à descendre par la fenêtre de la cuisine, elle était très agile, elle se laissa glisser par le tuyau de la gouttière et arriva sans difficulté dans la cour.

Les pédés se bousculaient dans l'escalier.

— Alors, tu ouvres, oui ou non ?

J'ouvris.

— Je ne sais pas combien vous êtes ni quelle est votre intention, je criai d'une voix virile, mais ici ce n'est pas un pique-nique au bord de la Marne ! Vous allez rentrer dans un appartement où il se trouve quatre cadavres !

Elles riaient dans les escaliers, les connasses.

— Je vous préviens, celle qui a le cœur fragile n'a qu'à redescendre s'asseoir sur sa moto ! Et rentrez dans l'ordre, l'une après l'autre ; vous déposez vos paniers à provisions à l'entrée et vous me suivez en file indienne !

Rien qu'à recevoir des ordres, ils sont redevenus des enfants de maternelle.

— Je vous préviens que celle qui touche à un seul meuble peut y laisser ses empreintes digitales. Et voici à gauche, sur le fauteuil Chesterfield de la bibliothèque, les trois corps de nos ex-camarades, Jean-Jacques, Lulu et Gontran, empoisonnés au curare. Passons à la cuisine. Voici le cadavre d'une guenon habillée en vinyle blanc ; c'est ma belle-mère. Sa tête est dans les vécés !

Au début, ils crurent à une mise en scène ; les plus myopes riaient avant que quelques-unes ne commencent à hurler de peur. Je courus à la fenêtre, je vis Conceição tourner à gauche au bas de la rue André-Antoine ; personne ne la suivait.

Les quarante pédés couraient d'une pièce à l'autre ; ce qui les impressionnait le plus, c'était la tête de la mère de Conceição dans les vécés.

La tête me tournait, je m'évanouis.

*1 Acronyme de Front homosexuel d'action révolutionnaire (1971-1974), mouvement . autonome apparu dans la foulée de Mai 68 qui lutte pour l'abrogation des lois discriminatoires sur l'homosexualité et la libération sexuelle, grâce à des textes

provocateurs et des actions subversives. Guy Hocquenghem en est l'un des principaux artisans. Copi gravite autour, sans vraiment y appartenir. Les textes du FHAR ont été réunis dans le *Rapport contre la normalité*, paru en 1971 aux éditions Champ libre et republié en 2013 par les éditions GayKitschCamp. [Note de T.C., comme les suivantes.]

- *2 Dans la région du nord-est du Brésil, à la fin du dix-neuvième siècle et jusque dans la première moitié du vingtième, les *cangaceiros* sont des bandits nomades issus des franges les plus pauvres de la population. Organisés en bandes, ces brigands révoltés contre les propriétaires terriens sont à la fois craints et soutenus par les paysans qui les reconnaissent parfois comme des justiciers. Au fil du temps, les *cangaceiros* sont devenus des figures incontournables du folklore brésilien, sortes de Robin des Bois modernes qui ont aussi bien inspiré la littérature, le cinéma, les feuilletons que la bande dessinée (voir Eric J. Hobsbawm, *Les Bandits*, éditions La Découverte, Paris, 2010).
- *3 Fin du premier épisode de *La Guerre des pédés* paru dans *Hara-Kiri* n° 229 (octobre 1980) avec des dessins de Gébé.
- *4 La *macumba* est un culte afro-brésilien essentiellement pratiqué par les milieux populaires et urbains du Brésil. Elle mêle des traditions issues du catholicisme européen, du vaudou africain, de la culture indienne et de la magie noire. Ses adeptes sont connus pour leur transe collective. En tant que religion importée, mélangée et plébiscitée par les *favelas*, la *macumba* a pu apparaître comme l'expression d'une contre-culture noire au Brésil.
- *5 Fin du deuxième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 230 (novembre 1980) avec des dessins de Gébé.
- *6 Fin du troisième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 231 (décembre 1980) avec un dessin de Gébé.
- *7 Fin du quatrième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 232 (janvier 1981) avec des dessins de Gébé.

La roseraie de ma mère

Quand je me réveillai, j'étais attaché à mon lit, habillé d'une camisole. Ils m'avaient enfermé dans ma chambre. Je me retournai pour regarder l'heure sur le réveil : une heure et demie. J'avais dormi donc près de trois heures. Je croyais vivre deux aventures simultanées : ma mort imminente et ma destinée.

J'entendis derrière la porte des débris d'une discussion gauchiste ; tout le monde parlait en même temps. Les mots « guillotine », « traître » et « fou » revenaient sans cesse.

— Elles ont évolué, les folles, je me dis.

J'avais les pieds accrochés au pied du lit et les bras noués derrière le dos ; j'avais mal partout. J'arrivai à décrocher le téléphone sur la table de chevet en prenant le combiné entre les dents et je composai le numéro de ma mère dans le Berry. J'y mis au moins cinq minutes ; j'avais des crampes aux mâchoires. Si Vinicio da Luna n'avait pas encore fait sauter l'immeuble, c'était certainement parce qu'il croyait que Conceição n'en était pas encore sortie. Ma mère mit au moins trois minutes à décrocher le téléphone.

— Les rosiers sont en fleur, me dit-elle. Mais tu ne m'avais pas dit que c'est une fille ! Pourquoi est-ce que tu l'habilles en garçon ? Je lui ai prêté

une de mes robes ; elle est en train de désherber la roseraie pendant que je lui prépare une de mes soupes à l'estragon.

— Merci, maman, je répondis avant de raccrocher avec les dents.

J'entendis un rire ironique derrière moi, le rire inconfondible de Vinicio da Luna. Il fit briller un couteau à cran d'arrêt devant mes yeux.

— Bravo, me dit-il, vous avez joué mieux que je ne pensais.

Il coupa les cordes qui me liaient les chevilles, les genoux et les coudes.

— Buvez ça, me dit-il.

Je refusai, craignant que ce ne fût du curare.

Il en but une longue rasade lui-même, et me roffrit la bouteille. Ça sentait le rhum et la grappa, je pris une gorgée. Je me sentis mieux. Vinicio me frotta les articulations.

— Pourquoi est-ce que vous avez peur de moi ? Vous avez peur de tout le monde !

Je rebus une gorgée de son breuvage.

— J'attends votre réveil depuis dix heures et demie ; j'ai une Rolls-Royce garée au coin de la rue.

Je réalisai qu'il était habillé en chauffeur, une casquette bleue sur la tête, enfilée jusqu'aux sourcils.

— Habillez-vous comme vous voulez, me dit-il, quand on a un chauffeur comme moi, on peut s'habiller n'importe comment. Mais ne restez pas nu, enfiler au moins un bikini et un chapeau.

J'avais du mal à bouger ; il me fit prendre une douche tiède en me massant le dos. Pendant que nous étions dans la salle de bains, quelqu'un entra pour faire pipi ; Vinicio l'égorgea de son cran d'arrêt. Il hurla avant de s'écrouler tout en pissant. Les autres pédés frappaient à la porte de la chambre à coucher.

— Ouvre-nous, assassin ! criaient-ils en chœur.

— Ouvrez et cachez-vous derrière la porte ! m'ordonna Vinicio.

J'obéis. Il s'avança, empoignant une mitraillette, et descendit ceux qui se précipitaient dans la chambre les premiers. Il enjamba les corps et sortit dans le couloir. J'entendis le crépitemment de la mitraillette dans la cuisine et dans la bibliothèque. Les folles criaient comme à l'Opéra avant le dernier rideau. Je m'affaissai derrière la porte, tremblant de tous les membres. Vinicio vint me mettre debout.

— Vous avez toujours peur ! Mettez cet imperméable, il pleut.

Nous traversâmes l'appartement. Je vis pêle-mêle les corps des candidats homosexuels du dix-huitième et du sixième arrondissements, d'un journaliste de *Libération* et un autre de *Paris-Match*, plus une journaliste de *Charlie-Hebdo*, tout ça sur mon Chesterfield. Par terre, quelques hommes de théâtre gauchistes, morts dans de macabres positions. Sylvia Monfort s'accrochait au cou de Coluche, le mime Marceau était accroché au lustre. Deux dessinateurs humoristiques, Wolinski et Topor, gisaient enlacés dans l'entrée. Mais le vrai carnage s'était produit dans la cuisine. Parmi les célébrités, Michel Foucault gisait sur le carrelage, accroché aux cheveux du coiffeur Alexandre, Daniel Cohn-Bendit était mort en étreignant une serpillière. Il y avait au moins une dizaine de travelos du Palace et de Madame Arthur, c'étaient les blondes en blouson de cuir, on aurait dit des poupées gonflables. Les autres, je n'ai pas eu le courage d'aller regarder leur visage de près, mais en tout il devait bien y en avoir plus de quarante, quelques-uns dans des postures hallucinantes : Marguerite Duras se trouvait en position de fœtus à l'intérieur de ma grande poubelle ; elle avait dû s'y cacher lors de la fusillade.

— Du courage, me dit Vinicio da Luna, nous ne sommes qu'au début.

Nous descendîmes dans la rue. Il pleuvait à verse ; Vinicio ouvrit un parapluie vert et me protégea pour arriver jusqu'à la Rolls, garée dans la rue Houdon. Le tonnerre succédait à un éclair ; apparemment, personne dans le quartier n'avait entendu les rafales de mitraillette. Je m'assis derrière,

Vinício me couvrit les genoux d'un plaid, je m'endormis avant même que la voiture démarre.

Je me réveillai sur une autoroute.

— Vous voulez qu'on s'arrête pour prendre un Nescafé ?

— Ça m'est égal.

— Nous sommes presque arrivés.

— Où ?

— Chez votre mère, dans le Berry. Et n'oubliez pas que je suis votre chauffeur !

Mon cœur battait à tout rompre à l'idée de revoir Conceição do Mundo.

— C'est vrai ? je murmurai.

— Vous croyiez que j'avais l'intention de vous enlever ? (Il rit.) Vous avez toujours peur ; vous êtes un vrai pédé, ma parole !

Il était six heures du soir ; nous arrivions chez ma mère ; Conceição et ma mère prenaient le thé dans la roseraie, je sautai de la voiture avant qu'elle se soit arrêtée, je courus vers Conceição qui courait vers moi, elle était habillée d'une robe imprimée 1930 de ma mère, elle portait une capeline. Nous nous enlaçâmes, nous roulâmes par terre.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je lui murmurai à l'oreille.

— Attention à mes rosiers, nous dit ma mère. Tu ne m'as pas encore présenté ton chauffeur !

Vinício da Luna claqua les talons avant de s'incliner deux fois. Ma mère le prit par le bras.

— Je vous suis reconnaissante d'être le chauffeur de mon fils, lui dit-elle, il est d'une distraction parfaite ! Il a oublié de me dire qu'il était fiancé ! Il m'avait juré qu'il avait adopté un enfant du tiers monde alors qu'il s'agit de la fille la plus ravissante au monde ! Mais venez, que je vous montre ma roseraie. Ici, à droite, c'est mes roses thé ; à gauche, les cramoisies, on les appelle « Bouche de velours », elles sont rares. Mais venez que je vous montre mes roses bleues !

Ma mère bavardait toute seule, comme d'habitude, accrochée au bras de Vinicio da Luna qu'elle croyait mon chauffeur. Je déshabillai Conceição, je n'en pouvais plus. Je lui suçai la bite devenue énorme ; elle m'encula, nous roulâmes dans les rosiers de ma mère.

— Mais enfin, mes enfants, mes rosiers ! vint nous dire ma mère.

Nous éjaculâmes ensemble, hurlant de plaisir.

— Ces jeunes ! murmura ma mère avant de s'éloigner *1.

Nous nous étreignîmes avant de nous essuyer le foutre avec un mouchoir.

— Je t'aime pour la vie, Conceição, je lui affirmai, les yeux dans les yeux.

— Ta mère est gentille, me dit-elle, je veux bien accepter de t'épouser.

— Mais tu es mineure ! Nous devons attendre au moins quatre ans !

Elle se suçait le pouce.

— Alors je rentre au Brésil, j'épouserai mon fiancé amazone !

— Mais non, mon amour, attendons quatre ans !

— Et si j'étais enceinte ?

Cette idée ne m'avait pas effleuré.

— Tu prends des contraceptifs ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu as déjà été enceinte ?

— Oui, une fois. C'est le côté des femmes qui me dégoûtait.

— Tu as avorté ?

— Non. J'ai enfanté d'une fille blonde, elle s'appelait comme moi.

— Où est-ce qu'elle est ?

— Ils l'ont sacrifiée.

— Comment ça, sacrifiée ?

Elle se suçait le pouce avant de répondre.

— Parce qu'elle était blonde.

— Mais moi aussi, je suis blond !

— Oui. Voilà le problème !

— Conceição, je te jure que si nous avons un enfant, il ne sera pas sacrifié ; nous l'élèverons ensemble ici, dans le Berry ! Reste avec moi pour la vie !

— Mais alors, il faudrait tuer mon père !

Elle ne disait que des phrases brèves mais elle allait jusqu'au fond des choses. Mon intention était déjà de tuer Vinicio da Luna, mais je ne l'avouai pas à Conceição.

— Viens, je lui dis, on va se promener le long du ruisseau.

Je lui rajustai la robe et la capeline. Ma mère et Vinicio bavardaient dans le jardin potager. J'enlaçai la taille de Conceição, nous descendîmes le sentier qui mène au ruisseau ; on entendait coasser les grenouilles ; on en vit sauter une toute petite.

— Pourquoi est-ce qu'elles sont si petites, les grenouilles françaises ? En Amazonie, elles sont aussi grosses que des chiens !

— Ça ne doit pas être des grenouilles, mais des crapauds-buffles.

— Non. Les crapauds-buffles, c'est aussi grand qu'un buffle !

Elle s'assit sur une pierre et se mit à mordiller un brin de muguet. Je lui caressai la joue.

— Tu as la nostalgie de l'Amazonie ?

Elle acquiesça de la tête.

— Les fleuves sont plus larges !

— Ce n'est pas un fleuve, c'est un ruisseau.

— C'est possible, mais on ne peut pas y nager.

— Tu as envie de nager, mon amour ? Demain matin, je t'emmènerai à la piscine ; il y en a une dans l'auberge à deux kilomètres d'ici.

— C'est quoi, une piscine ?

Je le lui expliquai.

— C'est un fleuve carré ?

— Plus ou moins, sauf que ça ne coule pas.

— Et c'est fait seulement pour y nager ?

— Oui.

Elle éclata de rire. Elle jeta dans le ruisseau la capeline de ma mère ; je me déchaussai pour aller la chercher ; suivirent mes chaussures, puis sa robe. Le tout était trempé ; je ne réussis à retrouver qu'un seul de mes mocassins. Conceição était nue ; elle grimpa sur un noyer avec une rapidité surprenante et s'assit à la plus haute branche.

— Descends, ma chérie, tu vas attraper froid !

— Je regarde le coucher du soleil !

Je m'assis sur la pierre couverte de musc de mon enfance ; j'avais l'habitude, à l'âge de huit ans, de cacher mes poupées dessous des colères de ma mère. Aujourd'hui, j'étais amoureux comme seule une folle de quarante ans peut l'être, juste avant la ménopause. Je voyais en Conceição do Mundo tous mes mythes d'enfance réalisés : elle était en même temps Édith Piaf et Mae West, Jack l'Éventreur et un bambin de la Renaissance. Et en plus elle m'arrivait de l'Amazonie, une contrée qui se situait naturellement dans ma tête dans le Royaume des Rêves.

— Qu'est-ce que j'ai vieilli, soupirai-je à haute voix.

Ma mère était à côté de moi, je ne l'avais pas entendue arriver par le sentier.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, maman.

— Mais cette adorable fille va attraper froid !

Ma mère a l'habitude de répéter tout ce que je pense ; je suis fils unique et papa s'est suicidé quand j'avais à peine cinq ans, dans ce même ruisseau.

Conceição était accroupie au sommet du noyer, la tête entre les mains, les yeux fixant l'horizon. Sa bite dépassait largement la branche ; heureusement que ma mère est plus myope que moi.

J'allai chercher un châte à la maison sous les ordres de ma mère ; Vinicio da Luna arrosait la roseraie, son cigare entre les dents.

— Votre mère est très instruite, me dit-il. Elle m’a appris beaucoup de choses sur les rosiers. C’est toujours utile, pour un étranger !

Je me demandai où tout ça allait finir. Le téléphone sonnait. J’allais répondre dans la cuisine.

— Madame veuve Pico ? (En fait, mon vrai nom est Pico ; Copi est une anagramme.)

— C’est moi-même, je répondis en imitant la voix de ma mère.

— Bonjour, Madame Pico. Ici l’inspecteur Roux. Est-ce que vous avez employé dix-huit Brésiliens comme jardiniers ?

Vinicio m’arracha le combiné.

— Inspecteur Roux, je suis el Senhor Vinicio da Luna.

Je pris le deuxième écouteur.

— Je n’avais pas reconnu votre voix, Senhor Embassador da Luna, dit le préfet Roux. Je vous croyais dans vos mines de diamants en Amazonie !

— Je m’installe dans le Berry ; j’épouse une Berrichonne, M^{me} veuve Pico. Vous êtes le premier à le savoir !

— Mes congratulations, Senhor Embassador, et aussi pour la future M^{me} da Luna ! Qu’est-ce que je dois faire de vos jardiniers ? Ils se sont enivrés dans un lieu public à la sortie d’Orléans, les loubards les ont pris pour des Arabes, il y a eu bagarre.

— Je paierai la caution, relâchez-les-moi tout de suite ! Et je vous répète que je ne suis pas l’Ambassadeur de la Lune, je suis seulement un homme riche !

Il raccrocha.

— Bien joué, me dit-il, vous avez été parfait dans le rôle de votre mère.

— Mais tôt ou tard ils vont nous retrouver !

— Pourquoi ?

— Et les quarante cadavres de pédés chez moi, à Montmartre ?

— L’immeuble a sauté ; j’ai déposé une bombe à minuterie dans votre appartement avant de le quitter. Pourquoi est-ce que vous avez toujours

peur ?

— Il y a de quoi ! J'ai peur de la guillotine !

— C'était un immeuble à pédés ; allez fouiller dans le passé de quarante pédés en plein mois d'août ! Vous êtes en vacances chez votre mère comme n'importe quel bourgeois ; il n'y a plus un seul témoin de vivant.

— Vous oubliez le téléphone ! Quand les pédés sont arrivés chez moi pour le petit déjeuner, tout Paris était déjà au courant !

— Demain, il n'y aura plus de Tout-Paris. Il n'y aura même plus de Paris du tout ! Vous serez le seul à être sauvé, le seul acolyte en Occident de Conceição do Mundo ! Un jour, vous serez son Mari Éternel ; ce jour-là, on vous appellera mon Gendre !

— Où comptez-vous installer votre Royaume ?

— En Amazonie, forcément ; nous connaissons tout le monde. Quand j'aurai épousé votre ravissante mère, elle deviendra la Reine Mère de l'Amazonie ! Excusez-moi, je vais arroser les choux.

Il ressortit dans le jardin potager. Je me précipitai sur le poste de télé, il était presque huit heures. Les informations : l'occupation amazone. On montra la rue André-Antoine, on aurait dit Brest en quarante et un, il ne restait pratiquement que les escaliers et le haut de la rue. Ils n'avaient pas encore identifié les cadavres ; ça me parut bizarre. Incroyable : ils avaient aussi fait sauter deux immeubles au carrefour de Buci, la maison de mode Yves Saint-Laurent et la Comédie-Française ! Tout Paris était mobilisé, c'était une vraie guérilla. On voyait le jardin des Tuileries occupé par les Amazones, ils avaient coupé des arbres pour barrer les entrées ; au milieu ils avaient allumé un brasier où ils faisaient brûler des douzaines de vaches et des moutons entiers ; ils avaient dévalisé Rungis. C'était pris en direct d'un hélicoptère ; le jardin des Tuileries était entouré de cars de l'armée. Ils avaient installé des tanks entre les statues de Maillol, on les sommait de se rendre par un haut-parleur, mais les Amazones étaient armés. Ils avaient une bombe atomique installée là, au beau milieu des Tuileries ! Ils n'étaient que

deux cents, mais parfaitement entraînés ; ils étaient nus, paradant leur énorme sexe enrubanné de plumes ; la plupart avaient des seins. Ils portaient des turbans de peaux de fauves et des fusils-lasers très légers accrochés à l'épaule droite. Ils étaient tous gauchers !

J'éteignis la télé avant l'entrée de ma mère. Elle tenait Conceição nue par la main.

— Qu'est-ce qu'elles sont développées, les jeunes filles d'aujourd'hui ! Mon chéri, c'est un vrai morceau de femme !

Je n'avais jamais écouté un tel langage chez ma mère. Vinicio da Luna avait dû lui faire boire un de ses breuvages. Elle abandonna Conceição dans mes bras pour aller dans la cuisine. Conceição avait les yeux humides, elle se mordillait le petit doigt.

— Pourquoi est-ce que tu es si triste ?

— Parce que vous n'avez pas encore tué papa !

— Conceição, mon amour, en Europe, on ne tue pas ses parents, même si on les déteste !

Elle piqua une crise d'hystérie ; elle me griffa le visage, je la maîtrisai, lui tenant les poignets.

— Tu as si peur de lui ?

— C'est le Démon !

— Ton père n'est pas le Démon, c'est un homme malade, c'est un fou !

— C'est ce que je suis en train de vous répéter ! Qu'est-ce que vous attendez, qu'il me sacrifie à la pleine lune ? C'est ce soir !

Je me rappelai d'un coup les dix-huit Amazoniens qui devaient arriver incessamment dans un camion.

— Ils m'ont enlevée pour me sacrifier le jour de mes quinze ans, sanglota-t-elle, et c'est aujourd'hui !

— Te sacrifier ?

— De la même façon qu'ils ont sacrifié ma fille, la petite Conceição, parce qu'elle aussi elle était hermaphrodite ! Ils vont me couper la bite et ils

m'étoufferont avec !

— C'est quel feuilleton qu'ils passent à la télé ? demanda ma mère dans la cuisine.

— Tuez mon père, je vous en supplie ! Ou alors vous aussi vous êtes un sadique comme les autres ! Vous avez envie de me voir suppliciée ?

— C'est incroyable ce qu'ils passent à la télé en ce moment, dit ma mère. Que des films érotiques brésiliens mal doublés !

Elle rentra dans la pièce avec un plateau couvert de canapés à l'estragon, c'était sa spécialité, et son cocktail préféré : le Wojtyla, un mélange de vodka au poivre rouge et de martini blanc, quelque chose d'écœurant.

— Est-ce que vous buvez des boissons alcoolisées, mon lapin ? demanda-t-elle à Conceição.

Elles trinquèrent avant d'en boire chacune deux verres sec.

— Maman, est-ce que tu gardes toujours le revolver ?

— Celui avec lequel ton pauvre père s'est suicidé ? Il est toujours caché dans le tiroir à mouchoirs de son armoire. Mais je t'en prie, mon chéri, ne fais pas une bêtise !

J'allai chercher le revolver et je le gardai dans ma poche. Maman bavardait familièrement avec Conceição.

— J'ai la hantise du suicide, ma belle-fille ; je n'y peux rien : mon père s'est suicidé, ma mère s'est suicidée, mon mari s'est suicidé, mes trois sœurs se sont suicidées. Mon fils et moi sommes les seuls dans la famille à avoir résisté à la tentation du gouffre !

Je sortis dans le jardin potager. Vinicio da Luna creusait un puits au milieu des citrouilles.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous le voyez bien, je creuse un puits à l'aide d'une pelle.

Il s'arrêta de travailler pour me tendre l'énorme diamant dont j'avais oublié l'existence.

— Tenez, vous pouvez l’offrir comme cadeau de mariage à votre divine mère !

Il se remit à sa pelle.

— Vous êtes en train de creuser votre propre tombe, Senhor da Luna !

Je sortis mon revolver, il relâcha la pelle, il croisa les mains derrière la nuque.

— Qu’est-ce qui vous prend ? Tout se passe normalement !

— Vous oubliez que vous êtes un ennemi de l’Europe et que je me trouve dans mon Berry natal, Senhor da Luna !

— Je vous croyais socialiste ?

— Je le suis, Senhor, c’est vous qui ne l’êtes pas !

— Alors parlez carrément comme un capitaliste mais sans le revolver, ça ne se fait pas ! Vous nous avez construit un barrage au beau milieu du fleuve Amazone – la moitié de la population en est morte de sécheresse –, et vous avez le culot de vous fâcher parce que nos gars se sont installés aux Tuileries pour protester ? Vous y allez fort, pour un socialiste !

— Je m’en fous de votre politique, faites sauter Paris si vous voulez, je veux Conceição do Mundo !

— Mais elle est déjà à vous ! Je vous répète que demain il n’y aura plus de Paris ! Et vous serez le prince consort de Conceição do Mundo !

— Pourquoi moi ?

— Ce n’est pas moi qui vous ai choisi, c’est elle ! Elle est en pleine crise d’adolescence ; elle voit en vous un deuxième père, vous êtes le premier homme qu’elle adore enculer ! C’est la raison pour laquelle je vous ai demandé la main de votre charmante mère, tout resterait en famille !

— Conceição vient de me dire que vous vouliez la sacrifier à la pleine lune !

— Elle vous a dit ça ? Je lui donne une paire de claques !

Il sauta hors du puits.

— Rentrez dans votre tombe, Senhor da Luna !

J'appuyai trois fois sur la gâchette ; il s'écroula à l'intérieur du puits ; il resta là, à me regarder en riant.

— Expliquez-moi pourquoi vous voulez me descendre, me dit-il. Ça devient agaçant, je passe mon temps à charger vos revolvers à blanc ! Je vous ai déjà concédé la main de Conceição, je vous ai fait cadeau d'un diamant qui coûte plus cher qu'une pyramide, je vous ai débarrassé de quarante pédés qui voulaient vous envoyer en asile psychiatrique et je mets à la disposition de votre chère mère dix-huit jardiniers pour sa roseraie. N'exagérons rien : je ne suis pas un si mauvais parti pour M^{me} veuve Pico ! Je suis ce qu'on peut trouver de mieux dans le Berry, le préfet Roux peut vous le dire.

Il ralluma son cigare, je m'assis sur une citrouille.

— Mais pourquoi détruire Paris ? Vous auriez pu détruire Brasilia, ça aurait été déjà assez !

— Nous avons détruit Brasilia à midi trente heure brésilienne. Et dans les dernières informations, vous verrez la statue de la Liberté cassée en mille morceaux dans le fleuve Manhattan. Tokyo, Moscou et Berlin sauteront en même temps. Nous épargnerons l'Italie en entier, c'est trop beau. J'installerai Venise à l'embouchure de l'Amazone pour y passer mes vieux jours.

— Qui est le chef de votre mouvement ? je demandai.

— C'est Conceição. C'est elle, la Conception du Monde ! Je ne suis qu'un de ses multiples metteurs en scène !

Conceição et ma mère arrivaient de la maison, se tenant par la taille. Ma mère était nue, comme Conceição ; j'eus des frissons dans le dos ; je n'aurais jamais imaginé que ma mère fût une femme nue comme les autres.

— Qu'est-ce que vous lui avez donné à boire ? demandai-je à Vinicio.

— Nous avons pris un trip d'acide ensemble !

Ma mère sauta dans le puits et s'accrocha au cou de Vinicio ; il baissa ses pantalons, ils roulèrent au fond du puits. Je pris Conceição par le bras, je

l'entraînai vers la maison.

— Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas encore tué ?

— Je t'expliquerai plus tard ! Viens avec moi !

Je mis précipitamment dans une valise quelques robes de ma mère et je m'emparai de ses papiers dans son sac, j'enveloppai Conceição de sa cape en plumes de paon que j'avais pris soin de récupérer dans mon appartement à Paris et nous courûmes vers la voiture de ma mère, une deux-chevaux bien modeste à côté de la Rolls-Royce de Vinicio da Luna garée devant l'entrée du garage. La clé était sur le tableau, je démarrai sans peine, certain que ni ma mère ni Vinicio, dans l'état où ils se trouvaient, ne s'apercevraient de notre départ avant cinq bonnes minutes.

Nous sommes arrivés à Montluçon juste au moment où le camion plein d'Amazones débarquait sur la place, faisant fuir les derniers paroissiens du café-tabac. Je pris la route d'Orléans. Conceição m'étreignit la main. Sauvés *2 !

La lune brillait comme un sou neuf, il était dix heures du soir. Conceição se blottit contre moi, je l'enlaçai de mon bras droit ; je tenais le volant de la main gauche.

— Nous ne sommes pas sauvés, me dit-elle, ils vont nous retrouver ! Vous auriez dû tuer mon père !

Je sentais naître en moi ce confus héros dont nous avons tous soupçonné l'existence à force de le voir représenté à longueur d'année dans les films par des comédiens divers, mais dont la possibilité nous a toujours paru imaginaire. En ce moment précis, c'était moi, cet être unique auquel le destin a bien voulu faire croire qu'il est un demi-dieu. Moi, René Pico, dessinateur humoristique à l'anagramme de Copi, fils pédé d'une Berrichonne un peu excentrique, je me trouvais au centre d'une guerre mondiale.

— Il n'y a pas de différence entre le Brésil et le Berry dans la langue amazone, me dit Conceição, c'est pour ça qu'ils ont choisi le Berry pour

installer les fusées. Le Berry est le centre géographique de la France, tout comme l'Amazonie est le centre géographique du monde.

Des fusées dans la roseraie de ma mère !

Je caressai ses tétons sous la cape en plumes de paon.

— C'est mon père le Démon qui le veut, ô maldito Vinicio da Luna !

L'odeur de ses aisselles m'enivrait. J'arrêtai la deux-chevaux sur une plate-bande. J'étais fou d'excitation, je voulais revenir à ce moment d'extase épileptique où je découvris son sexe de femme.

— Lâchez-moi, crétin, je n'ai pas envie !

Elle sauta de la deux-chevaux. Mon excitation arrivait à son comble. L'hermaphrodite de mon imagination, d'inspiration plutôt grecque, était devenu, dans ce décor banal d'autoroute, une mineure à violer. Je la poursuivis et je la rattrapai sur un buisson d'orties. Elle me mordit sauvagement la main qui caressait son visage inondé de larmes. Je bandais dur, je la maîtrisai, j'introduisis ma verge tout d'un coup dans son cul, ça la fit crier ; j'éjaculai tout de suite, à l'arabe.

Elle pleurait. Je me sentis horriblement humilié, comme si, après le coït, j'étais resté vide d'essence. Je ramassai la cape en plumes de paon sur les orties et aidai Conceição à se mettre debout. Nous n'osions pas nous regarder dans les yeux.

Après être rentré dans la voiture, je murmurai :

— Excuse-moi, ma chérie, je me suis pris pour un vrai homme, brutal et tout. Je te promets que ça ne se répétera jamais !

J'étais stupéfait, j'ignorais qu'on puisse devenir d'un coup un violeur. Plus que misérable, je me sentais las. En cette maudite journée, j'avais perdu le respect de ma mère et le self-respect dont j'étais si fier du temps de ma militance homo sexuelle anglo-saxonne.

— Mais où est-ce que nous allons, espèce de crétin ?

— À Paris, mon amour.

— À Paris ? Où ? Votre maison a sauté et la ville est en état de siège !

— J'ai des amis sûrs à Montparnasse ! Nous nous cacherons dans l'atelier d'un copain le temps de voir ce qui se passe.

Elle n'arrêtait pas de répéter : « Vous auriez dû tuer mon père, espèce de crétin ! » Je démarrai. Rien n'était plus comme avant. C'est le monde entier qui n'était plus comme avant. Conceição do Mundo, dont la fascination avait détruit mon équilibre mental (comme probablement celui d'une foule de gens depuis sa naissance), me dégoûta à un point à peine soutenable. Elle se moucha de sa grosse main qu'elle essuya ensuite sur mon pantalon. Elle ne s'était pas rasée depuis la veille, sa barbe bleuâtre pointait à la lumière de la lune. Ses énormes seins et sa bite, qui m'avaient excité à la folie, me firent soudain l'effet de difformités physiques, tels une bosse ou un pied difforme. Elle péta, je baissai la vitre.

— Arrêtez-vous, j'ai envie de chier !

Je n'avais pas encore arrêté complètement qu'une flaque marron dégoulinait déjà sur ses cuisses. Elle courut se soulager bruyamment pendant que je nettoyais le siège avec le plaid écossais de ma mère. L'odeur était pestilentielle.

— C'est mon ver solitaire qui pique une crise, dit Conceição.

J'avais oublié que dans ces pays, ils ont souvent des vers solitaires ; j'en avais sûrement attrapé toute une famille.

Elle continuait à péter et à chier de plus belle. Finalement, je lui tendis le plaid pour qu'elle s'essuie. Elle avait l'air exténuée.

— Ça va me passer tout à l'heure, dit-elle, dès qu'on arrivera dans une station-service, je me ferai un lavement à l'essence, il n'y a que ça qui calme mon ténia !

Elle s'enveloppa de la cape en plumes de paon qui ressemblait, après toutes ces aventures, plus à un paon écrasé par un tracteur qu'à la superbe cape de haute couture de ce matin, et se coucha en chien de fusil sur le siège arrière. Elle se mit à ronfler aussitôt.

Je me dis qu'avec un peu de chance, nous arriverions à Paris vers une heure et demie du matin ; restait à savoir si la ville était ouverte. Je retrouvais dans mon univers linguistique des expressions propres à la dernière guerre mondiale que j'avais tant écoutées des lèvres de ma mère. Ainsi, le mot « ravitaillement » me vint à la mémoire. J'avais à peine quatre cents francs en liquide et une carte bleue. J'avais aussi dans ma poche un des diamants les plus chers du monde, mais aucun papier pour prouver sa propriété. Et qui sait combien de gens à Paris ne cherchaient pas, en ce moment, à vendre leurs pierres précieuses et leurs lingots ? J'avais oublié l'existence de la radio. Je l'allumai. On passait de la musique classique sur toutes les ondes. Typique d'un coup d'État à la « coroneles ». En France, 1981 ! Restait à savoir qui détenait le pouvoir. Certainement pas les Amazones, malgré l'occupation des Tuileries ; dans ce cas-là, on aurait passé de la musique tropicale.

Toutes les stations-service étaient fermées ; nous avons traversé Orléans désert, les gens se terraient dans leur maison ; heureusement, j'avais mon plein d'essence. Conceição gémissait sur le siège arrière, elle faisait certainement un cauchemar. Je la secouai pour la réveiller ; elle poussa un hurlement et me sauta à la gorge, serrant ses grosses mains autour de mon cou. Je ne sais pas comment je suis arrivé à arrêter la voiture en travers de l'autoroute. Un poids lourd nous manqua de peu. Je me sentais étouffer, je ne réussissais pas à desserrer les pinces de Conceição. Soudain, ce fut le choc. Une voiture nous rentra dedans à la vitesse de l'éclair. Je m'accrochai au volant, la deux-chevaux fit deux tonneaux, je vis le corps de Conceição, tel un pantin, traverser la vitre de devant, je sentis une douleur poignante à la mâchoire. Plusieurs voitures se carambolaient, j'entendais des hurlements. Ma deux-chevaux s'était couchée sur le dos, j'étais prisonnier à l'intérieur de la carcasse. Je réussis à me glisser tel un serpent par la vitre arrière et je me retrouvai sur l'asphalte. Je crachai une incisive inférieure dans ma main. La deux-chevaux, les quatre roues en l'air, baignait dans un

lac d'huile et d'essence. À une dizaine de mètres, un six tonnes s'accouplait à une Mercedes. On entendait des hurlements à rompre l'âme.

« Conceição ! » je criai. À une cinquantaine de mètres, une voiture explosa, le feu illumina l'autoroute comme pour un film. Il y avait en tout une dizaine de voitures sinistrées ; une femme en flammes courait dans tous les sens, poursuivie par un enfant ; de la carcasse d'une voiture sortait un visage horriblement brûlé, figé dans un rictus d'horreur ; un transport de bestiaux s'était renversé sur le côté, les pauvres chevaux, entassés les uns sur les autres, hennissaient en grillant.

— Conceição ! Conceição do Mundo ! je criai, courant entre les débris des voitures fumantes.

Je vis d'abord la cape en plumes de paon à moitié brûlée sur la chaussée, plus loin une de ses bottines rouges. Elle était recroquevillée, à deux mètres à peine d'une voiture qui brûlait. Je me précipitai et la traînai loin du brasier. Elle ne paraissait pas sérieusement blessée, à part une égratignure sur la joue, mais elle respirait à peine. J'étais presque certain qu'elle avait un traumatisme crânien. Je lui fis la respiration artificielle ; elle répondit peu à peu à mon souffle. J'étais angoissé. Je compris que, malgré tout, je l'aimais plus que personne au monde. Je m'en foutais de l'horreur des blessés autour de moi, je ne pensais qu'à la survie de Conceição.

Je crus comprendre qu'une voiture de pompiers était arrivée, ou bien il s'agissait d'une ambulance. Quelqu'un donnait des ordres par haut-parleur, une lumière aveuglante venait d'une centaine de mètres plus loin, je vis des gens habillés en blanc passer avec un brancard, je criai au secours. Ils arrivèrent aussitôt, ils étaient deux Noirs baraqués. Ils déposèrent Conceição sur le brancard et repartirent presque en courant. Je les suivis en boitant, je m'étais foulé une cheville par-dessus le marché.

Un engin lumineux de trois étages était là, posé dans une courbe de l'autoroute. Je ne savais pas si j'étais éveillé ou si je rêvais ; je me dis que je me trouvais peut-être en enfer. À le voir de plus près (en fait, il était plus loin que je ne pensais), l'engin avait l'air d'une boule d'un métal lumineux comme du mercure solide. C'était du mercure ! L'armature était molle, avec une porte minuscule, telle l'ouverture d'une tente indienne mais plus élastique, vraiment molle comme de la chair, dans laquelle nous nous engouffrâmes. Aussitôt entré, j'entendis un bruit de machinerie infernal. Les deux Noirs que j'avais pris pour de simples infirmiers d'outre-mer étaient à ne pas douter deux dangereux Amazones. Ils déshabillèrent rapidement Conceição et la lavèrent assez brutalement, sans s'occuper le moins du monde de moi, comme si j'étais un chien de la famille. Ils l'étendirent sur une sorte de fauteuil de dentiste et ils l'enveloppèrent d'une couverture gonflée, bleu électrique, avant de sortir de la pièce. Celle-ci était hexagonale, le fauteuil au milieu, six portes en acier, fermées, chacune dans un pan de mur. Je courus prendre le pouls à Conceição, elle allait beaucoup mieux. Elle battit des cils et me regarda.

— Protégez-moi, murmura-t-elle. Où sommes-nous ?

— Je ne sais pas, Conceição.

Elle regarda autour d'elle, l'expression ahurie.

— C'est la soucoupe de papa !

La chambre se secoua comme si nous étions victimes d'un tremblement de terre. J'étreignis Conceição dans mes bras.

Une porte s'ouvrit. Vinicio da Luna, habillé en cuir doré et couvert d'une cape en soie rose, me sourit de toutes ses dents en or.

— Bienvenue au « Conceição do Mundo », me dit-il. Cet appareil a été construit entièrement par des savants amazones, ajouta-t-il en tapant de ses doigts sur une paroi. Officiellement, vous en êtes le premier passager. Nous allons en Amazonie, mon Beau-Gendre !

Ma mère entra derrière lui, affublée d'un fuseau en fourrure également dorée et d'un casque avec deux antennes.

— Mon chéri, me dit-elle, Vinicio m'a offert cette soucoupe volante comme cadeau de fiançailles ! Tous mes rêves d'enfance réalisés en un seul jour !

Et tous mes cauchemars, je pensai pour moi-même.

Elle avait l'air ravie. Je sentis mes jambes flageoler. Je m'évanouis ^{*3}.

^{*1} Fin du cinquième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 233 (février 1981) avec un dessin de . Gébé.

^{*2} Fin du sixième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 234 (mars 1981) avec des dessins de Gébé.

. Fin du septième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 235 (avril 1981) avec des dessins de Gébé.

^{*3}

.

Les maléfices de la Lune

Je me réveillai meurtri, j'avais mal à mes quatre membres, sans parler du tronc et de la tête. Je me demandai où je me trouvais. Dans le noir absolu, en tout cas. Je remuai un peu. J'étais nu dans un lit très souple, avec des draps de satin. J'entendais le bruit d'un moteur en sourdine, comme la nuit dans un paquebot. Mais pas un hublot, pas l'ombre d'une lumière. Je me traînai jusqu'au bord du lit et j'aventurai mes jambes dehors. Je plongeai un pied dans l'eau glacée que je retirai aussitôt. J'entendis le rire inconfondible dans le noir.

— Vous vous êtes finalement réveillé ?

Vinicio da Luna était là. Une lumière m'aveugla, je cachai ma tête sous les draps. Sa main me caressa l'épaule.

— Pourquoi est-ce que vous avez toujours peur ? Vous devenez de plus en plus pédé !

Il m'arracha les draps. Sous le néon vert, je vis mon corps couvert de bleus. Ma cheville avait sérieusement gonflé.

— Tenez, vous avez perdu votre diamant, ne le laissez pas traîner n'importe où, c'est un talisman !

La pièce était ovale, peinte en coquille d'œuf ; nous flottions sur un matelas gonflable imitant un immense hamburger. Vinicio était assis au pied

du lit, ses grands pieds flottant dans l'eau verte. Il était nu, comme moi. Son corps de colosse noir était enduit d'une pellicule luisante.

— C'est de l'huile de foie de morue, me dit-il, pour conjurer le mauvais sort.

Des moucheronns lui volaient autour, qu'il écrasait parfois d'un geste rapide entre les deux mains, comme s'il applaudissait. Il se jeta soudain sur moi et il m'enlaça. Il m'embrassa sur la bouche, j'eus envie de vomir. Heureusement il s'éloigna pour glisser sa bouche dégoûtante jusqu'à mes pieds, qu'il lécha. Il me bisoutait la cheville foulée.

— Je vous désire, mon Beau-Gendre !

Il me mordilla les mollets, bientôt il arriva au sexe. J'avais mal au cœur. Il hennissait, il m'écarta les fesses et il me frotta l'anus de ses moustaches. Je n'ai pas pu me retenir, je lui chiaï un jet de merde.

— J'adore ça ! s'étranglait-il. Encore ! Encore !

Je vomis, il m'embrassa sur la bouche, suçait mes vomissements comme une ventouse. Je me débattis, mais il était plus fort que moi ; il me mordit au cou comme les chiens en chaleur avant de me tordre le bras derrière les reins et de me retourner.

— Je t'encule, mon petit Beau-Gendre !

Il avait une bite énorme, monstrueuse, en forme de crochet, et dure comme pas deux. Lorsqu'il m'introduisit, je hurlai de douleur ; j'avais le rectum en feu. Il continuait à me serrer le cou avec les dents ; il se mit à me secouer comme s'il jouait au flipper. Quand il éjacula, j'avais le cul à merde et à sang. Après l'exploit il resta exsangue, respirant à peine. Je me dégageai laborieusement de l'étreinte et j'expulsai la bite ramollie, me mordant les lèvres pour m'empêcher de crier. Il ne parut pas s'en apercevoir, il dormait déjà de toute sa masse sur l'hamburger gonflable. Je me laissai glisser dans l'eau et je me lavai partout, me frottant d'un drap.

Je me demandais où était passée Conceição. S'il est vrai que je ne l'aimais pas comme avant cette horrible scène où je l'avais prise par la

force, l'adoration avait laissé place à un sentiment de nature maternelle. L'eau glacée me fit du bien ; mes intestins se calmèrent et ma douleur à la cheville se fit presque soutenable.

L'eau m'arrivait jusqu'au cou ; je nageai jusqu'à la seule porte ovale en métal doré de la coquille, où il était écrit en bas-relief, en lettres grossièrement gothiques : « Défonce-moi si tu veux, sale bicha ! » (pédé, en brésilien). J'étais sûr de ne pas rêver tant la conscience de mes misères était aiguë, mais je n'étais pas sûr de ne pas être victime d'un délire démentiel. Depuis quand durait-il, ce délire ? D'ailleurs, depuis combien de temps je dormais ? Et Conceição do Mundo, où était-elle ? Je cherchai de mes mains sous l'eau une poignée à cette maudite porte en criant : « Conceição ! Conceição ! » quand je m'aperçus que l'eau devenait tiède en même temps que le niveau montait. Je nageai vers le matelas où Vinicio da Luna flottait en ronflant et j'y grimpai ; je le secouai pour le réveiller. Le niveau d'eau montait de plus en plus vite à mesure qu'elle chauffait ; elle frémissait déjà quand ma tête toucha le lustre en néon au milieu de la coupole de la coquille. Je réussis à réveiller Vinicio à coups de baffes.

— Ne vous inquiétez pas, c'est normal, me dit-il en bâillant, c'est notre système de chauffage qui fait ses caprices.

Un bruit infernal d'égout accompagna la rapide vidange de la coquille ; nous nous retrouvâmes dans un tourbillon genre bidet ; je m'accrochai au matelas qui tournait sur lui-même comme une toupie. Soudain nous atterrîmes et la porte de tout à l'heure s'ouvrit et un courant d'air frais s'engouffra à l'intérieur. La vapeur se dissipa. Ma mère entra. Vinicio me supplia : « Surtout, pas un mot à votre mère sur notre petite sauterie de tout à l'heure ! »

Ma mère était habillée comme précédemment d'un fuseau coupé dans une matière élastique fluorescente rouge qui mettait en relief ses seins pendants, ses cuisses gélatineuses et son immense clitoris. Mais cette fois-ci elle ne portait pas son casque à antennes ; elle avait tressé ses cheveux

blancs avec du fil doré, et des boules de sapin de Noël pendaient au bout des nattes raides. La folie de ma mère devait faire partie de la mienne, ou vice versa. Elle traversa la pièce en sautillant sur ses talons aiguilles pour aller se blottir contre Vinicio couvert d'excréments et de vomissures, faisant semblant de ne pas me remarquer.

— Fornique-moi, mon grand !

Je sortis de la pièce pour me trouver dans un couloir très étroit de sous-marin, long d'une vingtaine de mètres, avec une seule porte au bout. Je m'y traînai et je l'ouvris. Elle donnait sur une immense serre foisonnante de plantes tropicales dont je ne pouvais calculer les dimensions. Il y faisait une chaleur écrasante. Je refermai la porte en vitesse quand je m'aperçus que les branches des arbres étaient lourdes de serpents gros comme mon bras et longs de plusieurs mètres, d'une couleur argentée, que le lent mouvement en spirale autour de la branche faisait paraître presque inoffensifs, comme les serpents de Walt Disney. J'avais des sueurs froides, je tremblais de tous mes membres. Je revins sur mes pas dans le couloir. Dans la piscine coquille d'œuf, l'hamburger gonflable était posé au centre. Ma mère enculait Vinicio avec une bouteille de ketchup. Il hurlait comme une chatte en chaleur, secouant l'hamburger en polyester.

— Venez vous joindre à nous, mon Beau-Gendre, s'empressa-t-il de dire.

Ma mère eut honte de la situation, elle cacha la bouteille de ketchup entre ses jambes.

— Où est Conceição ? je demandai.

— Elle va bien, me dit ma mère, elle s'habille pour la descente.

— Maman, je sais que tu as toujours été imbécile, mais pas cynique à ce point !

— Je ne savais pas que vous vous inquiétiez à propos de Conceição, mon Beau-Gendre, me dit Vinicio da Luna. Elle va le mieux du monde. Elle

est avec ses dames de compagnie, en train d'organiser les festivités pour l'alunissage.

— Nous alunissons, ajouta ma mère, va l'habiller, mon chéri, ne traîne pas dans les couloirs tout nu !

— Où est Conceição ?

— Pourquoi est-ce que tu t'énerves comme ça, Copi ? s'indigna ma mère.

— Ne le gronde pas, maman, ce n'est qu'un enfant, dit Vinicio.

— Où est-elle ? je hurlai.

Je sentis une présence du coin de l'œil, je me retournai. Conceição était là. Elle me prit rapidement par la main et elle m'entraîna dans le couloir de tout à l'heure. Elle était parée d'une tunique légèrissime, tissée de perles minuscules et de corail, qui laissait entrevoir ses divines pointes de seins et sa bite superbe ornée d'un petit oiseau de paradis. Elle referma la porte de la coquille derrière nous avant de m'embrasser longuement sur la bouche. Nous étions seuls dans le couloir.

— Conceição, je murmurai entre ses lèvres, je te croyais perdue pour toujours...

— Ne répète jamais ça, me dit-elle, me caressant les lèvres de son haleine fruitée.

Elle m'entraîna vers la porte de la serre.

— Il y a des serpents ! je la prévins.

— C'est des amis !

Nous entrâmes. Je l'enlaçai, m'appuyant sur son épaule ; la chaleur me suffoquait et je boitais. Nous traversâmes laborieusement la serre, écartant les branches et les grosses feuilles ; heureusement, les serpents s'éloignaient à notre passage ; je tremblais néanmoins de peur. Nous arrivâmes à la racine d'un arbre gigantesque qui avait une porte dissimulée dans l'écorce ; Conceição la toucha à peine des doigts et elle s'écarta pour laisser voir un ascenseur qui me surprit par son côté vieillot. Un Roux-Combalezier^{*1} à

l'intérieur d'un arbre tropical, à l'intérieur d'une nef spatiale ! Pour la première fois je m'aperçus que je n'avais plus personne au monde à qui faire part de mes étonnements.

— Tu as dormi pendant trois jours, me dit Conceição.

Elle me parlait comme une somnambule, attentive au commandement de l'ascenseur. L'ascenseur s'arrêta une première fois, un vent glacial s'y engouffra ; j'aperçus un igloo couvert de petits phoques. Un Esquimau s'y engouffra avec le vent, pas plus grand qu'un vrai phoque, tout habillé en peau d'ours blanc. Je me touchai la barbe. Donc, j'avais dormi pendant trois jours !

— Que s'est-il passé entre-temps ?

— Un accident épouvantable, la Terre a pratiquement explosé, dit Conceição.

— Comment ça, explosé ?

Le Roux-Combaluzier se mit en marche. Cette fois-ci, nous descendions. C'est l'Esquimau qui prit la parole. Il parlait comme aux informations. L'occupation amazone avait affolé le gouvernement soviétique au point de faire exploser une bombe à neutrons sur Paris ; là-dessus, les Américains n'y sont pas allés de main morte. Ils en avaient profité pour raser toutes les capitales de l'Europe orientale, à part Varsovie. Hier, les derniers Soviétiques avaient fait exploser New York, San Francisco et on se demande pourquoi aussi La Havane.

— Et l'hémisphère sud ?

— Les Argentins ont fait exploser une bombe atomique qui a déclenché l'éboulement de la Cordillère des Andes dans le Pacifique, la Libye s'est appropriée l'Afrique et l'Orient sans la moindre violence. Khadafi est le seul homme politique à avoir profité largement de la situation.

Oui, mais dans quel monde ? Les séquelles de la catastrophe risquaient d'anéantir la vie sur terre à courte échéance ; l'oxygène manquait, les bébés naissaient morts. Une foule de survivants de l'hémisphère nord fuyaient

vers l'hémisphère sud. Les accidents d'aviation étaient multiples. Quant à la mer, tous les moyens de transport étaient bons, du bateau de plaisance au radeau de fortune. Les survivants des USA, de l'URSS et de l'Europe se précipitaient sur les côtes africaines, bravant la Méditerranée pour la première fois en fureur et l'Atlantique assez perturbé par un changement radical des marées. Ils étaient le plus souvent pillés et abattus par peur de la contagion atomique, souvent brûlés dans leurs propres bateaux. Ils étaient devenus les pestiférés d'un ordre universel, le monde musulman voulait profiter de la situation pour les anéantir.

« Ainsi, Allah aura eu son court règne sur Terre », je me dis. Et tout ça à cause des Amazones. Cette espèce de mutants amazones était l'accident imprévu, aucune religion au monde n'aurait pu les imaginer, ou bien toutes ensemble. Il s'agissait historiquement d'un coût culturel, si on le pensait à la française. La conscience de mon propre ridicule était le seul vestige de la philosophie dont j'avais été nourri.

Le petit Esquimau frotta la fourrure contre mes fesses. J'avais oublié que je me trouvais dans un Roux-Combaluzier, et nu. L'esquimau me baisa la main.

— Ça doit vous surprendre de me voir habillé comme ça. Je donnais à manger aux phoques, mais à présent je peux enlever ma fourrure.

Ce qu'il fit, la laissant tomber par terre. La porte de l'ascenseur s'écarta pour laisser voir une grande pièce ronde avec une table carrée au milieu. Autour de la table se trouvaient une bonne vingtaine d'Amazones parlant en même temps dans leur langue. Ils étaient tous d'une beauté superbe, comme s'ils portaient sur eux le plus beau de toutes les races. Ils avaient des grands sexes d'homme et des seins galbés et pointus ; je me demandai s'ils avaient, comme Conceição, des sexes de femme en plus. Je remarquai que chacun avait les deux yeux de couleur différente, le gauche était invariablement de velours noir comme j'ai vu seulement chez les femmes voilées égyptiennes ; l'œil droit pouvait être vert, bleu, jaune ou violet. L'un avait

l'œil droit rouge comme un lapin (c'était le seul laid). Mais chez tous les autres l'œil droit avait la mobilité et l'éclat des yeux des fauves. L'Esquimau me présenta : « C'est l'habitant de l'Europe ! » Les Amazones m'applaudirent, quelques-uns sautèrent sur la table. Ils avaient la peau brune, cuivrée, sauf la colonne vertébrale qui était hérissée de poils continuant la crinière comme chez les chevaux. Ils n'avaient pas de queue, pourtant. Ils avaient entre sept et quatorze ans. À présent j'étais sûr que les Amazones étaient des produits d'une manipulation génétique qui dépassait notre notion de race, d'âge et de sexe.

— Il faut que je te laisse, me dit Conceição.

Elle se précipita vers l'ascenseur avant que j'aie eu le temps de la rattraper. Le Roux-Combaluzier se mit en marche, elle disparut à mes yeux mais j'entendis sa voix crier : « Je reviens tout de suite ! »

— Je vous servirai d'interprète, me dit l'Esquimau. Et si vous le permettez, je serai en plus votre avocat. Ayez confiance en moi, je saurai vous défendre, mais jurez-moi que vous êtes un vrai pédé, sans ça je ne marche pas. C'est déjà assez difficile de défendre votre cause, à cause de votre mère qui est prête à témoigner contre vous on ne sait trop pourquoi. Mais n'oubliez pas qu'en aucun cas vous ne devez dire que vous êtes hétérosexuel, votre liaison avec Conceição est déjà assez suspecte, heureusement votre passé de militant pédé vous honore !

Nous étions tous nus, incluant mon avocat qui était le plus petit du groupe ; il était le seul de race asiatique, on aurait dit un nain japonais. Mais je me sentais le seul nu de l'assistance ; je cachai mon sexe entre mes mains.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ?

— Et c'est vous qui me le demandez ? Vous êtes le responsable de la catastrophe terrienne !

— Vinicio da Luna ne veut pas témoigner en ma faveur ?

— Sa situation est plus délicate que la vôtre, pour ne pas parler de Conceição do Mundo. Ils ont à peine accepté de l'employer comme fille d'ascenseur, après avoir été le leader absolu du mouvement amazone. Mais ne vous inquiétez pas, il ne s'agit pas à proprement parler de vous juger. On vous soupçonne forcément d'être l'agent de Khadafi, mais il y en a qui penchent pour la version d'une série d'événements en cascade dus à votre simple bêtise. Dans ce sens, le témoignage de votre mère peut nous être utile.

— Est-ce que je suis le seul survivant de l'Europe ?

— Vous n'êtes pas le seul survivant parce que vous n'êtes pas vivant. Nous sommes tous morts.

J'eus conscience de traiter avec un fou et je fis semblant de rentrer dans son monde.

— Quand est-ce que je suis mort ?

— Vous étiez mort dans le ventre de votre mère, c'est du moins ce qu'elle affirme. C'est un témoignage capital. Il peut vous permettre de prouver que vous êtes innocent, mais ça met en question l'innocence du jury qui se trouve plus ou moins dans le même cas.

C'était donc ce Japonais minuscule le maître à penser du mouvement amazone ! C'était à prévoir. Après le déferlement de prophètes de toutes nationalités et religions qu'on a subi ces dernières années sur terre, on n'avait jamais entendu parler d'un seul gourou japonais. Eh bien le voilà, c'était lui ! J'aurais dû y penser tout de suite. Cet engin, qui réduisait la dernière navette spatiale américaine à l'état de montgolfière, n'aurait jamais pu être construit par les Amazones ni par aucune puissance au monde autre que le Japon. Ma connaissance du monde moderne se bornait à quelques lectures de journaux scientifiques dans la salle d'attente de mon dentiste. Je croyais, ignorant de moi, que je me trouvais encore dans le futur hypothétique de la presse française. Je me dis avec surprise que même mon

métier de dessinateur humoristique, qui consiste à affirmer la réalité comme fiction, m'empêchait de saisir la vraie nature des événements actuels.

Je ne m'étais jamais considéré, en tant que travailleur de l'imagination, que comme l'otage perpétuel de l'ouvrier inconnu dont je partageais les idéaux ; je n'aurais jamais imaginé que je puisse être l'otage d'une guerre de cette taille, où la notion de société et de pays était presque exclue.

— Nous sommes combien dans le satellite ?

— Il ne s'agit pas à proprement parler d'un satellite, mais d'une fusée qui change de direction en permanence. On ne peut pas savoir combien nous sommes ni même les dimensions du véhicule, répondit calmement le Japonais. Toutes les pièces communiquent par des ascenseurs, des couloirs, des fenêtres, des trappes. Nous y trouvons tous les climats et nous croyons même qu'au moins une famille de chaque espèce des animaux de la terre peut vivre dans des aquariums et des serres entretenus par des robots.

Je savais qu'il mentait, je l'avais vu donner à manger lui-même aux phoques.

— Il n'y a aucune autorité supérieure au jury ?

— Si, vous. Enfin, pour le moment. Ça dépend du verdict.

Il était vraiment fou.

— Qui rend le verdict ?

— Vous, forcément. Nous ne sommes pas compétents mais nous sommes là pour vous aider.

— Vous exigez de moi une sorte d'autocritique ?

— Ah ! non, il ne faut pas confondre critique et justice, même morts, et surtout morts. Vous allez vous juger en votre âme et conscience.

— Je ne sais pas de quoi on m'accuse.

— De la catastrophe du monde.

— C'est absurde ! D'ailleurs, à quoi bon me défendre puisque je suis mort ?

Les Amazones me regardaient bouche bée ; je n'étais pas sûr qu'ils comprenaient un seul de mes mots.

— Je ne sais pas qui vous êtes ni combien nous sommes, je continuai, mais en ce moment je ne vois que deux victimes dans cette histoire : Conceição do Mundo et moi-même ! Laissez-nous passer le temps tranquilles dans un coin de votre satellite ! Qui sait quelle est la durée de notre mémoire, à quoi bon l'utiliser à nous juger les uns les autres ?

Il y eut un silence. Je me surpris du caractère politique de mon discours ; je conclus :

— On ne se juge pas entre morts !

— C'est là la seule raison de vous juger, répondit le Japonais. Vous êtes un cas nouveau dans la justice parce qu'en aucun cas il ne pourrait faire jurisprudence ; de là l'intérêt extrême du jury.

— Alors jugez-moi sans ma présence, je suis le seul que ce procès n'intéresse pas !

— Nous sommes d'accord, dit-il, à ce détail près : c'est à vous de vous juger.

— Je ne me suis jamais accusé de quoi que ce soit, je ne peux pas me juger !

— Votre mauvaise foi est évidente, mais personne ne vous a jamais dit que vous étiez forcé de vous juger, puisqu'il n'y a pas d'heure, de date ni même de lieu précis qui vous obligent à le faire. C'est vous qui jugerez de l'opportunité de vous juger en tout moment. Et à présent, que voulez-vous faire ?

— D'abord, qu'est-ce que je peux faire ?

— Tout. Par exemple, vous pouvez vous balader dans la Nef, jouer aux cartes, vous limer les ongles, manger dans les cantines, bavarder. Vous pouvez tout faire *2 !

Je n'avais pas entendu arriver Conceição ; elle était derrière moi. Sa main m'effleura les cheveux.

— Tout va bien, mon amour, me murmura-t-elle.

Je la pris dans mes bras.

— Conceição, pourquoi me jugent-ils ?

— C'est une habitude qui leur est restée de l'Amazonie, dit-elle en souriant. Chez nous, c'est un passe-temps, comme le scrabble en France.

Conceição me parlait à présent comme une personne adulte. Comme une infirmière parle à un malade, tout à fait. Je n'avais pas plus de raison de croire Conceição que le Japonais. Ni Vinicio da Luna. Et encore moins ma mère. Quant aux autres, je ne pouvais être sûr qu'à part les Amazones et les animaux des serres et des aquariums, il se trouvât d'autres hommes civilisés dans la Nef, outre l'Asiatique et moi-même. Ils se seraient manifestés, ou bien on m'aurait fait part de leur existence. Mais je n'étais peut-être pas le seul. Comment le savoir ? J'en avais assez entendu pour comprendre qu'il était inutile de poser des questions ; tout le monde me mentait. Cette série de mensonges devait pourtant cacher une vérité moins complexe, plus évidente, mais, pour le moment, je ne pouvais que me borner à tenter de découvrir l'identité du vrai Cerveau de la Nef. Et je penchais toujours plus pour Vinicio da Luna que pour le Japonais.

Celui-ci, depuis l'entrée de Conceição dans la pièce, avait radicalement changé d'attitude ; il s'était assis dans un coin éloigné, avec la tête entre les genoux.

— Il est très angoissé, me dit Conceição. C'est l'ingénieur qui a construit la Nef, mais il comptait rester sur terre. L'île du Soleil Levant a été rasée par une marée ; plus de Nippons. Sans ça, New-New serait resté là-bas.

— New-New ! appela-t-elle.

Il se traîna jusqu'à nous comme un chien, tenant une queue imaginaire entre les jambes. Elle lui assena un coup de talon sur la tête.

— Dis bonjour au Maître, lui ordonna-t-elle.

Le Japonais pleurait : « Je veux me faire hara-kiri ! Donnez-moi un couteau ! » Les Amazones se tordaient de rire ; quelques-unes crachaient et pissaient dessus. Ainsi, mon procès n'avait été qu'une brimade gratuite de New-New, le presque chien asiatique de la tribu amazone !

— Si c'est ta volonté, nous pouvons le torturer, me dit Conceição, ça amuse tout le monde !

Le Japonais m'embrassa les genoux et m'implora : « S'il vous plaît, Maître, ne les laissez pas me torturer ! » Il se retourna pour me montrer ses fesses brûlées.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait !

Tout le monde éclata de rire, même Conceição. Je trouvai là la résurrection de toute la bêtise barbare à laquelle j'avais toujours voulu l'arracher.

— On ne torture pas un homme, Conceição !

Elle m'étreignit le bras.

— Viens que je te montre la Lune !

Elle me conduisit vers l'ascenseur. Le Japonais s'était accroché à ma main.

— Est-ce que je peux vous suivre, Maître ?

— Bien sûr, New-New !

Les Amazones le poursuivirent jusqu'à la porte de l'ascenseur, le pinçant de partout et lui tordant les oreilles. Sa fourrure en peau d'ours toute poisseuse de poisson était toujours par terre dans l'ascenseur ; il la remit et se ragrippa à ma main, pleurant comme un enfant. Conceição riait de toutes ses dents en manœuvrant l'ascenseur.

— On ne rit pas du malheur des autres, Conceição !

Je ne faisais que répéter les vieux arguments chrétiens que j'avais tournés en dérision toute ma vie.

La porte de l'ascenseur se rouvrit ; je ne savais plus si nous avions monté ou descendu, ni de combien d'étages. Et nous nous trouvâmes à l'air

pur, sur une terrasse immense, au coucher du soleil. Il y faisait chaud, mais la brise nous caressait. J'entourai les épaules de Conceição de mes deux bras. Le sol était en mosaïque, vert et bleu. Quelques Amazones dormaient par terre en chien de fusil, d'autres enlacées en groupe. La terrasse était encerclée d'une balustrade en marbre de Carrare blanchissime ; nous nous en approchâmes. Le spectacle m'émerveilla au point que j'oubliais mes malheurs. La Nef, vue du haut de la terrasse, me sembla plus grande et plus étroite que quand je l'avais vue d'en bas ; sa carapace en mercure élastique, gonflée à certains endroits, épousait même dans d'autres la forme de la cage de l'ascenseur. Nous survolions du regard une épaisse forêt équatorienne grouillant de cris d'animaux.

— Nous avons transporté l'Amazonie sur la Lune, me dit Conceição. Regarde la Terre !

Je levai les yeux. Je vis, au zénith, le globe terrestre de la bibliothèque de mon enfance réduit à la catégorie d'un gros melon pourri. On y distinguait les continents, comme sur les photos des anciens satellites américains, mais quelque chose avait changé : la constellation des continents, Sur une surface d'Océan dont il n'existait plus de limite entre l'Atlantique et le Pacifique, l'Afrique côtoyait et presque épousait les formes de l'Amérique du Sud. L'Europe occidentale, dont l'île du Royaume-Uni, s'était glissée jusqu'au golfe de Gascogne, s'était détachée de sa consœur l'Europe orientale et formait une énorme masse de terre qui tournait sensiblement sur elle-même. La rupture entre les deux Amériques avait dû se produire à la hauteur de Panama. L'Amérique du Nord était incrustée contre l'Asie. Je ne peux pas dire que je pensai à Dieu, mais j'eus l'intuition de ce qu'un dieu unique avait pu représenter pour nos ancêtres les chrétiens.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

C'était la voix de Vinicio da Luna. J'aperçus ma mère à son côté ; elle faisait semblant de pleurer d'émotion. Vinicio se pencha sur la balustrade.

« Amazononanamazanomamazona... », se mit-il à répéter, comme en extase, de sa puissante voix de ténor. La forêt se hérissa de cris de bêtes multiples. Je m'attendais à un discours dictatorial, mais non, il se mit à chanter une bossa nova déjà vieille sur terre : « *Ah, que saudade tenho da minha terra, a minha luna e sempre a mesa, minha fortuna e ver a brincadeira, quero brincar você a noite inteira* *3 ! » Et voici le stupéfiant : toutes ces voix d'animaux (dont je ne connaissais pas la nature à part les énormes araras qui surplombaient les arbres, mais je soupçonnais une foule d'espèces, leurs cris allaient du hurlement du puma au sifflement du serpent, du cri perçant du condor au tam-tam du crapaud-buffle) se mirent à parodier la bossa nova, suivant le rythme de Vinicio. J'avais peur, j'étreignis Conceição dans mes bras. Elle m'embrassa profondément dans la bouche. Il s'éleva du fond de la forêt une ovation dont la nature de la voix me parut à peine humaine. Les branches des arbres à nos pieds se remplirent d'Amazones qui se balançaient comme des singes, faisant fuir une foule d'oiseaux. Nous nous montrâmes à la balustrade, ma mère au bras de Vinicio et moi enlaçant Conceição. Le nain New-New restait collé à moi, ne dépassant pas la hauteur du balcon.

— Je vous servirai d'interprète, répétait-il.

Le soleil se coucha d'un coup et l'atmosphère changea en un instant : la Terre, reflétant la lumière du Soleil derrière la Lune, nous la rendait changeante, kaléidoscopique. On voyait l'horizon de la forêt vierge, soudain net, où se profilaient des cous de bêtes (des dinosaures ?) soutenant des têtes minuscules broutant le sommet des arbres. C'est là que je réalisai les vraies dimensions de la Lune, l'horizon était tout près et il était sensiblement plus courbé que chez nous. J'eus le vertige ; je m'éloignai de la balustrade. Conceição, ma mère et Vinicio continuaient à saluer le peuple amazone, les autres à les acclamer, le tout entrecoupé du concert de la forêt. Le nain New-New continuait à se coller à moi. Je m'étais habitué à lui comme à un chien.

— Maître, ne m'en veuillez pas de vous avoir dupé tout à l'heure ; je voulais mesurer la grandeur de vos sentiments. Dorénavant, je serai votre esclave éternel !

Il se mit à me lécher la main, je l'écartai. J'eus la nostalgie de la Terre comme un immigrant italien a la nostalgie de la sienne, quand il comprend que le retour ne pourra être qu'imaginaire. Après tout, mon aventure n'était que trop humaine. Mais j'étais ahuri du comportement de ma mère, dont je croyais pourtant m'être fait une image une fois pour toutes.

Les Amazones dressaient une table au milieu de la terrasse. Une table en métal ovale, qui reflétait l'image de notre Terre, toujours immobile au zénith. Elle avait à peine changé depuis tout à l'heure, sauf un nuage sombre qui avançait de ce qui restait de l'Asie vers la masse de glace du pôle Nord. Un cyclone ? Les survivants de l'humanité devaient vivre en ce moment ce que nous avons toujours appelé obscurément « Apocalypse » ; nous serons peut-être réconfortés par le souvenir ancestral d'autres cataclysmes dont nous sommes les enfants spirituels.

Je pleurais ; le nain New-New voulut me lécher les larmes, je l'écartai du coude. Vinicio vint m'offrir une prise de cocaïne pendant que Conceição et ma mère, se tenant par la main, donnaient des ordres aux Amazones sur la disposition des différents mets qui arrivaient par l'ascenseur ; chaque plat carré en bambou était soutenu par quatre Amazones. Tout ça était éparpillé sur la terrasse. La scène se passait à une grande vitesse, comme s'il s'agissait de machinistes de théâtre montant un décor pendant l'entracte. Mais je me méfiais de plus en plus de ma notion du temps. J'avais un peu froid, je réalisai que j'étais nu. Comme si elle avait deviné mes désirs, une Amazone noire comme l'ébène, l'œil gauche couleur d'agate, courut vers moi avec une cape en lin blanc qu'elle posa sur mes épaules. New-New me la nava élégamment sur la poitrine. J'aspirai deux prises que Vinicio da Luna m'offrit sur un miroir de poche, à l'aide d'une paille en argent.

— C'est de la cocaïne made in Amazonia, nous avons nos laboratoires au pied des plantes. Pas de restrictions sur la Lune ! Que pensez-vous de notre Royaume ? (Il se mit à rire de ce rire contagieux du tiers monde.) On les a eus, les pédés !

Il signalait la Terre, puis il se tapait l'estomac. New-New riait aussi, nerveusement ; moi non. J'aurais préféré me trouver à la place de n'importe lequel de mes frères restés sur Terre pour vivre notre destin commun ou mourir ensemble. Décidément, ma révolte athée était moins accomplie que celle de ma mère. Ivre morte, elle s'était couchée sur la table ovale où elle vomissait. Les Amazones la lavaient. Vinicio da Luna comprit ma détresse ; je le sentis dans son regard, humain pour la première fois.

— Je sais qu'il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas encore, me dit-il, et la première est celle-ci : vous êtes notre chef !

En effet, il y avait beaucoup de choses à comprendre *4.

— Mais pourquoi ?

— Je ne vous ai pas choisi, me répondit sèchement Vinicio da Luna, vous avez la mémoire courte. C'est vous qui avez enlevé Conceição do Mundo à Paris pour l'envoyer chez votre mère dans le Berry, et c'est encore vous qui l'avez enlevée dans le Berry pour provoquer cet accident épouvantable sur l'autoroute Aquitaine où elle a failli laisser la vie par votre bêtise ! Après quoi nous vous avons sauvé *in extremis* de la catastrophe mondiale, et au lieu de me remercier vous me demandez : pourquoi moi ? Je m'en fiche que ce soit vous ou un autre, je ne pense qu'au bonheur de Conceição ! Et pour cela je suis prêt même à épouser votre mère ! Ceci vous paraît anormal parce que vous avez une mentalité de pédé !

— Vous êtes un être humain, oui ou non ? j'éclatai. Vous êtes en train de contempler l'anéantissement du monde du haut de ce balcon sur la Lune et vous me parlez du bonheur de votre fille ?

— Vous n'êtes qu'un petit-bourgeois qui se méfie de sa banque ! me répondit-il du tac au tac. Ne me dites pas que jamais de votre misérable vie

de pédé parisien vous avez imaginé qu'un jour vous épouseriez l'hermaphrodite de vos rêves et que vous deviendrez par là le chef de la Lune !

— Je ne l'ai pas cherché !

— Personne ne l'a cherché !

— Mais alors, pourquoi cette catastrophe ?

Il me secoua par les épaules.

— Mais alors vous n'avez rien compris ? Il s'agit de l'atmosphère ! Nous possédons l'Amazonie, le poumon du monde !

La vie n'est plus sur la Terre, elle est sur la Lune ! Vous le voyez bien, que la Terre agonise ! Tout le monde le prévoyait depuis Einstein, mais personne d'autre que les Amazones n'a prévu de sauvegarder l'oxygène ! Vous continuez à croire que je suis un savant fou et que les Amazones sont mes esclaves ? Les Amazones ont toujours été bisexuelles ; elles sont la seule espèce privilégiée au monde ; elles n'ont pas eu besoin de construire des pyramides pour s'y momifier ; elles ont planté mètre après mètre la forêt amazonienne pendant que les autres imbéciles bâtissaient leurs tours de Babylone et leurs statues de la Liberté ! Pour ne pas parler des colonnes grecques ni de votre tour Eiffel ! (Il s'étranglait de rage.) Et tout ça génération après génération depuis mémoire d'humain !

Je ne me donnai pas la peine de lui signaler la différence entre notre culture millénaire et l'écologie à peine récente sur terre, mais je remarquai :

— Elles ne sont peut-être pas nos esclaves, mais elles nous traitent comme si nous étions une famille royale !

— C'est bien ce que nous sommes ! Ça les amuse de nous déguiser et de nous servir à table. Nous avons déjà assez de veine si elles ne nous renvoient pas sur Terre ! Conceição leur a bien exprimé son désir de se reproduire avec vous ; elles ont bien compris que vous êtes leur chef !

— En ce domaine les Amazones imitent en quelque sorte les mœurs des fourmis marabuntas, reprit le nain asiatique New-New. Pendant la gestation,

le mâle est choyé par la tribu ; le jour de la naissance, si l'enfant n'est pas bisexuel, on châtre le père.

New-New tremblait, s'accrochant à mes genoux au point de me faire basculer.

— Tout dépend de vos gènes, dit Vinicio. En plus, ce n'est pas pour demain. Le temps de gestation des Amazones est de sept ans et demi, quoiqu'il faille prévoir que sur la Lune le manque de gravité peut jouer et que le fœtus se sente plus désireux de marcher sur quatre pattes dès la cinquième année de grossesse. Les Amazones marchent sur les coudes et les genoux au moins dix ans ; elles ne se mettent à grimper qu'au moment de la puberté, pour gagner les branches des arbres. Elles imitent les oiseaux jusqu'à l'âge de trente ans, avant d'être couvertes par des aigles. Elles font une seule couvée d'œufs d'où naissent les « araras », une sorte de mulet de l'Amazonie. C'est bien plus tard qu'il commence à leur pousser la poitrine et le clitoris, alors elles redescendent des arbres pour faire une vie humaine ; enfin, une vie d'Amazone.

— Mais quel âge ont-elles ? Je les avais prises pour des adolescentes !

— Là, mon ami, détrompez-vous ! Elles vivent bien plus longtemps qu'un éléphant !

— Le plus curieux, ajouta l'Asiatique toujours accroché à mes genoux, c'est que vers la fin de leur vie elles deviennent des animaux aquatiques ; elles vont fonder des forêts d'algues au fond des fleuves. Au début, elles nagent un peu comme les chevaux, ensuite il leur pousse des écailles et chaque pied se prolonge en queue de poisson, ça leur permet de nager à une vitesse extraordinaire ! Avant la mort elles deviennent assez méchantes ; ce sont des sortes de vieux batraciens qui passent leur temps à dévorer les piranhas qui polluent les fleuves.

— Les piranhas sont des descendants des Amazones d'un temps immémorial qui se sont révoltés pour manger leur mère, déclama Vinicio

da Luna de sa voix de ténor. De là leur dernière mutation : ils deviennent des batraciens pour lutter contre les piranhas !

— Darwin avait annoncé la théorie de la relativité à l'envers ! sanglota l'Asiatique.

— Absolument pas, s'indigna Vinicio, les vieux batraciens pondent un seul œuf avant de mourir et il en sort une chrysalide de Lunion ! La dernière mutation de l'Homme s'appelait donc Lunion !

— C'est des chrysalides qui naissent avec des ailes, dit l'Asiatique New-New, et qui ne vieillissent peut-être jamais. La plus vieille qu'on connaisse a plus de mille ans !

Ce que j'avais pris pour des énormes papillons qui voltigeaient dans le ciel presque vert, c'était des Lunions ! J'essayai de les fixer dans cette lumière rouge terrienne presque aveuglante. Ils avaient des ailes immenses de toutes les couleurs, comme les oiseaux du Moulin-Rouge. L'un s'approcha de plus près. À la place du corps que j'imaginai, celui d'un grand insecte, il se trouvait un sexe d'homme en érection ; le gland était surplombé de deux petits yeux de homard. Les couilles en écailles couvraient un sexe de femme qui ressemblait plus à un oursin qu'à une vraie chatte. Ils avaient trois paires de bras, dont les doigts finissaient par des pinces qui faisaient ressembler leur main à un crabe d'une habileté extraordinaire ; ils attrapaient des chauves-souris en l'air, qu'ils faisaient craquer de tous leurs os avant de les introduire dans leurs cons d'oursins qui se refermaient aussitôt. De leur gueule au milieu du gland, ils éjaculaient une gélatine blanchâtre qui ressemblait à du sperme. Ils n'arrêtaient pas de dévorer par le derrière et de dégouliner par la bouche. Qui sait par quel caprice de la Nature l'appareil digestif s'était inversé.

J'eus un frisson. L'humanité ne tenait qu'à la beauté du visage, même à celui des bêtes. Je me surpris pour la deuxième fois à penser comme un catholique. Je leur posai la question la plus simple, que j'aurais dû poser depuis longtemps :

— Qui est Dieu ?

— Il n'y a pas de Dieu, répondit Vinicio, vous le voyez bien !

Je le voyais peut-être bien, mais je n'arrivais pas à le croire ; et pourtant, j'avais toujours cru le savoir, que Dieu n'existait pas.

Il faut que je l'invente en moi-même, je me surpris à penser. Il faut que j'invente Dieu, ou au moins un dieu quelconque, parce que nous ne sommes pas sur la Lune, nous sommes descendus en Enfer ! J'aurais dû m'en douter déjà dans l'ascenseur. Et Conceição do Mundo était certainement morte : ses mouvements étaient ceux d'un automate, mais avec l'élégance que seuls les peintres mystiques ont saisie dans l'instant fugace.

À la lumière de la Terre elle était blanchissime ; elle s'était accoudée au balcon loin de nous, absorbée dans ses pensées ; elle s'éventait d'une plume de paon. Je pris congé de Vinicio et de New-New pour m'approcher d'elle. Ce n'est que quand j'arrivai à elle et que je sentis sa fragrance de femme que je réalisai que nous étions tous vivants, et bien vivants.

— Ne doute jamais de mon amour, je sanglotai, permets-moi de t'aimer jusqu'à la mort, même si notre enfant naît unisexe et qu'il faille me châtrer !

Elle sourit :

— Qu'est-ce qu'ils t'ont encore raconté, ces imbéciles ?

Elle m'entraîna vers l'autre bout de la terrasse où se trouvait une petite fontaine. Une Amazone s'approcha avec deux sorbets roses sur un plateau marocain. J'avais très soif, j'avalai le mien, il n'avait pas de goût. Nous nous assîmes sur un hamac, l'atmosphère sentait tous les parfums de l'Arabie. Je levai les yeux et je la vis, ma Terre. À travers les larmes je l'aperçus comme une tomate qui pivoterait sur elle-même. Conceição me caressa tendrement les paupières du bout des lèvres, puis elle me lécha les larmes. Elle me murmura : « Ne pleure pas, mon amour. La Terre n'existe plus, nous sommes sur la Lune... »

Je sentis la chaleur de son corps, ses seins pointus, la courbe de ses reins. Je bandai. Elle m'écarta rudement.

— Je suis enceinte ! Si tu veux baiser, va te faire enculer par les Amazones ; moi, je ne baiserais plus tant que je serai grosse !

Elle avait pris les inflexions de voix de ma mère dans ses pires moments.

— J'ai peur que notre fils en souffre ; je me suis déjà assez fait mettre, à Pigalle, du temps où je faisais le travelo au petit jet d'eau, accoudée aux grilles du métro ; j'ai déjà assez de chances pour que notre rejeton naisse anormal ; viens pas me remuer l'utérus. Si j'avortais encore une fois, là, on se retrouverait dans la vraie merde !

— Tu vas même m'empêcher de t'aimer ? Seulement parce que tu es enceinte de moi ?

Je m'énervais. Elle m'accrocha les ongles aux joues, me regarda dans les yeux.

— Mon chéri, tu le sais depuis le début, que tu n'es qu'une couverture !

Je me dégageai ; mes joues pissaient le sang. Il se mit à pleuvoir, d'une pluie glacée. Un éclair illumina la terrasse de la Nef et, presque immédiatement, le tonnerre m'assourdit. Je me bouchai les oreilles des deux mains. Des Amazones se précipitèrent avec un parapluie qui nous isolait de la pluie, un vrai torrent. Conceição tremblait de tous ses membres ; j'étais trempé dans ma tunique ; elle m'assena un coup de poing dans la mâchoire.

— Vinicio da Luna est le Démon, je t'ai supplié mille fois de le tuer, mais tu es un lâche ! Nous voilà réduits à ce jeu ignoble de femme enceinte à la Prénatal, en compagnie de ta mère dont j'ai ras le bol !

Ses narines frémissaient comme celles d'une panthère. Elle me mordit au biceps.

— Conceição, je t'aime !

Je criais sur le bruit de l'orage.

— Je t’aime, toi, Conceição do Mundo, et non les autres, même ma mère que j’ai toujours détestée ! Si nous sommes ici, ce n’est pas de ma faute ; j’ai essayé de tuer Vinicio trois fois sur Terre, tu le sais bien !

Elle me cracha au visage :

— À d’autres, avec ton baratin, pédé ! Il faut tuer Vinicio pour s’emparer de la Lune !

Elle me tendit un bijou en forme de cœur, il était rempli de poudre rose.

— Tente de le faire priser avant de se mettre à table, c’est de la strychnine pure !

C’était une bague à la Médicis ; elle me la passa au petit doigt *5.

La pluie cessa aussi sec. Le soleil jaillit à l’horizon instantanément, m’aveuglant comme un projecteur de théâtre.

— Tiens, mets ça, me dit Conceição do Mundo.

Elle me tendit une paire de lunettes noires. Ma djellaba était déjà sèche, la canicule avait monté sensiblement. Habillé comme j’étais, j’avais l’air d’un hippy sur une terrasse à Marrakech et non sur la Lune. Une Amazone se précipita avec une paire de babouches que j’enfilai ; le sol devenait chaud. Une autre vint m’éventer avec une branche de magnolia. Conceição me murmura à l’oreille : « N’oublie pas de lui faire priser la strychnine, c’est notre dernière chance ! » Elle me prit par la main et nous avançâmes vers la table ovale où ma mère et Vinicio da Luna avaient déjà pris place, l’un à chaque bout. Ma mère, nue et la coiffure défaits, buvait du champagne. À chaque fois qu’elle en avalait une gorgée, elle la vomissait aussitôt, puis elle éclatait de rire. Deux Amazones lui versaient du champagne frappé sur la tête. Elle avait déjà attrapé un sérieux coup de soleil aux seins et aux épaules.

Conceição et moi nous nous assîmes face à face ; ma mère restait à ma droite, Vinicio da Luna à ma gauche. Celui-ci avait l’air sombre.

— Quelque chose me préoccupe, mon Beau-Gendre. Il s’agit de la santé psychique de Conceição. Elle est devenue trop agressive avec vous. Si elle

vous dérange, on n'a qu'à la mettre en cage dans son ascenseur jusqu'à la fin de la gestation. Elle a toujours été d'une perversité inouïe ; je ne voudrais pas que lors d'une de ses crises d'hystérie, elle vous blesse ou elle vous brûle au chalumeau comme elle a fait avec votre cher ami Pogo Bedroom, souvenez-vous !

Conceição s'empara d'un couteau sur la table et le jeta sur Vinicio, à l'apache. Il s'écarta juste assez vite pour que le couteau lui rase le cou comme un éclair avant de s'incruster dans l'œil d'une Amazone qui se trouvait derrière Vinicio, servant à table.

Ma mère éclata de rire ; je poussai un cri d'horreur. Je me trouvais dans un monde que j'avais haï sur Terre, mais seulement par mes opinions ; je n'avais vécu ni la guerre ni la faim, donc je n'avais jamais connu l'horreur que dans les films ; qu'est-ce que je pouvais savoir du vrai cannibale ?

Un groupe d'Amazones se précipita sur le blessé ; pendant que l'une lui suçait le sang qui jaillissait de l'œil, une autre le scalpait du même couteau arraché de l'œil, une autre lui coupait les seins et les couilles, une autre lui ficelait les poignets aux chevilles. Elle poussait des cris comme un porc qu'on saigne. Elles la déposèrent sur la table où Vinicio l'acheva, la lardant de coups de couteau.

Les Amazones, couvertes de sang, se frottaient et se mordillaient comme des gouines. Vinicio coupa une oreille du cadavre et la leur jeta : elles se la disputèrent comme des louves affamées.

Malgré la chaleur j'avais les pieds et les mains glacés ; un lourd nuage passait. L'Asiatique New-New, dont j'avais même oublié l'existence, grimpa sur le dos de la chaise et me couvrit les épaules d'un châle en vigogne très léger mais qui me tenait chaud. Il me glissa à l'oreille : « Ne mangez surtout pas le hors-d'œuvre ; attendez le plat de consistance, qui est congelé. Et, surtout, ne me donnez pas de pourboire, ils vont soupçonner que je suis votre complice ! » Il était habillé d'un frac en satin rose dont les pans de la veste lui arrivaient aux chevilles et d'une perruque bouclée de la

même couleur qui faisait ressortir non seulement son teint jaune mais aussi le dessin de ses yeux, mobiles comme ceux d'un serpent. Mon passé d'enfant cinéphile me revint à la mémoire et me servit de réconfort.

Après avoir jeté le couteau, Conceição était restée immobile, furieuse, me regardant dans les yeux et caressant de son index le bord d'une coupe en argent. Entre nous gisait le corps de la suppliciée amazone. Ma mère criait : « Olé ! Olé ! » et battait des mains. Sous le nuage, la lumière était devenue argentée comme celle de la Lune jadis sur Terre. La Terre avait disparu derrière l'horizon. La forêt autour de nous devint silencieuse ; New-New me souffla à l'oreille :

— Toute l'Amazonie est en train de prier pour l'âme du défunt. L'esprit de l'Amazone se concentre dans la vapeur d'eau du nuage qui nous cache le soleil. Pour elles c'est une mort exemplaire, car c'est Conceição la seule autorisée à tuer ; c'est son premier crime sur la Lune, de là son caractère unique. Elles vont certainement sanctifier l'Amazone une fois qu'elle sera digérée. Mais je vous répète : ne dites à personne que je suis votre allié !

Il s'éloigna aussitôt pour murmurer un mot à l'oreille de ma mère ; elle éclata de rire. Conceição me dit à travers la table : « Tu vas apprendre, saloperie de lâche, c'est toi que je vais descendre le prochain ! » L'Asiatique New-New courut me nouer une serviette autour du cou en même temps qu'il me glissait à l'oreille :

— Le véritable ennemi est votre mère ! Elle est jalouse de vous depuis votre naissance parce que votre père aussi était pédé ; elle veut se venger sur vous ! Pour elle, c'est l'occasion rêvée ! Attention, mon ami !

Puis il disparut sous la table.

Le soleil se dissipa, laissant place au soleil au zénith. J'eus soudain l'impression de rôtir. Heureusement les Amazones nous couvraient de parasols et nous jetaient des seaux d'eau froide sans arrêt, autrement nous nous serions évanouis de chaleur. Sur la terrasse, la réverbération multipliait les dessins des mosaïques bleues et vertes à l'infini.

Vinício claqua des doigts. Ce fut le signal de commencer le festin. Les Amazones se précipitèrent sur la table et dévorèrent leur sœur sous nos yeux, comme des hyènes. Nous fûmes tous couverts de déchets ; je me retrouvai avec un tibia prolongé d'un morceau de pied sur les genoux. Elles dépeçaient les muscles avec leurs couteaux ; elles faisaient craquer les jointures pour mieux écarteler les membres. Quelques Lunions voltigeaient autour, humant le cadavre sans oser trop s'approcher, peut-être affaiblis par la chaleur. L'odeur, à chaque fois qu'un organe éclatait, devenait plus pestilentielle. New-New vint me tendre un mouchoir imbibé d'éther que je collai à mes narines.

— Courage, mon ami, nous ne sommes qu'aux hors-d'œuvre !

Vinício se mit à ronger un avant-bras, Conceição croquait un orteil, ma mère se délectait d'un bout de foie.

— Est-ce que je peux me lever de table ?

— N'oubliez pas que vous êtes le seul chef de la Lune, mon Beau-Gendre.

Je m'éloignai vers une extrémité de la terrasse que je n'avais pas explorée, cachée par une haie de cyprès. Le nain New-New me suivit, portant une ombrelle jaune.

— Qu'est-ce qui va se passer, New-New ?

— Comment pourrais-je le savoir, Maître ?

Derrière la haie, il se trouvait une piscine ronde. Il y soufflait heureusement une brise fraîche. Je me déshabillai et j'entrai dans l'eau claire : je me sentis revivre. Cette dernière scène de cannibalisme m'avait frappé plus que tous les crimes dont j'avais été témoin. Comment arriver à dévorer un de leurs blessés, tels des rats, quand ils n'avaient même pas besoin de nourriture ? Il ne s'agissait pas d'un crime sadique ni d'un crime rituel ; la mécanique du meurtre avait été déclenchée par la vue du sang versé. Comme les piranhas ! Je me rappelai ce que m'avait dit Vinício à propos des piranhas. À la moindre coupure au petit doigt je risquais de me

faire dévorer par les Amazones. Et même ma mère me rongerait le foie de bon cœur ! Quant à Conceição do Mundo, plus question d'éprouver le moindre désir ni même de la tendresse pour elle. Et si je vivais jusqu'à la naissance de notre enfant (rien n'était moins probable), de quel monstre accoucherait Conceição ? Les Amazones ont certainement imprimé dans leurs gènes la férocité des animaux les plus sauvages. Quelle sorte de fils allais-je avoir, moi, pauvre homosexuel qui n'aurais jamais songé à me reproduire ? Il me sembla utile de me répéter que j'étais bien vivant ; j'avais déjà succombé une fois à la tentation de me considérer mort, je ne faisais que céder à ma peur ; il faudra que je sois fort et que je garde la tête froide. Oui, mais en l'honneur de qui ? Les deux seuls êtres civilisés qui se trouvaient sur la Lune étaient New-New et moi-même, et toute idée de reproduction simplement humaine était exclue. Même avec ma mère, qui avait dépassé l'âge de la ménopause. Mais si parmi toutes ces Amazones il se trouvait des femmes normales ? Impossible ; elles avaient toutes des bites, et même trois fois plus grandes que la mienne ; pour ne pas parler de celle de New-New, de la taille d'un radis rose. Il flottait à côté de moi dans la piscine, jetant de l'eau par la bouche comme un petit cachalot de Walt Disney. Walt Disney était le seul artiste sur Terre à avoir pressenti cette Lune, où la perception des mouvements et des couleurs prenait la rapidité d'un dessin animé. Ce n'était pas seulement à cause de la différence fondamentale de la nature de la lumière, mais à cause du manque de pesanteur, qui nous faisait bouger avec le rythme d'un dessin animé. C'était ridicule mais en même temps émouvant, bien que parfois l'accélération me fît un peu peur, comme aux tout-petits quand ils vont pour la première fois au spectacle. J'ai regretté de n'avoir pas lu de plus près les rapports des savants sur les expériences tentées sur les cosmonautes sur la Lune, bien que je sois certain que la peur les tenaillait autant que moi. Mais eux, ils se sentaient utiles à l'Humanité, alors que moi je développais un sérieux complexe d'inutilité. J'étais confus de penser de plus en plus

catholiquement, mais après tout c'était normal dans un endroit pareil. Il me parut bizarre que personne ne vînt nous importuner ; ils devaient se livrer à qui sait quel satanisme.

— Connaissez-vous la forêt amazonienne, New-New ? Est-ce qu'elle est praticable ?

— Bien sûr, répondit New-New arrêtant ses gargarismes. Tout est praticable pour vous parce que vous êtes leur chef. Les Amazones sont tenues de vous défendre contre qui que ce soit et croyez-moi : dans un corps à corps, même les gorilles mâles ont peur d'elles ! Mais il faut seulement faire attention à ne pas manger ni des fruits ni des herbes, tous les végétaux sont hallucinogènes. Les animaux aussi : il ne faut pas manger un seul animal, même les escargots sont hallucinogènes. C'est la seule tentation à laquelle vous ne devez jamais céder ; on ne connaît pas encore très bien les effets des hallucinogènes sur la Lune mais on risque d'avoir des mauvaises surprises ; on parle de mutations subites extrêmement douloureuses. Pour le moment on déconseille à tout le monde de manger fruits, légumes et animaux de toute sorte.

— Mais que mangent-ils ?

— Vous l'avez bien vu, de l'humain.

— Ils se mangent seulement entre eux ?

— Ah ! non, tout de même ! Ils ne mangent que les blessés.

L'Asiatique New-New sortit de l'eau et s'assit sur une chaise de plage à l'ombre d'un cyprès.

— Mais c'est exceptionnel, continua-t-il. Nous vivons principalement de surgelés. Une navette revient sur Terre une fois par semaine pour faire provision de cadavres. Ce n'est pas du pillage mais au contraire du nettoyage ; ça évite les pertes. Et des cadavres d'humains il y en aura toujours. C'était prévu dans le projet sur la Lune. Et pour bien des millénaires ! Les Asiatiques, nous sommes sur ce projet depuis longtemps, « l'île du Soleil Levant » n'a jamais voulu dire autre chose. Notre seul

problème est d'ordre religieux. Les Amazones n'ont pas de religion et ceci est très inquiétant ; elles sont à la merci de n'importe quel gourou, tel Vinicio da Luna !

— Au début je croyais que c'était vous, le gourou, je répliquai.

— J'ai bien essayé, croyez-moi, mais Vinicio da Luna est trop fort, il les a en main depuis longtemps. Je suis le premier à me révolter de ce qu'ils se mangent entre eux ; il y a assez de surgelés d'inconnus provenant de la Terre. Mais les Amazones sont subjuguées par Vinicio, je n'y peux rien. En ceci je suis de l'avis de Conceição : vous devriez le tuer ; après tout le chef c'est vous. Vous craignez peut-être les réactions de votre mère, mais une fois Vinicio mort elle perdra pratiquement tous ses pouvoirs.

— Ce n'est pas un homme facile à tuer ! Je n'en suis pas à mon premier essai ! Vous avez remarqué la vitesse avec laquelle il s'est écarté du couteau de Conceição ? Il a l'habitude d'éviter la mort à chaque instant ! Même alliés à Conceição nous n'arriverions jamais à le tuer !

— *Chi lo sa ?* fit l'Asiatique.

Nous entendîmes des cris épouvantables derrière la haie de cyprès, c'était la voix de ma mère. Elle était clouée (ou plutôt vissée) sur la table ovale en métal, les quatre membres pliés en forme de croix swastique. Les Amazones m'en écartèrent violemment, elles se disputaient le corps. Heureusement ça ne dura qu'un instant, l'une lui trancha la jugulaire, elle expira dans des borborygmes. Elles étaient une bonne quinzaine à dévorer ma mère. Vinicio da Luna regardait la scène de loin. Conceição était à côté de moi.

— C'est le moment de nous venger, me souffla-t-elle à l'oreille. Il est déjà assez drogué, il n'a déjà presque plus de réactions, tiens ce poignard !

— Je n'ai jamais tué, je serais incapable de le faire. Si tu veux, tu peux le tuer toi-même. Et moi aussi tu peux me tuer, ça m'est égal.

C'était vrai ; en ce moment je n'avais pas la moindre envie de tuer ni la moindre peur de mourir. La vie et la mort m'étaient indifférentes, comme à

la télévision quand on change de chaîne indéfiniment jusqu'au point de confondre les séries dramatiques et les flashes publicitaires, les informations politiques et les films d'horreur.

Soudain il se leva un vent fort. Une tornade rouge approchait très vite de l'horizon arrachant au passage les branches du sommet des arbres. Les Amazones couraient sur la terrasse dans tous les sens, pliant les parasols. Elles avaient même oublié le cadavre déchiqueté de ma mère sur la table ovale. Un coup de vent m'enleva. Je m'accrochai au balcon pour éviter d'être emporté par une rafale. Quelques Amazones passèrent par-dessus le rebord, littéralement soufflées par le vent ; je m'y accrochai de toutes mes forces. Les rafales devenaient de plus en plus fortes et plus fréquentes. Soudain je me sentis agrippé à la taille par deux bras puissants ; je crus d'abord qu'ils voulaient me précipiter par-dessus le rebord mais au contraire, ils me protégeaient s'accrochant au balcon ; ils m'aidèrent à tenir jusqu'à ce que le vent commence à tomber. Quand je fus un peu remis, je me retournai pour voir le visage de mon sauveteur. C'était un homme, un vrai homme, qui me souriait sous une moustache noire bien fournie.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il en français. Je crois que nous sommes arrivés juste au bon moment !

Ce que j'avais pris pour une tornade c'était les hélices d'un engin qui s'était posé sur la terrasse de la Nef, une sorte d'araignée en métal couleur brique qui nous cachait le ciel, soutenue par des pinces qui s'accrochaient au rebord du balcon.

On ne voyait plus une seule Amazone mais une bonne vingtaine d'hommes à moustaches qui descendaient par une corde accrochée à une trappe au milieu du ventre de l'araignée. Ils étaient tous herculéens comme des pédés de la Californie des années 1980 ; ils portaient des shorts en blue-jean, avaient le torse nu et des baskets. Ils enveloppèrent le corps de ma mère (enfin, ce qu'il en restait) dans un sac en plastique qu'ils remontèrent sur l'araignée par un monte-charge.

— Nous lui donnerons une sépulture terrienne, me rassura mon sauveteur. C'était qui ?

— C'était ma mère.

— Mon Dieu, soupira-t-il m'étreignant l'épaule. Est-ce qu'il se trouve d'autres humains civilisés sur la Lune ?

— Que je sache, non. Ah ! si, un nain asiatique, mais il n'est pas dangereux. Il insiste pour me rappeler qu'il est mon esclave bien qu'il se prétende l'architecte de la Nef.

— C'est l'Asiatique New-New, qu'on appelle aussi « le Chien Pamplémousse » ?

— Absolument, ça ne peut être que lui.

— Racontez-moi ce que vous avez vu.

— Je préférerais que vous me donniez d'abord des nouvelles de la Terre !

— Nous n'avons pas le temps, racontez-moi d'abord tout ce que vous avez vu sur la Lune !

Je fis l'effort de raconter en ordre chronologique et le plus vite possible tout ce dont j'avais été témoin depuis mon réveil sur la Lune, mais ma langue s'empêtrait, elle n'arrivait plus à articuler ; je m'endormis comme une masse ^{*6}.

^{*1} Un Roux-Combaluzier est un ascenseur en bois et en fer forgé qui doit son nom à la société qui les fabriquait, fondée par Félix Roux et Jean Combaluzier en 1876. À terme, les noms des deux associés sont entrés dans le langage courant pour désigner un tandem, ce qui a pu faire dire à Roland Barthes, par exemple, que Voltaire et Rousseau sont « un couple aussi inséparable que Bouvard et Pécuchet, Roux et Combaluzier, Roméo et Juliette ».

^{*2} Fin du huitième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 236 (mai 1981) avec des dessins de Gébé.

^{*3} Le portugais de Copi est approximatif. En français, on pourrait traduire de la manière suivante : « Ah, que mon pays me manque, ma lune est toujours la même, mon sort est de voir le jeu, je veux jouer avec toi toute la nuit. »

^{*4} Fin du neuvième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 237 (juin 1981) avec des dessins de Lydie Arickx.

- *5 Fin du dixième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 238 (juillet 1981) avec des dessins de Catherine Faure, signés « C. F. ».
- *6 Fin du onzième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 239 (août 1981) avec des dessins de Philippe Bertrand, signés « Ph. B. ».

OceanofPDF.com

Conceição do Mundo

Je me réveillai dans un lit de clinique genre américain ; les infirmiers qui m'entouraient étaient seulement des hommes. L'un d'eux me donna à sentir un flacon de « poppers », un autre me rajusta un oreiller. Je me sentais replonger dans le noir quand on me piqua au bras.

— C'est de l'ultracaïne, pour vous réveiller juste le temps d'une conversation.

Mon sauveteur était assis au pied du lit. Réveillé brutalement par la drogue, je l'inspectai. Il était comme n'importe quel pédé de mon âge. Il me sourit très ouvertement : « Vous êtes notre premier héros sur la Lune ! » Les infirmiers sortirent de la chambre, nous laissant seuls.

— Comment vous sentez-vous ?

Il me tendit un porte-cigarettes en laque verte.

— C'est du havane planté sur Vénus.

C'était une vraie folle ; il avait un uniforme certainement coupé par Courrèges.

— Vous vous souvenez de moi ? Je vous ai rencontré au café de Flore en mille neuf cent soixante-quinze.

Je ne m'étais pas trompé, il était l'ancien gigolo canadien d'un vieux pédé de la mode.

— Je m'appelle Louis du Bois.

Que tout ce monde me semblait loin !

— Où est Conceição do Mundo ?

— Elle va bien. Elle est en liberté.

— Et Vinicio da Luna ?

— Il sera probablement passé par les armes. Son procès ne peut pas tarder. Nous attendons encore des membres du jury qui se trouvent dans les galaxies lointaines.

— Nous sommes toujours sur la Lune ?

— Oui, nous nous trouvons dans l'Hôpital de l'État-Major. Nous avons planté notre drapeau sur la Lune.

Je m'étonnai : « Le drapeau canadien ? » Il rit : « Oh, non, même pas le drapeau de la Terre ! » Il me montra un œillet rose qu'il portait à la boutonnière. L'enseigne homosexuelle !

— Nous appartenons à toutes les nationalités et nous tenons à cacher notre existence aux hétérosexuels de la Terre ! Il y en aura toujours assez pour nous faire des petits homosexuels !

Il souriait de toutes ses dents sous la moustache noire.

— Nous nous recrutons parmi les plus intéressants de la Terre, et vous en êtes un !

— Jurez-moi que vous me dites la vérité !

— Vous allez le voir de vos propres yeux, Copi. Je suis étonné, à chaque occasion que l'un de nous arrive dans notre organisation, que personne sur Terre n'ait jamais soupçonné notre existence. Qui d'autre que les homosexuels ont toujours eu accès à tous les plans de l'humanité ? Et pour qui d'autre auraient-ils travaillé, sinon pour cette Interspatiale Homosexuelle ? Elle est tellement représentée dans la science-fiction et dans l'humour, qui sont des arts homosexuels, n'est-ce pas ?

— Écoutez, à ce point je n'en sais plus rien, je ne suis même pas sûr de ne pas rêver, pour le moment je me sens incapable de discuter d'art

homosexuel.

— Le spectacle de la mort de votre mère vous a beaucoup impressionné ?

— Non, je ne crois pas. Je suis un nouvel arrivé dans votre société qui me paraît hautement civilisée ; je viens sans doute d'un monde habitué à la violence, même à celle qui, dans votre mémoire, loin de la Terre depuis plus longtemps que la mienne, vous paraît vraiment horrible.

Quelque chose dans mon ton le bouleversa au point qu'il eut les yeux humides.

— Vous êtes un homme courageux, me dit-il.

— Pourtant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie. J'ai une bien autre opinion de moi-même. Je suis pour ainsi dire amoureux d'une Amazone, monsieur le Pédé, je suis encore trop humain pour vous !

Il rit ; c'était un homme assez fin et certainement honnête.

— Ça fait une éternité que je n'avais pas entendu prononcer le mot « pédé », mais ça fait plus longtemps que je n'avais pas entendu prononcer le mot « amour » ! Vous êtes un éternel adolescent ; c'est rare chez les pédés, comme vous dites. Ne craignez rien pour Conceição do Mundo. Même si elle a perdu son rang de Princesse Impériale de la Lune, elle continue à garder ses pouvoirs imaginaires. Elle est ravie du procès que nous faisons à Vinicio da Luna, quoique je ne pense pas que le jury lui permette de témoigner. Elle s'est installée avec sa suite d'Amazones dans la Nef qu'on lui a abandonnée pour le moment. Après avoir enlevé les commandes, bien entendu. Je crois qu'elle s'amuse beaucoup ; elle n'arrête pas de nous envoyer des émissaires Amazones exigeant la tête de Vinicio da Luna qu'elle veut manger. Les Amazones n'arrêteront jamais de nous étonner ! Je comprends bien qu'on en tombe amoureux fou, surtout quelqu'un comme vous qui a le sens du théâtre. Mais avant de vous relâcher dans la nature pour aller voir votre Conceição do Mundo (je vous emmènerai moi-même en jeep), je tiens à vous inviter à déjeuner avec notre

staff-major. Ils meurent de curiosité de vous rencontrer. Vous n'avez qu'à enfiler une djellaba, c'est ce qu'on supporte le mieux aux heures chaudes sur la Lune. Mais il ne faut pas oublier qu'entre deux et quatre heures du matin lunaire il fait un froid glacial et que vous devez toujours garder à portée de la main une combinaison légère en amiante. Enfin, on vous expliquera tout ça plus tard.

Je réalisai que depuis mon réveil sur la Nef jusqu'à l'arrivée de la Brigade des Pédés, il ne s'était passé que deux ou trois heures, alors que j'avais l'impression que ç'avait duré des siècles.

Il m'aida à me lever du lit, j'avais mal partout.

— Vous avez dormi quatre jours, venez mettre un peu le nez dehors sur la Lune !

Nous sortîmes de la chambre sur une galerie qui donnait sur la forêt amazonienne ; cette fois-ci, nous étions au niveau des plus hautes branches des arbres.

— C'est frappant comme beauté, n'est-ce pas ?

En effet, c'était un peu mieux que Walt Disney.

— Est-ce que la forêt est dangereuse ?

— Pas du tout. Il n'y a pas d'animaux sauvages, à part peut-être les piranhas. Même les crocodiles sont gentils comme des moutons ; tous les animaux sont herbivores. Les seules dangereuses sont les Amazones, bien que nous espérions qu'avec la disparition de Vinicio da Luna elles rentreraient dans une période plus calme. Ce n'est que depuis peu de temps qu'elles sont devenues cannibales, et seulement par son influence.

— C'est un vrai démon !

— C'est seulement un homme méchant, mais assez bête, comme tous les hétérosexuels.

— Là, vous exagérez un peu !

— Pas du tout. Je serais de l'avis de le renvoyer sur Terre au lieu de le juger, si ce n'était le caractère exemplaire du spectacle de l'exécution. En

Amazonie sur Terre, il se retrouverait un hétérosexuel parmi les autres et il se réadapterait, j'en suis convaincu.

— Mais c'est lui qui a construit la Nef, je crois ?

— Non. C'est nous. Les Amazones ne seraient même pas capables de construire de leurs mains une pyramide en briques de cinquante centimètres.

Il continua presque en riant :

— Nous nous trouvions près de Manaos pour faire provision de plants de marihuana et, par la même occasion, recruter quelques homosexuels parmi les jeunes officiers qui sont ravissants ; c'est là que Vinicio da Luna et l'Asiatique New-New, qui tenaient un bordel d'Amazones à Manaos, nous ont volé la Nef il y a un an à peine.

Ça coïncidait avec l'installation des travestis brésiliens à Pigalle.

— Pendant cette année, ils ont caché la Nef dans le Berry, tout près de chez votre mère. Nous les avons laissés faire, nous savions qu'ils reviendraient inévitablement sur la Lune ; la Nef ne fonctionne qu'en aller-retour de la Terre à la Lune, impossible de la faire aller ailleurs.

— Vous avez beaucoup d'astronefs ?

— Beaucoup plus que vous imaginez. Les OVNI c'est nous, et pas seulement les OVNI.

— Dire que les humains ont toujours pris les homosexuels pour des Martiens !

Nous en rîmes franchement.

— Et il y a plus drôle : c'est les catholiques des pays pauvres qui nous prennent pour des apparitions de la Vierge !

Il devint soudain sérieux : « Est-ce que vous êtes croyant, Copi ? »

— Non ; en plus, je déteste parler de ça. Est-ce que je serai forcé de m'engager dans une armée, une religion ou une idéologie quelconque ?

— Absolument pas, vous ne m'avez pas compris !

Il était confus.

— Je suis vraiment navré de vous avoir donné cette impression !

Je me sentis gêné à mon tour :

— Mon langage est celui d'un ancien militant gay déçu, je m'excusai, dernièrement, j'ai acquis la phobie de toute sorte de groupement.

— Nous comprenons cela mieux que personne, mais il faut réaliser à votre tour que nous ne sommes pas un groupement parce que nous sommes les seuls dans l'Univers !

— Je ne suis pas le seul fou ici ! Dans quelle clinique psychiatrique nous trouvons-nous ?

Il m'appuya doucement les mains sur les épaules, me fixant dans les yeux de son regard humide :

— Je sais que l'on met très, très longtemps à le comprendre, mais désormais nous nous trouvons dans la réalité de l'Univers et non dans celle de notre Terre ; nous sommes dans l'Utopie, Copi !

— Je vous passe la cacophonie, je lui répliquai, me dégageant de son étreinte, mais je préfère rester un sauvage et je suis toujours du côté des Amazones !

— Mais nous sommes tous du côté des Amazones !

— Du temps où vous, Louis du Bois, et moi, René Copi, étions assidus de Saint-Germain-des-Prés, votre comportement s'appelait colonialisme ! Et, tout compte fait, la barbarie de Vinicio da Luna me fait moins peur que la vôtre *1 !

Je sentis une présence, je me retournai. Il s'agissait d'une femme d'un certain âge, les cheveux gris coupés à la garçonne, habillée d'une djellaba comme la mienne. Elle souriait en plissant les yeux, déjà bridés derrière ses lunettes à la Chirac.

— Monsieur Copi, nous attendions votre réveil avec une réelle curiosité.

Elle parlait avec l'accent américain.

— Mamie Dong, me présenta Louis du Bois.

— Je vous ai aperçou à New York en mille neuf cent soixante-honze ; vous étiez beau dans votre deux-pièces de chez Cardin, je souis tout de souite tombée amoureux de vous !

Elle me secoua la main à me faire mal aux articulations.

— Bienvenou dans l’Interspatiale Homosexouelle !

J’étais sidéré. Il y avait aussi des gouines ! Elle me prit par le bras.

— Je me souis permise d’inviteur à notre brunch Conceiçaô Mundi et sa souite impériale amazonique ! On les adore !

Nous descendîmes un large escalier en marbre, aussi grand que celui des monuments à Washington. Nous croisâmes deux pédés barbus qui se tenaient par la main, habillés de jupettes de tennis ; une femme chauve qui devait peser au moins cent kilos vint m’embrasser sur les deux joues.

— Je vous ai connu chez la « Grande Tatave » au canal Saint-Martin, j’étais Rosa la Rousse !

Il devait se trouver plein de Parisiens que je croyais émigrés, retirés en province ou morts, dans ces Brigades Interspatiales. Ils devaient recruter n’importe qui de fauché, pourvu qu’il fasse profession d’homosexuel. Et Dieu sait si c’était facile, par les temps qui couraient sur Terre. À la base de l’Organisation, il s’était trouvé certainement un génie humanitaire, comme à la base de toutes les folies humaines. Puis l’affaire avait dû être reprise par des escrocs de toute sorte. Ils avaient esclavisé les Amazones pour les faire travailler et se reproduire. Ni plus ni moins que comme les Jésuites avaient fait des ancêtres de celles-ci lors de la conquête de l’Amazonie. Enfin, je voulais bien savoir de quoi il s’agissait ; je ne voulais pas précipiter mon jugement.

Nous arrivâmes sur une grande place que je reconnus : la place San Marco à Venise !

— C’est la vraie, me dit Louis du Bois ; nous l’avons substituée pierre par pierre.

Je ne sais pas si c’était la vraie, mais l’effet était saisissant.

— Détrompez-vous, la Piazza San Marco, c'est un peu du tape-à-l'œil. Disons que c'est une ville flottante de dix mille habitants ; nous sommes un peu les marins de l'espace.

— Il y a d'autres colonies dans l'espace ?

— Vous insistez avec ce vilain mot ! Non, il n'y a pas une seule colonie. Nous changeons indéfiniment de planète et de galaxie ; nous connaissons autour de dix mille villes dans notre galaxie, mais notre galaxie n'est pas la seule. Les Univers sont innombrables. Nous nous retrouvons ici ou là dans l'espace, une dizaine de villes en même temps, comme aujourd'hui sur la Lune, mais rarement. Quelques-uns profitent de l'occasion pour se séparer de leurs conjoints et changer de ville, mais après un certain temps les gens se lassent ; toutes les villes se ressemblent et toutes les planètes aussi. À part la Terre, bien entendu. Mais que voulez-vous, c'est notre bouillon de culture !

La gouine Mamie Dong s'était éloignée de nous pour assister à un match de pelote basque que les pédés et les gouines disputaient contre le mur de l'église San Marco. On voyait des groupes d'Amazones assises sur les marches ou appuyées contre les arcades, parées de peaux de pumas et de plumes d'araras. Elles accostaient indifféremment les couples de pédés et les couples de gouines.

— Je sais ce que vous pensez, me dit Louis pendant que nous traversions tout ce monde. Elles ne se livrent pas à la prostitution, bien au contraire. Elles veulent qu'on leur apprenne à parler !

— À parler ?

— Il n'y a que ça qui les intéresse chez nous. Vous n'avez pas remarqué comme elles sont avides de nos paroles ? Elles ne comprennent pas plus de mots qu'un chien domestique.

— Je croyais qu'elles se parlaient au moins entre elles.

— Pas du tout. La seule à parler est Conceição do Mundo ; vous êtes décidément très distrait. Elles imitent parfois les cris des oiseaux tropicaux,

mais elles ne savent pas parler. Nous préférons ne rien leur apprendre pour les laisser inventer toutes seules leur moyen d'expression. Qui n'est peut-être pas auditif, mais tactile et olfactif. Mais on ne peut pas affirmer qu'elles soient sourdes-muettes. Enfin, nous avons le temps de voir comment évoluent les choses. Plusieurs d'entre elles sont souvent enceintes de nos homosexuels, mais elles avortent au bout de deux ou trois ans d'un flot d'eau grouillant de petits têtards qui ne survivent que quelques heures ; pourtant nos meilleurs scientifiques sont plongés dans ce problème, vous vous en doutez. Les Amazones ont couvert aussi quelques-unes de nos lesbiennes, bien que ça les répugne. Mais elles ne s'en retrouvent même pas enceintes. Il se peut, plaisanta-t-il, que votre accouplement avec Conceição do Mundo soit d'une nature différente. Nous aurons peut-être le droit d'assister à la naissance de l'Homosexuel Sapiens sur la Lune !

Il rit sans méchanceté. Je réalisai qu'il savait aussi peu de l'avenir que moi-même. Nous étions tous en suspens, autant les Amazones que les Homosexuels. C'était l'idée de nous savoir suspendus dans l'espace qui devait nous faire ça ; la Lune était un point où nous nous trouvions identiques, d'une lignée qui comprenait la gravité terrienne.

— Pourquoi ne pas avoir laissé les Amazones sur la Terre ? je demandai.

— Elles étaient là avant nous, me répondit-il. À chaque planète que nous explorons (et ceci dans toutes les galaxies que nous avons découvertes), nous retrouvons une reproduction d'une forêt amazonienne plus ou moins semblable à la brésilienne. Qui sait depuis combien de temps elles sont là ! Probablement ces forêts ont été à la base de la vie dans plusieurs Univers. Dans les planètes sans océan, la forêt produit d'elle-même son eau, concentrant l'oxygène et l'hydrogène qui se trouvent parfois dans une galaxie loin de la nôtre. L'Univers est parcouru par des nuages plus rapides que la lumière que les Amazones seules décèlent. Dans leur langage elles appellent ça « os », ou bien « eau ». En ceci elles sont comme

les chiens, qui croient que la nourriture leur vient de l'air ou bien qu'elle se produit d'elle-même dans une boîte de conserve.

— Vous persistez à les comparer à des chiens !

— On peut les comparer à tout. Elles sont notre imagination. On peut même imaginer que nous sommes la leur, vous le savez peut-être mieux que moi. Nous nous trouvons chacun d'un côté du même miroir, mais ni les uns ni les autres n'en connaissons la courbe ni la surface.

Nous arrivâmes à un petit canal que nous traversâmes sur un pont. Quelques Amazones y nageaient, faisant des sauts de dauphins. Des couples de pédés et de gouines les applaudissaient et leur jetaient des os, le plus souvent des carcasses de pigeons que les Amazones se disputaient assez gentiment à la surface de l'eau avant que l'une s'en empare et plonge pour dévorer la proie de son côté.

— Je sais ce que vous pensez, me dit Louis du Bois ; le Carnaval de Venise n'est plus ce qu'il était sur Terre ! Mais les Amazones auraient sans doute amusé les Doges de l'ancienne Venise.

Son humour pseudo-nazi m'écœura. Un petit hélicoptère vint nous cueillir au bout du pont ; il était piloté par une vieille rousse à lunettes noires, ressemblant à une strip-teaseuse que j'avais connue place Pigalle. C'était un travelo opéré de chez Madame Arthur ! Décidément, l'Interspatale Homosexuelle, c'était l'Armée du Salut qui aurait gagné l'Univers au loto !

Je m'assis dans l'hélicoptère à côté d'elle ; Louis du Bois et Mamie Dong s'installèrent sur le siège arrière. Nous nous élevâmes assez vite très haut pour voir le cercle de l'horizon de la Lune au-dessous de nous à travers le sol transparent de l'hélicoptère. La Lune était vraiment plutôt petite ; la ville que nous venions de quitter, grande quand on s'y trouvait, vue d'en haut ne dépassait pas les dimensions du Mont-Saint-Michel. Il se trouvait encore cinq villes similaires dans le rayon de la forêt, et au milieu d'elles la Nef sur laquelle j'étais arrivé sur la Lune. Vue d'ici, elle avait l'air d'un pic

de la Cordillère des Andes ; le sommet était couvert de plastique blanc imitant les neiges éternelles.

— Nous avons déposé la plastique pour cacher la voue du terrasse pour vous éviter de rappeler la mort de votre mère adorée.

C'était Mamie Dong qui avait parlé.

— Où allons-nous ?

— À deux pas ! Que vous êtes impatient !

— Je suis impatient de revoir Conceição !

Nous aperçûmes à l'horizon une ville plus grande que les autres ; elle avait la forme d'un chapiteau de cirque, à s'y tromper, sinon que c'était plus haut qu'un gratte-ciel. Il était écrit dessus « Interspatial Homosexual Circus » en énormes lettres en strass Arts déco. Je trouvai ça d'un goût hideux.

— Nous comprenons votre impatience, laissez-nous le temps d'alunir.

J'eus le vertige, je fermai les yeux. Nous rebondîmes comme une balle de ping-pong sur une esplanade en granit rose. Il s'y trouvait peut-être une dizaine de milliers de personnes déguisées de costumes divers, mais sans mode précise ; ça allait du Dragon du Cirque de Pékin à l'Arlequin Noir du Carnaval de Montevideo ; des centaines de gouines perchées sur des cothurnes, avec des tuniques noires et des masques de tragédie grecque, se tenaient par le coude, sautillant sur place ; je me jetai hors de l'hélicoptère ; je tombai à quatre pattes sur la piste d'alunissage ; je m'écorchai la paume des mains et les genoux. Je fus aussitôt entouré de garçons trapus, barbus et costauds, qui me soulevèrent sur leurs épaules. Autour de moi, je vis pêle-mêle Amazones, gouines et pédés côtoyer les animaux les plus divers. Les Amazones portaient des loutres vivantes autour du cou et des perruches de toutes les couleurs accrochées aux crinières ; les gouines tenaient des alligators et des iguanes en laisse ; les pédés berçaient des petits mandris qui s'accrochaient à leur poitrine poilue pour les téter. C'était donc ça, l'Interspatale Homosexuelle ! On m'amena très vite à l'entrée du

chapiteau. On me déposa à côté de l'Asiatique New-New qui se trouvait à l'intérieur d'une cage en bambou. Il cria : « Copi, faites-moi sortir d'ici ! » Je cherchai de mes yeux Louis du Bois ou l'une de mes accompagnatrices, mais ils s'étaient perdus dans la foule. Les barbus étaient à n'en pas douter mes gardes du corps ; ils m'entouraient pour me protéger de la foule qui voulait me toucher. Ils me firent entrer dans le chapiteau ; à l'intérieur c'était le noir absolu. La tente s'était refermée derrière moi ; j'étais seul. La voix de New-New continuait à l'extérieur : « Au secours ! Ils veulent me lyncher ! » L'ouverture de la tente laissa passer Louis du Bois, éméché.

— Nous n'avions pas prévu un tel accueil, les Amazones vous prennent pour un prophète !

— Ne leur livrez pas New-New, je vous en supplie !

— Je viens de le faire libérer !

New-New se glissa sous le bord de la tente et vint se coller à moi en pleurnichant. Je lui caressai la tête ; il se calma. Mes yeux s'habituèrent peu à peu aux ténèbres. Nous nous trouvions dans un grand cercle de sable rose.

— Où est Conceição do Mundo ?

— Elle ne peut pas tarder ! Vous avez vu la foule qui l'attend à l'extérieur ?

— Vous m'avez amené ici sous prétexte de rencontrer l'État-Major Homosexuel !

— Je suis très ennuyé, Copi, ils sont en retard. Nous avions l'intention de vous accueillir mieux que ça, mais il vient de nous arriver un contretemps qui retardera sans doute le procès de Vinicio da Luna. Vous le saurez tôt ou tard, il est inutile que je vous le cache plus longtemps : la Terre est entrée en éruption. De là l'hystérie des Amazones. Notre État-Major va se réunir incessamment ; nous serons très honorés de votre présence.

— Où est Conceição do Mundo ? Pourquoi est-ce que vous me la cachez ?

— Mais enfin, Copi, ne compliquez pas les choses ! Tout le monde demande Conceição do Mundo, vous entendez bien la foule hurler à l'extérieur du chapiteau !

En effet, la foule scandait : Con-cei-çâ-o-do-Mun-do !

— Mamie Dong va leur faire un discours pour les calmer !

— Mais où est Conceição ?

— Elle a disparu. Nous faisons des battues dans la forêt, mais jusqu'à présent nos recherches n'ont pas été couronnées de succès.

— Fichez-lui la paix, j'éclatai. Si elle s'est enfuie, c'est son affaire !

— Ce n'est pas seulement son affaire, mais aussi celle de nous tous ! Elle ne s'est pas enfuie, elle a été enlevée par Vinicio da Luna !

— Vous m'avez dit qu'il était prisonnier et que nous attendions son procès !

— C'est bien ce que je vous ai dit et c'était vrai !

Dans la pénombre, je vis son front perlé de sueur.

— Nous ne comprenons pas comment il a réussi à s'enfuir de sa prison. Il était entouré d'un mur de rayons lasers qui aurait fait fondre l'acier !

— C'est le Diable ! sanglota New-New, s'accrochant à mes genoux.

— Il a laissé ce mot, tenez, me dit Louis.

Je lus à la lumière d'un briquet : « La Lune va implorer après l'explosion de la Terre. Signé : Vinicio da Luna. »

— Le plus embêtant, c'est que les Amazones y croient ; elles ont déjà été témoins de l'explosion de plusieurs planètes avant la Terre !

Il regarda sa montre. Il arrivait de l'extérieur des bribes du discours de Mamie Dong qui répétait indéfiniment : « Peace ! Peace ! Peace ! » mots presque effacés par les cris des Amazones qui demandaient Conceição do Mundo ^{*2}.

— Si tout s'était déroulé selon nos plans, me dit nerveusement Louis du Bois, nous vous aurions marié avec Conceição do Mundo avant l'ouverture

du procès, lors d'une cérémonie princière. Ç'aurait distrait et calmé les Amazones.

— Comment ça, me marier avec Conceição ?

— C'était une surprise que nous vous réservions. Au moment où elle a été enlevée par Vinicio da Luna, elle était déjà habillée en mariée et elle se dirigeait ici à dos de rhinocéros, suivie de sa suite impériale amazone. Vinicio l'a enlevée à cheval, et ils se sont perdus dans la forêt !

— Mais on ne les retrouvera jamais !

— Si, nous les retrouverons ; mais qui sait quand ?

Un boy en culotte blanche vint nous offrir deux dry-martinis pendant qu'un autre nous apportait deux chaises en bambou sur lesquelles nous nous assîmes. New-New se coucha à nos pieds sur le sable rose.

— Tout était prêt pour évacuer la Lune, dit Louis, si ce n'était ce contretemps !

— Évacuer la Lune ? Vous croyez qu'elle va vraiment implorer ?

— Même si la Terre explosait, je ne pense pas que ça aurait une incidence quelconque sur la Lune, si ce n'est peut-être un léger changement de trajectoire. Et puis la Terre en éruption, il ne faut pas exagérer ! Il s'est produit une faille qui va de l'Islande à la Terre de Feu ; on suppose à cause d'une bombe nucléaire qui a explosé par erreur au fond de l'Atlantique. Ça a provoqué forcément des volcans et des geisirs en cascade un peu partout dans le monde, mais l'Humanité survivra.

— Alors, pourquoi évacuer la Lune ?

— Les Amazones sont devenues dangereuses. Nous comptons beaucoup sur le procès et l'exécution exemplaire de Vinicio da Luna. Nous avons commis une erreur grave en ce qui concerne les Amazones. Nous les avons laissées livrées à leur imagination au lieu de nous occuper de leur éducation. Le résultat est qu'elles sont restées abandonnées sur la Lune, à la merci de n'importe quel charlatan ; nous n'avions pas prévu ça. C'est navrant parce qu'au début elles n'étaient fanatisées en aucun sens. Avant

l'arrivée de Vinicio da Luna, elles menaient une vie sauvage très libre ; leur bisexualité les mettait à l'abri de toutes les maladies nerveuses et de tous les cannibalismes. Elles étaient de beaux animaux lubriques se reproduisant d'elles-mêmes, certainement l'œuvre d'un dieu antérieur au nôtre. Mais Vinicio da Luna est un démon d'inspiration chrétienne, son jeu est trop diabolique ! Je me demande même s'il n'avait pas prévu l'éruption de la Terre !

— Il avait tout prévu, Louis, nous sommes tous tombés, homosexuels et Amazones, dans le piège de Vinicio da Luna !

— Vous faites de la paranoïa, Copi !

Il avala néanmoins son dry-martini d'une main tremblante.

— Alors comment est-ce qu'il se serait enfui de votre prison ?

— Nous n'en savons encore rien ; il avait peut-être des complices. Je comprends que vous ayez tout à nous reprocher, Copi, mais je vous assure que Conceição do Mundo a joui de toutes ses libertés jusqu'à son enlèvement. Ceci s'est passé pendant que nous nous trouvions dans l'hélicoptère ; vous devez comprendre que nous n'avons pas encore eu le temps de les retrouver.

Un pédé à moustaches arriva en courant du fond du cirque.

— Nous les avons retrouvés ! cria-t-il avant d'arriver jusqu'à nous. Il est mort. Elle l'a tué ! Elle lui a coupé la tête, elle arrive avec !

On entendait la foule délirer à l'extérieur du chapiteau.

La tente qui couvrait l'entrée s'écarta pour laisser passer la lumière du jour. Conceição do Mundo entra en courant, poussant un cri soutenu ; elle était nue, ses cheveux en désordre flottaient sur ses épaules. Elle tenait par les cheveux la lourde tête de Vinicio, la langue dehors. Je me souvins d'une scène où je la vis jouer au foot-ball avec la tête de sa soi-disant mère. Elle me jeta la tête de Vinicio aux pieds et s'écria : « Je t'ai vengé, mon amour ! » Le nain New-New reçut la tête en pleine poitrine ; il poussa un hurlement de chien battu.

Conceição m'enlaça et se colla à moi ; elle était couverte de sang caillé et de boue, elle sentait fort, comme de la pisse de chèvre. Une foule d'Amazones se précipita à l'intérieur du chapiteau, portant des torches. Conceição se secouait de tous ses membres, comme si elle était entrée en transe. On la couvrit de colliers d'ambre, de corail et de perles. Elle était plus belle que jamais ; elle colla ses lèvres aux miennes avant de me lécher le nez et les yeux ; je bandai aussitôt.

— Conceição, je te croyais perdue pour toujours !

— J'ai été trop souvent séparée de toi, mais c'était à cause de Vinicio da Luna et de ta saloperie de mère ! À présent, ils sont tous les deux morts ! Et nous deux, on aura un enfant qui sera le Dieu de la Lune !

Les Amazones scandaient une samba à faire frémir la tente du chapiteau :

*O Deus da Luna
não é filho da Fortuna
é filho da Conceição
que do Mundo é a Ilusão *3...*

Louis du Bois m'agrippa avant que je fusse emporté par la foule.

— Faites attention, Copi, cette cérémonie peut devenir dangereuse ! Si ça tourne au désastre, nous ne pourrons plus vous assurer de notre protection !

Les Amazones nous firent monter, Conceição et moi, sur un hippopotame qui traversa la foule assez vite et sortit du chapiteau au trot ; nous entrâmes dans la forêt, suivis d'une centaine d'Amazones à cheval. Nous nous trouvions dans une sorte de corbeille en paille accrochée au dos de l'hippopotame que les Amazones piquaient de leurs lances pour le faire courir plus vite. Je m'accrochai à Conceição, qui tenait les rênes de l'hippopotame. L'animal, qui avait galopé de son mieux dans les

marécages, s'arrêta net devant un fleuve. Les Amazones le forcèrent à y rentrer à coups de lance ; il y plongea et se mit à nager à contre-courant. Heureusement, la corbeille tenait fort sur le dos de l'hippopotame ; nous arrivâmes néanmoins trempés sur une île ; il s'agissait d'une palmeraie s'étendant à perte de vue sur une plage de sable noir qui me fit plus penser à une île volcanique que fluviale ; je m'aperçus seulement alors que l'eau du fleuve que nous venions de traverser était limpide et de nature marine.

À peine arrivés, l'hippopotame et les chevaux nous abandonnèrent pour aller brouter les algues parmi les roches. Pendant que les Amazones allumaient un grand feu sur la place, Conceição et moi nous restâmes à nous frotter et à nous bisouter, les pieds dans l'eau. Les Amazones installèrent un grand drap rouge sang sur le sable noir ; nous nous y couchâmes et nous nous enlaçâmes, nous regardant dans les yeux.

— Tu le savais que j'allais tuer Vinicio da Luna, me murmura-t-elle, non seulement pour venger ta mère, mais aussi la mienne.

Sa voix était empreinte d'un calme étonnant, après tout ce qu'elle venait de vivre.

— C'est moi qui aurais dû le tuer à ta place, mon amour ; je suis un lâche

— C'est pour ça que je t'aime ; c'est pour ça que je voulais être enceinte de toi, pour que notre fils naisse lâche comme toi, comme ça je pourrai l'enculer lui aussi !

Elle me mordilla tendrement les pointes des seins.

— Si tu n'étais pas un lâche, tu ne te serais jamais laissé enculer !

— Conceição, tu confonds tout ! Dans notre société terrienne, il fallait du courage pour se faire enculer !

— C'est vrai, rigola-t-elle, tandis qu'elle me caressait l'anus de ses doigts experts. Et celle-ci, tu l'aimes pas ?

Elle me poussa la tête jusqu'à son énorme bite dont je pris le gland goulûment dans la bouche. L'odeur de ses couilles m'enivra, je montai

jusqu'à ses énormes seins que je suçai ; je m'assis sur elle et elle m'encula. J'eus des spasmes de plaisir, mes cheveux se hérissèrent et mon dos se couvrit de sueur froide. Elle se contorsionna jusqu'à me sucer la bite et prendre mon sperme dans la bouche ; nous éjaculâmes en même temps. Quelques Amazones vinrent nous laver les parties génitales et nous parfumer les cheveux de santal. Elles nous placèrent un grand oreiller blanc sur lequel nous nous accoudâmes, nous regardant dans les yeux.

De l'autre côté du fleuve, c'était le coucher de la Terre sur l'horizon de la Lune. On la voyait d'un rouge éclatant, comme une boule de verre liquide. À sa lumière, on distinguait une multitude de villes s'élever en l'air comme des montgolfières et disparaître dans le ciel vert.

— Les Brigades Homosexuelles ont quitté la Lune, Conceição !

— Bon débarras, soupira-t-elle.

Nous nous endormîmes enlacés.

*1 Fin du douzième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 240 (septembre 1981) avec des dessins de Catherine Faure, signés « C. F. ».

*2 Fin du treizième épisode paru dans *Hara-Kiri* n° 241 (octobre 1981) avec des dessins de Philippe Delessert, signés « P. H. ». Le quatorzième et dernier épisode commence à la ligne suivante et paraît dans *Hara-Kiri* n° 242 (novembre 1981) avec un dessin de Catherine Faure, signé « C. F. ».

*3 En français : « Le Dieu de la Lune / n'est pas le fils de la Fortune / Il est le fils de Conceição / qui du Monde est l'Illusion... »

Postface

Les « pédés » ou comment s'en débarrasser

OceanofPDF.com

« Chère imagination, ce que j'aime surtout en toi, c'est que tu ne pardonnes pas. »

ANDRÉ BRETON

L'histoire l'a prouvé : une guerre n'éclate jamais sans raison. Et pour comprendre les origines de celle qui se joue ici, il faut sans doute en revenir au *Bal des folles* (1977), ce roman inoubliable, frénétique et fulgurant, qui ouvrait notre cycle de rééditions et qui portait en lui l'énergie subversive d'une jeunesse au moment même où celle-ci disparaissait. Car c'est bien de cela dont il était question dans cette chronique d'un Argentin à Paris : de la fin d'une époque qui était en même temps la fin d'un monde – en l'occurrence, celui de Saint-Germain-des-Prés avec ses folles papillonnantes, sa vie de bohème, ses après-midi passées chez Lipp et ses départs à l'improviste pour Ibiza et ses gentilles expériences babas. Quelques années plus tard, la mue est achevée et la redescende est raide. Certains ne s'en remettent d'ailleurs jamais, comme Guy Hocquenghem ou Gilles Châtelet, deux proches de Copi qui n'auront pas de mots assez durs pour brocarder le triomphe des années quatre-vingt : années des reniements en série et de la « dévaluation généralisée de l'utopie »¹ pour le premier ; « années écœurantes d'ennui, de cupidité et de bêtise » pour le second, parce qu'elles seront celles de Thatcher, Reagan, et des révolutions conservatrices néolibérales qui liquideront « l'arc-en-ciel de générosité et

de liberté entrouvert pendant quinze ans »². Leurs constats, aussi amers qu'implacables, datent respectivement de 1986 et 1998.

Copi, lui, n'aura pas le luxe d'attendre si longtemps. D'autant qu'à la distance de l'analyse, il préfère la spontanéité de la fiction qui lui permet de réagir *en direct* aux mutations du temps et de s'y mettre en scène sous les masques de ses multiples doubles. À l'aube des années 1980 et alors qu'il sent le vent tourner, notamment dans le microcosme homosexuel, il donne vie à *La Guerre des pédés*, un nouvel opus qu'il considère comme une « réplique »³ au *Bal des folles*, c'est-à-dire la réponse, ou plutôt devrais-je dire la riposte, d'un roman à un autre et peut-être même une manière de réécrire le premier en le dégradant. À la joyeuse insouciance du *Bal...* succède donc l'enfer de cette *Guerre...* qui prend pour point de départ la fragmentation de la société en une multitude de communautés et les luttes intestines qui les traversent. À l'origine, la saga paraît en feuilleton dans *Hara-Kiri*, entre octobre 1980 et novembre 1981, accompagnée d'illustrations de Gébé, Lydie Arickx, Catherine Faure, Philippe Bertrand et Philippe Delessert. Ses quatorze épisodes trouvent leur place dans les pages littéraires, aux côtés des textes de Delfeil de Ton, Jean-Marie Gourio, Jackie Berroyer, Jean-Patrick Manchette⁴, et ils se marient à merveille avec l'esprit « bête et méchant » qui a fait les grandes heures du journal. Il faut dire qu'à l'époque, Copi en est un habitué : cela fait près de dix ans qu'il y publie des nouvelles et des histoires dessinées et il est proche du Professeur Choron (directeur de la publication), de Gébé (rédacteur en chef), Wolinski, Reiser, Willem et Cabu. Mais à l'heure où l'esprit soixante-huitard commence à s'émousser et alors que les « pubards »⁵ ont remplacé les hippies, la fidélité de Copi pour *Hara-Kiri* n'a rien d'anodin. Elle témoigne du désir de rester dans l'un des derniers bastions de la contre-culture et de continuer à faire vivre l'insolente liberté des marges, au moment même où celles-ci sont remises en question. Encore une fois, l'auteur argentin se minore et cultive sa singularité, puisque c'est depuis un journal bien connu

pour son humour hétérosexuel, machiste, voire graveleux, qu'il réactive sa satire de la communauté homosexuelle, mettant ainsi en scène les rapports ambigus qu'il n'a cessé d'entretenir avec elle.

Le feuilleton comme orgie de fictions

Rétif à toute forme de dogme et de théorie, Copi eut la sagesse de ne pas se répandre en grandes considérations sur ce que la littérature doit être. Néanmoins, il n'a jamais caché ses réserves à l'égard du roman qu'il jugeait trop « linéaire » et, « à l'image d'un sablier, un peu ennuyeux ». « Même son écriture le devient », disait-il, « ou sa lecture : toujours une ligne égale, l'une après l'autre... ». Rien à voir avec le texte de théâtre donc, qui est visuel, vivant, et toujours surprenant parce qu'« il y a des répliques, des interjections »⁶. En outre, le théâtre est pour lui le médium de tous les possibles, celui où tout peut arriver à chaque instant, et le plus approprié pour produire du *mélange* parce que chaque personnage peut y prendre en charge un genre différent. Ainsi, de répliques en répliques, les registres s'opposent, s'entrechoquent, se contredisent, ce qui donne lieu à une dramaturgie instable et rhapsodique, pleine de ruptures et parfois proche du collage. Une pièce comme *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* (1971), qui enchevêtre les discours vaudevillesques et mélodramatiques, farcesques et romantiques, est sans doute l'une des meilleures illustrations de ces grands écarts dont Copi est coutumier⁷.

Le roman, lui, reste plus rétif à ces décalages. Il ne possède pas l'efficacité du dialogue (ou seulement par instants) et le flux narratif qu'il met en place court toujours le risque de devenir un peu ronronnant, voire franchement rébarbatif. D'où les efforts répétés de Copi pour le « secouer »⁸, le court-circuiter, le théâtraliser – bref, jouer contre lui. Dans

cette entreprise de « dénaturation », la forme fragmentée du feuilleton lui sera d'une grande aide. Non seulement parce qu'elle lui permet de saturer chaque épisode d'un nombre incalculable de rebondissements et de créer des petites pièces très denses, à l'instar des nouvelles ou des sketches, qu'il affectionne ; mais aussi parce que les interruptions successives qui sont le principe du genre lui offrent la possibilité de réorienter constamment son histoire. À ces interruptions formelles (« à suivre... »), Copi ajoute aussi des « coupures » narratives de son propre cru (le narrateur s'évanouit ou s'endort) grâce auxquelles il arrête brutalement le récit, crée des ellipses et change de décor, un peu comme à l'entracte⁹. En fin de compte, cette avalanche de coups de théâtre conjuguée à ces arrêts inopinés ont pour effet de retourner en permanence le « sablier » du roman et la perception d'un lecteur qui ne connaît aucun répit, parce qu'il n'a plus de « temps faibles » auxquels se raccrocher. Épisode après épisode, le feuilleton repart de plus belle, comme s'il pouvait continuer à l'infini, et il ressemble de plus en plus à une improvisation acrobatique dont on est bien curieux de savoir comment elle finira. « Je me demandais quelle allait être la fin »¹⁰, avoue Copi lui-même, à la fois acteur et spectateur de sa propre « hallucination ».

Compte tenu de ce principe d'écriture et de la débauche d'imagination qu'il génère, on comprend aisément que l'opération qui consiste à fusionner tous les épisodes au sein d'un seul et même volume ne pouvait que donner lieu à une forme encore plus monstrueuse¹¹. Parue en 1982 chez Albin Michel, la version livre de *La Guerre des pédés* reprend l'intégralité du texte de *Hara-Kiri*, sans en changer un mot. À ceci près que sa structure est intégralement refondée. Elle ne comporte pas quatorze chapitres, comme on pouvait s'y attendre, mais seulement quatre, avec des titres qui ont été ajoutés *a posteriori* : « Les escaliers de la rue Saint-Antoine », « La roseraie de ma mère », « Les maléfices de la Lune » et « Conceição do Mundo ». Une telle condensation donne encore plus à sentir les revirements de la fable et les passages d'un genre à l'autre, un peu « comme à la télévision

quand on change de chaîne indéfiniment jusqu'au point de confondre les séries dramatiques et les flashes publicitaires, les informations politiques et les films d'horreur »¹². À l'intérieur de ce zapping esthétique qui mime, là encore, la dramaturgie mouvementée du théâtre de Copi, on distingue néanmoins plusieurs strates. Tout d'abord, *La Guerre des pédés* s'ouvre sur une chronique homosexuelle dans la veine du *Bal des folles*¹³ ; elle prend ensuite des allures de roman noir avec l'irruption de la guerre des gangs et l'entrée en scène du maquereau diabolique ; feint de marquer une courte pause dans un chapitre dont le titre évoque Lorca ou Tennessee Williams (« La roseraie de ma mère ») mais qui propulse en fait le lecteur dans un vaudeville décadent dans le Berry ; s'engouffre dans un pseudo-thriller par temps de guerre (il faut fuir Montluçon en deux chevaux pour rejoindre Paris occupé) ; trempe dans la science-fiction psychédélique avec tout le pittoresque afférent (architecture ovoïde, matelas pneumatique en forme de hamburger, robe élastique fluo) ; succombe aux charmes de la dystopie post-apocalyptique (les grandes puissances mondiales se bombardent, les bébés naissent morts, la Terre explose) ; et s'achève sur une drôle d'utopie « pédée » en direct de la Lune. Tout ça à cause d'une rencontre sexuelle qui a mal tourné...

Avec cette fresque intergalactique, pour ne pas dire totale, Copi intensifie son exploration parodique des « mauvais genres ». Car si *Le Bal des folles* pouvait être lu à travers le prisme des romans sulfureux de la Belle Époque, comme ceux de Charles Étienne (auteur d'un *Bal des folles* mais aussi de *L'Hermaphrodite*, *Notre-Dame-de-Lesbos*, *La Nuit perverse...*), *La Guerre des pédés*, elle, est écrite à la manière des *pulps*, ces feuilletons américains du début du vingtième siècle qui proposaient une littérature d'évasion pour les masses. Héritiers des romans d'aventures du dix-neuvième et des *dime novels*, les *pulps* étaient imprimés sur du mauvais papier (de la *wood pulp*, d'où leur nom) et vendus à bas prix dans les épiceries, les pharmacies et les gares. Spécialisés dans des registres très

définis (polar, science-fiction, horreur, *fantasy*, romance, érotisme...) et reconnaissables entre tous grâce à leurs couvertures aux couleurs criardes, ils promettaient du dépaysement, de l'action, de l'ésotérisme et de l'exotisme (on y rencontrait souvent des peuples nouveaux, inspirés de la mythologique grecque). Sous-genres libres et peu surveillés, ils mettaient parfois en scène des personnages issus des minorités, notamment à travers les *gay pulps*, les *lesbian pulps* et les *black pulps*¹⁴. En tant que roman d'aventures gay, *La Guerre des pédés* renoue avec cette littérature grand public, sans pour autant jeter son dévolu sur un type de *pulp* en particulier. Au contraire, elle les pastiche tous, les uns après les autres, jusque dans leurs adaptations télévisuelles et cinématographiques. Et sans doute faut-il avoir vu des films comme *Jason et les Argonautes* (1963), *Soleil Vert* (1973), *La Planète des singes* (1968), *Star Trek* (1966-1969) ou la série des *Maciste*¹⁵ (1914-1974) pour comprendre à quel point Copi se nourrit de ces représentations impures, allant même jusqu'à reprendre le titre d'un succès planétaire récent, *La Guerre des étoiles* (1977), pour le transformer en *Guerre des pédés*. Après, tout chacun son odyssée. Quinze ans plus tard, un autre « plagiaire », Quentin Tarantino, rendra lui aussi hommage aux *pulps* (de détectives, cette fois) avec une comédie noire : *Pulp Fiction* (1994). D'une certaine manière, Copi, lui, aura fait le chemin inverse : il incorpore une culture visuelle à sa littérature, la rapproche du script, du *storyboard*, de la B.D. ou du dessin animé pour adultes, et la présente *in fine* comme une super « production »¹⁶ à grand spectacle, qu'il aurait orchestrée en bon metteur en scène.

« Elles ont évolué, les folles... »

Parue pendant la campagne présidentielle et le début du mandat de François Mitterrand, donc juste avant l'abrogation du « délit

d'homosexualité » (4 août 1982), *La Guerre des pédés* est aussi l'occasion d'écrire la suite de l'histoire homosexuelle, qui prend ici des allures de série B. C'est d'ailleurs en ce sens qu'il faut comprendre le folklore des sous-genres (« fusils-lasers »¹⁷, costumes excentriques, couleurs psychédéliques) et le caractère éminemment farfelu de certains personnages (Mamie Dong, New-New) : à présent, l'histoire des « pédés » est en passe de devenir aussi *nulle* que le plus kitsch des « nanars ». Car tel semble être le revers de la « libération » : maintenant qu'ils sont émancipés, rationalisés, « reconnus par la société », les homosexuels – ou du moins une partie d'entre eux – ont perdu tout contact avec « la sensibilité folle » et « la plèbe marginale »¹⁸ dont ils sont issus. Comme le souligne Guy Hocquenghem, ils « [tentent] de repousser dans l'ombre [leurs] anciens compagnons des bas-fonds », abandonnent leur rôle de « ferment de discorde » et de « court-circuit »¹⁹ pour enfiler l'uniforme des « pédés » respectables, gentiment amalgamés au reste du troupeau. Précisément, c'est ce nouvel archétype que Copi met en scène à travers sa tribu de clones à moustaches, à mi-chemin entre les Dupont et Dupond et les homosexuels « super-socialisés »²⁰ de l'époque. Parmi eux, il y a Jean-Jacques, le sociologue « qui a des relations dans la police »²¹ ; Gontran, son ami médecin ; Michou, le psychiatre ; Lulu, à qui échoit une double casquette de diamantaire et de journaliste à *Libération* ; et au centre du jeu, Pogo Bedroom, le styliste « américain bien musclé, blond à moustaches »²², et Copi, avatar dégénéré d'un auteur qui s'est toujours inclus dans ses propres satires.

Malheureusement, la quiétude de ces homosexuels bon teint va être troublée par un couple de travestis brésiliens : une prostituée, Conceição do Mundo, et sa « mère », Vinicia da Luna, dont on découvrira ensuite qu'elle est un homme. Jusqu'ici, Brésil et travestis rimaient plutôt avec divertissement : sur les hauteurs de la butte, on n'aimait rien tant que « se raconter des histoires de travestis »²³ pour ricaner ou pour se faire peur,

tout en fumant « [des joints] de la meilleure brésilienne »²⁴. Mais comme souvent chez Copi, l'objet du plaisir ne tarde pas à se retourner contre celui qui en jouit. Un beau jour, les travestis brésiliens ne *jouent* plus à sadiser les « pédés » contre de l'argent, comme ceux-ci l'exigeaient, mais ils les martyrisent *pour de vrai* et *gratuitement*, ce qui sème un vent de panique dans la petite communauté. Au début pourtant, celle-ci faisait bonne figure en invoquant, la main sur le cœur, sa solidarité avec les opprimés de tous les continents. « Ça fait une éternité qu'on va dans les pays du tiers-monde pour se faire enculer par des gens comme eux, alors, pour une fois qu'on les trouve dans le quartier, on ne va pas les donner aux flics ! »²⁵, s'exclamait Jean-Jacques, dans une tirade qui pouvait faire penser aux élans fraternels du FHAR vis-à-vis des « Arabes »²⁶. Hélas, il ne faut pas attendre très longtemps pour que les bons sentiments se fissurent et que les « pédés » gauchistes se transforment en « pédés nazis »²⁷. Terrifiés par ce qu'ils prennent pour un « remake de mai soixante-huit »²⁸ (en leur défaveur, cette fois), ils ne parlent plus que d'insécurité (« c'est devenu pire que New-York »²⁹, « il n'est plus possible de sortir le soir »³⁰), songent à créer leur « propre service d'ordre »³¹ et vont même jusqu'à réclamer à la peine de mort pour les insurgés. Avant que Jean-Jacques, affolé à l'idée de finir « comme Jeanne d'Arc », ne lâche un fatidique « on est chez nous ! »³² qui n'est pas sans rappeler le slogan d'un célèbre parti...

Décidément, les temps changent. Le portrait acide des militants qui « [gueulent] comme des caniches »³³ illustre en tout cas parfaitement la « dérive homosexuelle » fustigée par Hocquenghem, c'est-à-dire la façon dont les mouvements contestataires, « alourdis par leurs succès », peuvent « [devenir] à leur tour fondateurs de répressions nouvelles »³⁴, jusqu'à finir par se renier. Notre époque en sait aussi quelque chose. Mais derrière la critique des communautés, toujours prêtes à se transformer en gangs, Copi dévoile aussi le regard exotique que des homosexuels « de gauche » portent sur une minorité encore plus minoritaire que la leur – en l'occurrence, celle

des travestis, des prostituées et des étrangers. Car dès la première rencontre avec Conceição, celle-ci leur apparaît comme une créature merveilleuse, surnaturelle, mythologique (elle a des « jambes divines », « une cape en plumes de paon », une bite qui a « la taille d'un avant-bras »³⁵) ; mais dès l'instant où le jeu dérape et où le fétiche leur échappe, les « pédés » la relèguent, elle et ses semblables, au rang de dangereux envahisseurs. Toute la suite de l'histoire peut alors être lue comme le cauchemar d'un client agressé : tout d'un coup, les étrangers prolifèrent, passent de deux à cinquante, puis à cent, deux cents, mettent à sac le quartier, occupent Paris, et se métamorphosent en monstres toujours plus repoussants – *cangaceiros* en transe, Amazones qui détestent les hommes (et *a fortiori* les « pédés »), sauvages anthropophages, extraterrestres tout droit sortis de *La Guerre des mondes*, mutants aux yeux vairons qui seraient les « produits d'une manipulation génétique »³⁶... Autant de changements à mettre sur le compte d'« un délire démentiel »³⁷, paranoïaque, et qui traduisent en même temps les fantasmes clichés des « pédés » français. Ainsi, avec un sens de la provocation très à contre-courant, le roman montre comment les beaux discours sur les opprimés dissimulent en fait le désir de les contrôler et d'en profiter sexuellement, tout en éprouvant le petit frisson de celui qui s'encanaille avec des « voyous »³⁸. Mais quand le lecteur découvre que les Amazones ne sont pas non plus exemptes de préjugés (« pédés de merde »³⁹, scandent-elles en chœur), il comprend que cette guerre entre minorités révèle surtout la monstruosité des représentations que chacun ne peut s'empêcher de projeter sur l'autre – c'est-à-dire le Blanc sur le Noir, l'homosexuel sur le travesti, le client sur la pute, le riche sur le pauvre, le majeur sur le mineur, *et vice-versa*. Au fond, il n'y a pas d'entente dans le monde clanique de Copi. Ni entre les peuples, ni à l'intérieur des gangs. Tôt ou tard, le même que soi finit par devenir un ennemi (Copi se fait séquestrer par les siens, les Amazones se dévorent entre elles) ; quant à l'autre, il ne peut être appréhendé au-delà du mythe fascinant et répugnant qu'il incarne ;

et en définitive, chacun reste prisonnier de ses abjectes fictions culturelles que tout le militantisme du monde ne parviendra pas à éteindre.

Identité : sauvage !

Pourtant, dans cette histoire, il y a quelqu'un qui aime. Il porte le même pseudonyme que l'auteur, il exerce le même métier, il vit dans le même quartier mais loin d'en être la réplique, il est surtout une matrice grâce à laquelle Copi peut se raconter, se déformer, donner corps à ses mauvais penchants et à ses tendances « pédées »⁴⁰ dont il finira par se départir. Dès le début, ce personnage est déjà un « pédé » un peu à part car il est habitué, en tant que dessinateur humoristique, à fréquenter des hétérosexuels, donc à quitter momentanément sa communauté pour naviguer dans d'autres milieux de la société (ce qui n'est pas le cas de ses camarades, habitués à rester entre eux). À la mort de Pogo, il éprouve une émotion intolérable : il se sent irrémédiablement attiré par Conceição, la créature du camp adverse qui est en partie responsable du suicide de son amant. Aussi irrationnel cela puisse-t-il paraître, le coup de foudre entre les deux était néanmoins cousu de fil blanc puisque Conceição occupe, dans le camp amazone, la même place que Copi dans le camp « pédé » : elle aussi est en minorité au sein de sa tribu, car elle est une « hermaphrodite parfaite », « la fille d'une longue lignée qui se manifeste une fois tous les mille ans »⁴¹, ce qui lui a valu d'innombrables persécutions. Dans un premier temps, l'amour de Copi pour Conceição se limite à une fascination pour sa particularité anatomique (« Vous ne m'aimez que pour mon sexe ! »⁴², soupire-t-elle) et elle s'accompagne du désir, somme toute assez colonialiste (ou « pédé »), de la convertir à ses propres valeurs. Convaincu qu'il faut l'arracher à sa « bêtise barbare »⁴³, Copi ne cesse de lui « [répéter] les vieux arguments chrétiens », tente de lui inculquer la morale la plus dérisoire (« On ne rit pas

du malheur des autres, Conceição ! »⁴⁴), s'échine à la faire « vivre comme un être humain »⁴⁵ (c'est-à-dire comme lui-même) et la scène où il l'invite à se couler dans son costume de « pédé » parisien résume bien la transformation culturelle qu'il entend lui faire subir. Mais au fur et à mesure de ce roman initiatique (ou de désapprentissage), c'est l'inverse qui se produit. En tombant éperdument amoureux de Conceição et en la suivant à l'autre bout du monde, Copi change. Il prend ses distances avec sa culture, dont les illustres représentants meurent (Marguerite Duras, Michel Foucault, Sylvia Monfort...), abandonne sa « mentalité de pédé [...] petit-bourgeois »⁴⁶, renoue avec les « vices » homosexuels originels (criminalité, trahison, transgression de l'ordre social) et retrouve un état de nature dans lequel ses instincts les plus vils peuvent s'exprimer librement : despotisme de l'homme qui bande, irrépressible désir de violer ce que l'on aime (Conceição en fera les frais sur le bord de l'autoroute) et redécouverte d'une animalité perdue (au contact de Conceição, Copi « [caquette] », sort son « museau », est « mammifère », « poisson » ou « serpent », comme Arthur Cravan était « cigare », « cactus » ou « girafe »⁴⁷, et il devient « une autre personne [qu'il ignorait] totalement »⁴⁸, c'est-à-dire lui-même). D'une certaine façon, nous ne sommes pas loin de la pensée sadienne pour laquelle l'homme ne peut être heureux qu'à condition d'entamer une désocialisation radicale et de revenir, non à une hypothétique vertu naturelle (comme chez Rousseau), mais à la férocité de ses vices originels⁴⁹.

Il n'empêche : le retour à cette sauvagerie première ne sera pas si simple. Car même dans l'espace, les idéologues existent et ils veillent à « civiliser » le moindre petit bout de lune. La quête de Copi consistera alors à essayer de s'en débarrasser en multipliant les tentatives de meurtre sur Vinicio, le gourou sans scrupule qui a embrigadé le peuple naïf des Amazones, ou bien en semant New-New, un nain esquimau fort serviable certes, mais qui veut tout de même devenir « le maître à penser du mouvement »⁵⁰. En vain. Alors que la Nef dérivait tranquillement dans les

confins du système solaire et que les vices naturels commençaient à reprendre le dessus (les Amazones se dévoraient et égorgeaient gaiement la mère de Copi), voilà que débarque un vaisseau de « pédés » herculéens dignes « de la Californie des années 80 »⁵¹. Cette armée de libérateurs, qui prétend appartenir à une « société [...] hautement civilisée »⁵², reprend immédiatement le contrôle du vaisseau, hospitalise Copi, esclavagise les Amazones et s'avère finalement beaucoup plus sectaire – et martiale – que toutes les espèces rencontrées jusqu'ici. Réunie sous la bannière de l'Interspatale Homosexuelle (comme il y aura plus tard une « Internationale argentine »⁵³), cette organisation anglo-saxonne, exclusivement composée de gays et de lesbiennes, se targue d'avoir planté le drapeau homosexuel sur la Lune et d'y avoir fondé une utopie à nulle autre pareille. En réalité, leur Eldorado de pacotille ressemble surtout à un cauchemar : on n'y parle que d'art homosexuel, on pense que tous les hétérosexuels sont « méchant[s] »⁵⁴, on y construit des villes en strass et en granit rose, et on ne trouve rien de mieux à faire que de soigner les malades avec du poppers... « Je préfère rester un sauvage », s'écrie Copi quand il découvre ce pays « d'un goût hideux », plus effroyable encore que le ghetto montmartrois. « Et, tout compte fait, la barbarie de Vinicio da Luna me fait moins peur que la vôtre »⁵⁵, dit-il aux Brigades Homosexuelles, sans doute parce qu'il a compris que les crimes de la nature, aussi sanglants soient-ils, ne dépassent jamais en horreur les atrocités de la culture.

Mais alors, que faire ? Comment échapper à ces sociétés *par essence* impérialistes, prosélytes, et si belliqueuses qu'elles finissent par donner « la phobie de toute sorte de groupement »⁵⁶ ? Et dans cette galaxie où chacun tente d'imposer son petit paradis, est-il seulement possible de trouver une étoile exempte d'idéologie, de morale, sans prophète, gourou, ni « génie humanitaire »⁵⁷ d'aucune sorte ? Curieusement, l'ironie de l'histoire tient dans le fait que les perspectives qu'elle dessine ne se trouvent pas sur une autre planète mais bien plutôt dans notre cosmos intérieur. Tout d'abord, il y

a l'humour et ses pouvoirs magiques qui démystifient les illusions, ruinent les systèmes et permettent de *décristalliser*, de se déprendre de soi et des mirages que l'on se fabrique. D'où ces multiples *incises* qui trivialisent le récit, dégonflent le fantastique et donnent à voir les choses pour ce qu'elles sont. Les militants du dix-huitième ? « Des enfants de maternelle »⁵⁸. Conceição ? Une « mineure à violer »⁵⁹. L'Interspatiale Homosexuelle ? « L'Armée du Salut qui aurait gagné l'Univers au loto ! »⁶⁰ Mais que vaudraient les désenvoûtements de l'humour sans son mouvement inverse : la passion la plus aveugle, l'amour dévorant pour ces monstres qui nous mènent la vie dure certes, mais grâce auxquels il est au moins possible de sortir de soi et de se perdre dans les méandres d'une altérité sans retour⁶¹. C'est bien cette promesse que le corps de Conceição porte en lui. Car en faisant l'amour avec cet hermaphrodite, en pénétrant sa « chatte de femme » et en se faisant sodomiser par son « énorme bite »⁶², Copi vit une expérience unique. Il transcende les frontières de l'identité pour redevenir un point zéro, une totalité originelle et indistincte telle qu'elle existait au moment de la *conception du monde* : il devient homosexuel et hétérosexuel *en même temps*, humain et animal, réel et fictif, vivant et mort – « Copi » et « Pico »⁶³, comme si tout son être se résorbait dans le jeu de lettres d'une anagramme et l'abstraction d'un nom propre. Alors, tels les deux hémisphères du globe ou les deux moitiés de l'androgynie perdu⁶⁴, Copi et Conceição se fondent l'un dans l'autre, jouissent une dernière fois dans l'espace et s'endorment sur la Lune, trop heureux de voir que leur « coït culturel »⁶⁵ a fait fuir le reste du monde. Ça y est ! Enfin seuls ! Enfin la paix... L'auteur et le lecteur peuvent alors imiter le narrateur et s'assoupir à leur tour, comblés par ce voyage imaginaire et étourdis d'avoir fait l'amour avec une fiction.

Thibaud Croisy

1. Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, préface de Serge Halimi, éditions Agone, Paris, 2003, p. 33-34.
2. Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, Folio actuel, Gallimard, Paris, 2011, p. 31.
3. « La vie est un tango, Che Copi... », interview de Copi par Giovanni Monaco, *Gai Pied Hebdo*, n° 64, 9 avril 1983, p. 35.
4. Dans les mêmes numéros, Jean-Patrick Manchette publie un feuilleton qui sera lui aussi édité en roman : *La Position du tireur couché*, Série noire, Gallimard, Paris, 1981.
5. Surnom donné aux publicitaires qui deviennent les nouveaux héros de cette décennie.
6. Entretien entre Copi et Raquel Linenberg-Fressard, in *Exil et langage dans le roman argentin contemporain : Copi, Puig, Sae*, thèse de doctorat sous la direction d'Albert Bensoussan, soutenue en 1988 à l'Université Rennes-2. L'interview ayant été réalisée en espagnol, c'est moi qui traduis.
7. Copi, *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer*, Christian Bourgois éditeur, Paris, 2022. Voir notamment les tirades de Madre et Garbo (p. 28 à 30).
8. Entretien entre Copi et Raquel Linenberg-Fressard, *op. cit.*
9. Copi, *La Guerre des pédés*, Christian Bourgois éditeur, Paris, 2023. Ces « coupures » sont au nombre de trois : « La tête me tournait, je m'évanouis » (fin du premier chapitre, p. 57) ; « je sentis mes jambes flageoler. Je m'évanouis » (fin du deuxième chapitre, p. 83) ; « je m'endormis comme une masse » (fin du troisième chapitre, p. 124). Elles font écho à un procédé narratif auquel Copi a déjà eu recours dans *Le Bal des folles* et qui consiste à imaginer des péripéties invraisemblables avant de les faire passer pour un rêve et de relancer l'action avec une nouvelle situation (voir « L'amnésie » in Copi, *Le Bal des folles*, éditions Christian Bourgois, Paris, 2021, p. 133).
10. Entretien entre Copi et Jean-Pierre Joecker, « Copi : le petit poulet devenu rat », *Masques*, n° 11, 1981, p. 33-38, reproduit dans les « Documents », p. 185. Le manuscrit de *La Guerre des pédés* n'ayant jamais été retrouvé, il est impossible de savoir si Copi avait élaboré un plan, comme c'était le cas pour *Le Bal des folles*, ni à quelle fréquence il écrivait son feuilleton. Selon Delfeil de Ton et Jean-Marie Gourio, deux anciens collaborateurs de *Hara-Kiri*, Copi livrait bien un épisode par mois et tous étaient publiés tels quels et *in extenso*. C'était là une des marques de fabrique du journal : pas de coupe, pas de réécriture, pas d'homogénéisation de l'orthographe. Aucune retouche. Les quatorze épisodes tels qu'ils ont paru doivent donc correspondre sensiblement au rythme d'écriture de Copi.
11. En écrivant *La Guerre des pédés*, Copi savait certainement qu'elle serait éditée en livre car son précédent feuilleton pour *Hara-Kiri*, *La Cité des rats*, avait été édité chez Belfond en 1979. Il semblait donc logique que celui-ci connaisse le même sort.
12. Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 122.
13. Le début de *La Guerre des pédés* rejoue les premiers chapitres du *Bal des folles* : Pogo Bedroom succède à Pietro Gentiluomo dans le rôle de l'amant étranger dont le narrateur est follement amoureux ; Conceição do Mundo remplace Marilyn dans celui de la rivale ;

Montmartre succède à Saint-Germain-des-Prés ; et à chaque fois, le narrateur est un double de Copi dépassé par les événements.

- 14 Dans les années 1950, les *lesbian pulps* et les *gay pulps* étaient des romances érotiques ou pornographiques, le plus souvent stéréotypées, qui se déroulaient dans les milieux interlopes de la pègre, des gangs, de la prostitution, ou dans des contrées exotiques. Écrits par des femmes mais aussi par des hommes sous des pseudonymes de femmes, les *lesbian pulps* connurent davantage de succès car ils bénéficiaient d'un double lectorat : lesbiennes et hétérosexuels désireux de stimuler leurs fantasmes.
- 15 Copi revendique lui-même cette source d'inspiration dans son échange avec Jean-Pierre Joecker (voir [ici](#)). Maciste est un personnage de cinéma populaire dans la lignée d'Hercule et de Goliath. Copi s'en est possiblement inspiré pour plusieurs de ses personnages : Loretta Strong, la cosmonaute poursuivie par les Hommes-Singes de l'Étoile Polaire (dans *Maciste contre les hommes de pierre*, le héros affronte aussi des extraterrestres) ; Goliatha, la domestique du *Frigo* dont le nom évoque un Goliath au féminin ; les Amazones de *La Guerre des pédés*, que Maciste rencontre dans une version pornographique de ses aventures (*Les Amazones de la Luxure*, réalisé en 1973 par Jess Franco).
- 16 Entretien entre Copi et Jean-Pierre Joecker, *Masques*, *op. cit.*, voir [ici](#).
- Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 70.
- 17 Guy Hocquenghem, *La Dérive homosexuelle*, Jean-Pierre Delarge éditeur, Paris, 1977,
- p. 141-147.
- 18 *Ibid*, p. 18 à 20. D'une certaine manière, la normalisation de l'homosexualité lui fait perdre
- 19 son statut minoritaire et introduit de nouvelles lignes de démarcation puisqu'il y a
- désormais des homosexuels dont les comportements et les opinions rejoignent ceux de la majorité, ou tendent vers elle (des sortes de « transfuges », comme il existe des transfuges de classe), et d'autres qui se retrouvent en minorité à l'intérieur d'un groupe déjà minoritaire.
- 20 Entretien entre Copi et Jean-Pierre Joecker, *Masques*, *op. cit.*, voir [ici](#).
- Dans la langue de Copi et dans ce roman en particulier, le « pédé » désigne une forme socialisée de l'homosexuel, un animal culturel parfaitement intégré à la société et non dissonant.
- 21 Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 17.
- *Ibid*, p. 10.
- 22 *Ibid*, p. 18. À la parution de *La Guerre des pédés*, antérieure à l'émergence des *gender studies*, les « travestis » désignent des hommes devenus femmes mais qui ne se sont pas fait opérer. Raison pour laquelle Copi en parle parfois comme des « femmes à bite ».
- 23 Comme dans le roman, les travestis de l'époque se prostituaient en contrebas de la butte Montmartre, sur le boulevard de Clichy, la place Blanche ou dans les entrelacs de la rue André Antoine qui relie la place Pigalle à la rue des Abbesses. La photographe Jane Evelyn Atwood les a immortalisés dans un sublime reportage qui restitue bien l'atmosphère dans laquelle baignait Copi : *Pigalle People – 1978-1979*, Le Bec en l'air, Marseille, 2018.

- 24 Copi, *La Guerre des pédés*, op. cit., p. 24.
- Ibid, p. 23.
- 25 Les rapports que les militants du FHAR entretiennent avec les homosexuels « arabes »
- (immigrés ou étrangers) est un sujet récurrent au sein du mouvement. Dans un de leurs
- 26 textes, ils revendiquent « une solidarité d’opprimés très forte avec les Arabes » et parodient
- le Manifeste des 343 en faveur de l’avortement. « Nous sommes plus de 343 salopes »,
- écrivent-ils. « Nous nous sommes faits enculer par des Arabes, nous en sommes fiers et
- nous recommencerons ». Voir FHAR, *Rapport sur la normalité*, éditions GayKitschCamp,
- Montpellier, 2013, p. 104.
- 27 Copi, *La Guerre des pédés*, op. cit., p. 41.
- Ibid, p. 53.
- 28 Ibid, p. 16.
-
- 29 Ibid, p. 17.
- Ibid, p. 24.
- 30 Ibid, p. 18.
-
- 31 Ibid, p. 55.
- Guy Hocquenghem, *La Dérive homosexuelle*, op. cit., p. 126.
- 32 Copi, *La Guerre des pédés*, op. cit.
-
- 33 Ibid, p. 94.
- Ibid, p. 87.
- 34 Là encore, les préoccupations de Copi rejoignent celles de Guy Hocquenghem qui écrit au
- même moment *L’Amour en relief*, un roman dans lequel trois folles partent en Tunisie pour
- 35 séduire de jeunes autochtones, « comme des noctambules qui rencontrent des éboueurs, le
- matin ». Mieux : *La Guerre des pédés* semble s’inspirer de la petite bande d’amis de Copi
- 36 et Hocquenghem. L’« immeuble à pédés » du roman évoque en effet celui du 10 rue
- Cauchois, à Montmartre, où vivent Copi, Hocquenghem (avec son compagnon Roland
- 37 Surzur), Marie-France, et où défile une pléiade de camarades homosexuels dont certains
- sont des anciens du FHAR : René Schérer, Gilles Châtelet, Patrice Finet, Michel Cressole
- 38 (journaliste à *Libération*, comme Hocquenghem)... Par ailleurs, la rue Cauchois est située
- à proximité des lieux de drague où se rencontrent des homosexuels français et « arabes » :
- Barbès, la Goutte d’or, le Sacré-Cœur ou le Louxor, cinéma populaire dans lequel
- Hocquenghem voit un « Orient bigarré de la drague en salle obscure ». Pour toutes ces
- raisons, il est permis de penser que les relations entre les Parisiens et les Amazones (en qui
- Jean-Jacques voit d’abord des « travestis marocains ») est inspirée des rapports entre
- Français et Arabes. Voir Antoine Idier, *Les vies de Guy Hocquenghem*, Fayard, Paris, 2017,
- notamment « Les damnés du freudo-marxisme : le FHAR et les “Arabes” » (p. 115 à 121)
- et Guy Hocquenghem, *L’Amour en relief*, Albin Michel, Paris, 1982.
- 39 Copi, *La Guerre des pédés*, op. cit., p. 21.
-

- 40 Tout au long du livre, le mot « pédé » renvoie à une identité conservatrice dans laquelle se
· mêlent le paternalisme et la peur de l'autre. « Pourquoi est-ce que vous avez toujours
peur ? Vous devenez de plus en plus pédé ! », dira d'ailleurs Vinicio à Copi.
- 41 *Ibid*, p. 35. Copi et Conceição sont à la fois identiques et opposés : identiques si l'on
· considère la place qu'ils occupent au sein de leur communauté mais opposés à l'échelle du
monde puisque Conceição est une « sauvage » du Sud tandis que Copi est un habitant
policé du Nord.
- 42 *Ibid*, p. 42.
- *Ibid*, p. 100.
- 43 *Ibid*, p. 101.
-
- 44 *Ibid*, p. 46.
- *Ibid*. À travers la métamorphose de son personnage, Copi se met aussi en scène en tant que
- 45 Français qui se ferait rattraper par une prétendue « barbarie » latino-américaine.
- Arthur Cravan, *Maintenant*, éditions Ombres, Toulouse, 2010, p. 35 et p. 92.
- 46 Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*
-
- 47 Voir Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade, éditions Pauvert, Paris, 1986, p. 96-
· 108. L'auteure y rappelle que pour Sade comme pour Rousseau, la société s'oppose au
48 bonheur de l'homme et que « l'homme primitif solitaire [...] perd indépendance et bonheur
· dès lors qu'il consent à vivre en société ». Cette remarque pourrait s'appliquer au roman de
49 Copi.
- Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 96.
- 50 *Ibid*, p. 123.
-
- 51 *Ibid*, p. 127.
- Copi, *L'Internationale argentine*, Belfond, Paris, 1988.
- 52 Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 129.
-
- 53 *Ibid*, p. 131.
- *Ibid*, p. 131.
- 54 *Ibid*, p. 133.
-
- 55 *Ibid*, p. 56.
- *Ibid*, p. 77.
- 56 *Ibid*, p. 137. Dans *La Guerre des pédés*, l'humour est une sorte de talisman qui pacifie les
· rapports sociaux, prévient les conflits et fait durer le couple. « Nous nous disions que si
57 nous avons vécu ensemble sans l'ombre d'un nuage, c'est grâce à l'humour », explique le
· narrateur qui le considère aussi comme une forme de courage.
- 58 Que ce soit Conceição dans *La Guerre des pédés*, Irina dans *L'Homosexuel...* ou Pietro
59 Gentiluomo dans *Le Bal des folles*, l'être aimé est toujours monstrueux chez Copi, car il est
· double : sublime d'un côté (« jambes divines » de Conceição, « merveilleuse agilité » des

- 60 doigts d'Irina, « arôme de jasmin » des couilles de Pierre) mais répugnant de l'autre (sale,
· lunatique, capricieux, pervers, hargneux). Celui qui en est épris doit donc le prendre *tel*
61 *qu'il est*, avec son sang, sa merde, sa « pisse de chèvre » (Conceição), sa puanteur de
· « charogne » (Irina) et ses aisselles qui « sentent l'ail » (Pietro). Il a généralement deux
sexes, soit successivement (Irina et Pietro se sont faits opérer), soit simultanément
(Conceição).
- 62 *Ibid*, [ici](#) et [là](#).
- Le narrateur dit qu'il s'appelle René Pico, ce qui le différencie de l'auteur dont le vrai nom
63 est Raúl Damonte.
- Platon, *Le Banquet*, Traduction et présentation par Luc Brisson, Flammarion, Paris, 2016,
64 p. 114-121. Dans le mythe de Platon, il existe trois catégories d'êtres humains : le mâle, la
· femelle, et l'androgyné qui fait la synthèse des deux et qui est pourvu de deux sexes. Cette
dernière catégorie, trop orgueilleuse, a été punie par Zeus et coupée en deux « à la façon
des soles », si bien que ses deux moitiés cherchent constamment à s'enlacer.
- 65 Copi, *La Guerre des pédés*, *op. cit.*, p. 93.
-

Documents

OceanofPDF.com

Mathématicien, philosophe, professeur, Gilles Châtelet (1944-1999) eut sans doute en commun avec Copi un certain mépris pour la bêtise et une tendance à *ne jamais rien laisser passer*. Polémiste cinglant, stylisticien hors pair, inventeur de concepts aussi hardis que savoureux, il s'est fait connaître du grand public avec un pamphlet au titre éloquent : *Vivre et penser comme des porcs* (1998), dédié – entre autres – à Copi, Guy Hocquenghem, Michel Cressole, Gilles Deleuze et Félix Guattari. Cet essai d'économie et de philosophie politique s'ouvre sur un tableau mémorable : celui de la Soirée Rouge et Or du Palace, en novembre 1979, dans laquelle l'auteur voit le passage « du concept de boîte » à celui d'« usine à danser et à suer », et la transformation de la fête en produit *comme les autres*, illusion postmoderne réunissant « le voyou à la mode, le commissaire-priseur de Drouot et le professeur au Collège de France » pour fédérer « les mondes de l'Argent, de la Mode, du Savoir »¹. C'est cette fête marchandisée, bradée, et finalement éteinte, que Gilles Châtelet prend pour point de départ de son analyse des « démocraties-marchés » parce qu'elle illustre à merveille l'entrée de la France dans la société tertiaire de services, l'avènement du « post-gauchisme festif » et le dévoiement des années quatre-vingt qui tenteront d'incorporer tout ce qui bouge dans leur grande « yaourtière à classe moyenne ».

Écrit un peu plus tôt, en 1994, le texte intitulé « La République des Chiennes... » est paru dans le cadre d'un appel à sauvegarder « la mémoire

de la communauté gaie et lesbienne »², alors ravagée par l'épidémie du sida. Plus proche du poème critique que de l'article universitaire, il offre un bel écho à *La Guerre des pédés* dans la mesure où il tente d'esquisser à son tour l'horizon d'un monde homosexuel vivable, loin de l'idéologie mortifère des clans, des réseaux, des « brigades », et de la « tyrannie du juridico-statistique » qui transforme le moindre groupe social en « tranche d'âge », « espèce sexuelle » ou « entité biologique ». Si le roman de Copi décrivait le passage d'une d'homosexualité à une autre (la disparition de la folle, libre et singulière, au profit du pédé à moustaches tristement communautaire), le manifeste de Châtelet introduit quant à lui une nouvelle figure : la Chienne, qui concentre en elle les avatars de l'insoumission homosexuelle (le dandy, l'esthète, la « Folle tordue », la Gazoline...) et qui s'incarne dans les visages étincelants de son élite (Oscar Wilde, Alan Turing, Jean Genet, Michel Foucault, Guy Hocquenghem, Kenneth Anger, Copi). Autant d'esprits à saluer et à faire vivre parce qu'ils ont eu le cran de désobéir en toutes circonstances et parce qu'ils « n'ont jamais accepté de vivre et de penser comme des porcs ».

À l'instar des personnages de Copi et de l'*ethos* de poète barbare qu'il s'est forgé, la Chienne est un animal *sans laisse* et *contradictoire* : elle est docile mais elle sait mordre ; elle aime les « gueules populaires » mais elle ne dédaigne pas les « silhouettes aristocratiques » ; elle se tient à l'écart de la « Moyenne populacière », qu'elle vomit, mais elle est capable d'« incendier une salle ou une génération » ; elle peut s'unir, aboyer, devenir « la multitude des bouches à oreilles » et « tam-tamer le monde », mais elle se disperse aussi vite qu'elle s'est assemblée car elle ne connaît ni instinct grégaire ni homogénéité durable (elle n'est pas « une association de parents d'enfants divorcés »). En un mot, la Chienne est la quintessence de l'esprit libre, le bonheur d'un chaos, le cri perçant de celui qui sait que « l'homosexualité est toujours une révolte, et non un état » (René Schérer). Elle doit beaucoup à l'esprit anarchique du FHAR, auquel Châtelet a

participé, et c'est sans doute pour cette raison que le peuple des Chiennes ne s'apparente pas à une communauté structurée et encore moins à une meute : il forme plutôt une *res publica*, une « chose publique » à la flamme de laquelle chacun peut allumer son flambeau, à condition d'être tout de même un peu à la hauteur. Chiennes toujours à prendre, donc. À allumer. À lâcher. À chevaucher en s'enivrant de leurs mots et en humant le soufre de leurs écritures bâtardes, dont Copi est assurément l'un des meilleurs représentants.

En amont de ces chienneries lyriques et tonitruantes, nous avons reproduit un entretien entre Copi et l'éditeur Jean-Pierre Joecker (1946-1992). Contemporain de *La Guerre des pédés*, il est paru dans un numéro de *Masques*, « la revue des homosexualités » qui consacrait un dossier à la répression des homosexuels en Argentine et à deux écrivains argentins, homosexuels et exilés : Manuel Puig et Copi donc. La revue trimestrielle était alors adossée à *Persona*, première maison d'édition gay et lesbienne française (1981-1986), où Copi publiera une pièce de théâtre, *Le Frigo* (1983), et un recueil de nouvelles, *Virginia Woolf a encore frappé* (1983). Dans l'une d'entre elles, il poursuivra d'ailleurs son dialogue avec Jean-Pierre Joecker mais sous le sceau de la fiction cette fois, puisque les deux hommes se retrouveront dans une backroom attaquée par un gang de lesbiennes cubaines, écho lointain aux Amazones de *La Guerre des pédés*. Mais tout ça est une autre histoire...

T. C.

-
1. Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, op. cit., p. 24. C'est le constat que dresse aussi Serge Kruger quand il retrace l'histoire des « branchés » d'avant-garde que l'on croisait à Paris dans les années soixante-dix. « Ce qui leur est arrivé de pire », dit-il, « c'est que tout d'un coup, ils se sont faits tomber dessus par les têtes chercheuses des grandes fortunes. On leur a proposé de devenir les porte-étendards de la branchitude friquée et la mondanité leur est tombée sur la gueule avec, entre autres, le Palace et des endroits comme

ça. Tout d'un coup, tous ces gens qui lançaient des pavés en 68 se sont mis à bouffer des petits fours et des coupes de champagne. On est passé à côté d'une autre ville qui aurait pu se réaliser... » (*Les Gazolines, passionnément, à la folie*, film documentaire réalisé par Armand Isnard, 2012).

2. Résister Vivre la Mémoire (R-VLM) est une association qui souhaite transmettre la mémoire de l'histoire homosexuelle grâce à des textes et des documents visuels et sonores. Son appel paraît le 1^{er} novembre 1993 dans *La Lettre de Gai Pied* : « nous serons plus forts contre le sida grâce au plaisir de la mémoire », proclame-t-il. Le texte de Gilles Châtelet paraît dans le premier catalogue-manifeste de l'association (« l'Acte I ») qui accompagne une exposition présentée au Centre gai et lesbien de Paris et une « Nuit de la Mémoire » au cinéma L'Entrepôt.

Copi : le petit poulet devenu rat

Jean-Pierre Joecker : Au départ, tu semblais plus porté vers le théâtre que vers le dessin ?

Copi : Ce que je préfère, c'est écrire, mais maintenant, je ne me rends plus compte. Il y a eu des périodes durant lesquelles j'ai beaucoup dessiné, où je n'écrivais pas du tout, et d'autres en revanche où je ne faisais qu'écrire. Là, dernièrement, je me suis mis de nouveau à dessiner, cela faisait un an je crois que je ne l'avais pas fait. J'étais un peu terrifié et je me suis dit : « j'ai oublié de dessiner », je ne savais plus tenir la plume. Très vite, c'est devenu un tel plaisir. En fait, je n'ai jamais vraiment voulu faire une seule chose.

Une seule fois, j'ai commencé à faire une carrière plus ou moins sérieusement comme dessinateur humoristique au *Nouvel Observateur*, et c'était une production hebdomadaire (« la dame assise ») qui se vendait aux USA, en Italie et dans d'autres pays encore. Je me suis arrêté car je préférais faire du théâtre. C'est difficile de faire plusieurs choses en même temps. Quand je fais du théâtre, comme l'an passé en Italie¹, cela me bloque et je ne peux plus dessiner. Le théâtre comme le dessin, cela prend vingt-quatre heures, et c'est la même chose pour écrire, alors j'ai différents métiers.

Une de tes activités rejaillit-elle sur l'autre ?

Oui, bien sûr. Si je joue par exemple, je sais que le dessin humoristique me sert à tous les niveaux depuis le maquillage jusqu'au mouvement. Le dessin me sert également lorsque j'écris du théâtre. Une fois que l'on a fait des bulles, on ne se laisse pas tenter par de longues tirades.

Il y a donc eu les dessins pour la revue *Bizarre* et bien vite « la dame assise » du *Nouvel Observateur*.

La période des dessins au *Nouvel Observateur* a été une période d'apprentissage du public. J'ai dessiné très jeune. J'avais seize ans lorsque j'ai publié mes premiers dessins dans des journaux argentins, des dessins politiques très bestiaires. Chaque homme politique était représenté par un animal différent qui conversait avec d'autres animaux, un peu comme une fable de La Fontaine.

À Paris, je vendais mes dessins sur le Pont des Arts pour les touristes, qui trouvaient que c'était très parisien alors que c'était des dessins argentins. Ensuite, j'ai dessiné à *Bizarre* où c'était réellement bizarre, bizarre, et là, Serge Lafaurie du *Nouvel Observateur* nous a demandé, à Folon et à moi, d'y dessiner. Au début, je dessinais des choses un peu longues comme je le fais pour *Hara-Kiri*, un peu comme des sketches, et c'est là où la femme assise a pris une forme assise, si j'ose dire. D'ailleurs, dans les premiers dessins de « L'Obs », il y avait une femme debout avec plus de personnages mais cela prenait trop de place... Alors je l'ai assise pour laisser plus de place au texte aussi... Je parlais mieux français.

Le Nouvel Observateur, cela a été un apprentissage jusqu'au moment où je me suis aperçu de la routine, je commençais à me répéter, alors je suis parti, j'ai quitté la France aussi à ce moment-là.

Maintenant, je dessine pour *Hara-Kiri*. Une fois par an, je leur fais une production, un peu comme si c'était un roman, et le reste du temps, je joue

deux mois, trois mois, l'année dernière six mois². Je change périodiquement de métier.

On retrouve un peu « la femme assise » dans *La Journée d'une rêveuse* ? Jeanne, c'est encore elle ?

La femme assise de la B.D. était debout au début, elle montait sur une chaise et s'envolait du fait même qu'elle montait sur une chaise... Ensuite, elle ne pouvait être qu'assise. Vers 1964-1966, la gauche s'était assise à attendre. C'est ce que le public me demandait, c'était une exigence des lecteurs du *Nouvel Observateur* de cette époque-là. Je l'ai senti début 1968 et, au lieu de faire une femme assise, j'en ai fait deux. Je me souviens que j'ai fait vingt-deux dessins ensemble, fin 1968, et je me suis demandé : que vais-je faire ? Je suis parti pour les USA. J'ai continué d'envoyer des dessins mais ce n'était plus des dessins pour *Le Nouvel Observateur*.

Quand j'avais fait *La Journée d'une rêveuse* au Lutèce, on disait – Poirot-Delpech³ par exemple : « c'est gentil ce qu'écrit ce jeune Argentin... » Après 1968, je suis revenu avec *Eva Peron* au Théâtre de l'Épée de Bois – avec des Argentins qui ne savaient même pas parler français – et cela a été pour moi la fin de ma période rangée.

Le public est-il si différent en Italie ou en Espagne ? Tu parles souvent des enfants italiens.

C'est certain, et les Français ont la manie de penser que les choses intellectuelles sont suspectes d'être non commerciales. En Italie par exemple, tout est très différent, les réactions du public sont plus chaudes, il réagit, il manifeste. On ne vient pas voir le dessinateur humoristique Copi, on vient au spectacle. J'ai trouvé cette sensation une fois ici à Marseille chez Marcel Maréchal. J'ai découvert qu'il y avait un public marseillais⁴. Tout devient très compliqué, le personnage de Loretta Strong était angoissé

en France, simplement comique en Italie. En Espagne, j'ai aussi retrouvé cette atmosphère dans un théâtre de travestis ⁵.

Et ces animaux toujours présents... Ce rat, que représente-t-il ?

Les écrivains ont toujours besoin d'une couverture, il n'y a pas de meilleure couverture que soi-même. Je vais te raconter l'histoire du rat de mes dessins. En 1970, j'ai fait, à Milan, dans un gala, une exposition de mes dessins de la dame assise et du poulet dont les livres s'appelaient *Les poulets n'ont pas de chaise* et *Le canard c'est moi*. Je dessinais aussi pour des enfants de douze-treize ans qui me demandaient un poulet pour leur mère, une mère assise et moi en poulet... ce que j'avais dessiné mille fois. Et puis ensuite, ils m'ont tous demandé un rat, « *topo* ». Pourquoi ? Le rat avait remplacé, dans leur imagerie de B.D., le poulet ou le canard, Mickey.

En Italie, j'ai fait une tournée avec *Loretta Strong*. J'étais seul en scène avec une marionnette de rat en mousse, « *il travestito con il topo* ». Un rat qui s'enfilait à la main, fabriqué par Patrick Chauveau ⁶, un rat parfait qui bougeait, et je racontais une histoire avec ce rat. Je faisais des matinées et les journaux annonçaient : « *il travestito con il topo* ». Il y avait beaucoup d'enfants et ils riaient. À Paris, où vas-tu faire cela ? Un homosexuel pervers avec un rat à deux heures du matin...

Tu as joué le rôle d'un rat dans une de tes pièces, *La Pyramide*. Un « rat conquistador » qui a fini par te coller complètement à la peau pour devenir *La Cité des rats*, Copi le rat.

Là, j'ai fait un rat « maciste » ⁷, un péplum, un roman que j'aurais voulu lire quand j'avais quinze ans. Une sorte de feuilleton avec des côtés *Île au trésor*, Collodi ⁸ aussi et un petit côté Alice, mais une Alice très italienne, un personnage désintellectualisé. Je voulais aussi me servir de Jules Verne,

mais je me méfiais de la science-fiction, il faut la traiter d'une autre façon maintenant. Je suis un plagiaire, j'ai bien choisi mon nom...

Les personnages de Copi ont l'air très seuls. Leurs corps ont été modifiés et ils attendent le bonheur, je pense à l'ensemble des textes mais en particulier à *L'Homosexuel* ou *la Difficulté de s'exprimer*.

Personne ne veut de ce titre. C'est devenu *Irina* en italien, *Sex Changes in Siberia* en anglais⁹. Presque toujours des titres qui ont un rapport avec une transgression de frontière alors que le texte n'allait pas si loin. Enfin, c'est curieux mais c'est le seul titre jamais accepté et pourtant joué par de jeunes troupes. Au niveau de la distribution, il n'y en a pas deux semblables dans le sexe des comédiens. Soit la mère est un homme, la fille un garçon, toutes les combinaisons. La maîtresse est une femme-homme et même le mari et le général, qui sont les deux hommes définis de la pièce, ont été joués par des femmes. C'est très curieux. Ils essayent de fuir sans doute. La transformation a eu lieu et elle a été très brutale. Ils ont tous changé de sexe mais bien avant d'être là. Ils ne veulent plus changer mais s'enfuir vers un endroit où ils pourraient s'épanouir.

Ils n'y parviennent jamais.

Non, et on ne sait pas pourquoi. Peut-être parce que l'héroïne – qui devrait vouloir y arriver – ne veut pas, soit parce que la destinée est plus forte qu'eux.

Et Copi, lui, qu'en pense-t-il ?

Pour mon dernier roman, *La Guerre des pédés*, j'étais sidéré par la fin. J'avais accumulé une telle somme de signes de fatalité. Je me demandais quelle allait être la fin, quelle apocalypse. J'attendais la fin avec impatience

et je me suis aperçu que c'était une histoire d'amour et que deux personnages avaient traversé ce roman comme rien ¹⁰.

Tous ces animaux, ces personnages transformés, ces travelos hommes, ces femmes travelos. Pourquoi toutes ces combinaisons ?

Tout ce qui appartient au théâtre m'intéresse. Tous les personnages de théâtre, un oiseau, un enfant ou une mère. Tu peux être une mère poule ou un père diable, une bonne sœur vierge ou un diable pape. Tous les personnages appartiennent au théâtre. Dans le théâtre, il y a le personnage et son masque. Ce sont des personnages qu'on ne rencontre pas, on ne les supporterait pas deux minutes, à la rigueur on les enfermerait pour leur propre bien. En fait, au théâtre, les situations ne sont pas quotidiennes. C'est ni plus ni moins Buffet et Bontems ¹¹ dans *France-Soir*.

Et l'Argentine, toujours présente.

Je ne pense pas que j'aie jamais quitté l'Argentine. Je me suis mimétisé avec un Français, un Italien, mais pour ce qui est de la littérature, même si j'écris en français ou en italien, je suis un écrivain argentin. J'ai commencé à écrire très jeune. Aussi, quand j'écris en français, je traduis de la littérature argentine. D'ailleurs, tous les écrivains argentins sont des écrivains internationaux.

Lorsqu'on songe à la production littéraire latino-américaine, deux noms surgissent dont l'univers te semble proche. Je pense à Severo Sarduy, qui disait de *Cobra* : « le sujet et l'objet de ce livre sont le corps », et à Manuel Puig avec *La Trahison de Rita Hayworth* et *Le Baiser de la femme araignée*, cette rencontre en prison entre une folle et un guérillero.

Le travail de Puig est très intéressant par rapport à l'Argentine. Sa grande astuce, c'est d'avoir arrêté l'Argentine à la première dictature, il a conservé tout cela comme si c'était dans de la naphthaline. C'est son mépris à lui de ne pas vivre cela, il y a sans doute des points communs. Il a aussi accumulé cette autre génération-guérilla.

J'ai écrit deux pièces de théâtre argentin, qui sont du théâtre « gauchiste »¹² comme on n'en écrit plus depuis 1930 et qui sont écrites avec des règles qui viennent du théâtre espagnol, en rimes avec des personnages de gauchos, le mort, le fantôme.

Ces personnages de folle, on les retrouve peu chez les autres écrivains latino-américains.

Fuentes disait : les écrivains latino-américains descendent de quelqu'un, seuls les Argentins descendent du bateau. C'est vrai, je crois, et ils n'ont pas pris les racines machistes. Il n'y a pas d'écrivains machos argentins. Lorsque tu écoutes un tango – Carlos Gardel – c'est un garçon qui pleure parce que son ami l'a quitté...

Le phénomène machiste en Amérique latine est lié à la fascination de l'Indien. Les kapos dans les camps de concentration, les attachés militaires, sont souvent des Indiens.

Si tu nous parlais de ton dernier livre, *La Guerre des pédés* ?

Il s'agit d'une histoire d'amour entre un pédé super-socialisé, qui a déjà fait toutes les marches sur Washington¹³, qui vit depuis dix ans avec un Américain pédé, moustachu, et qui tombe amoureux d'une fille qui vient le torturer, il est devenu un peu maso. Et cette fille, c'est un travelo brésilien, ou une femme plutôt travelo, une femme à bite.

À partir de ce moment-là, toute sa vie est bouleversée, il lui arrive les pires horreurs, comme une guerre des gangs qui se déclencherait entre les travelos brésiliens et les pédés gauchistes du dix-huitième arrondissement. Ces derniers sont très gênés parce qu'ils ne peuvent pas appeler la police

car ils sont socialement solidaires des travelos. Le garçon doit s'enfuir avec cette fille dans le Berry, chez sa mère, mais il est poursuivi par le père de celle-ci, sorte de maquereau diabolique brésilien. C'est une grande histoire d'amour à la Wells ¹⁴ et elle finit bien.

C'est ce que tu vois dans ce quartier ?

Il y a dix ans, il y avait un travelo pour dix putains. Maintenant, il y en a pas mal et ce sont des travestis dont on ne soupçonnerait même pas que ce sont des femmes. La clientèle, elle, n'a pas changé. Toujours les mêmes personnes qui ont une femme, une famille et qui viennent se défouler. Et maintenant, à la place des petites putes blondes d'exportation qui faisaient la joie de nos grands-pères, ce sont des travelos brésiliens qui t'enculent pour le même prix.

Entretien avec Copi réalisé par Jean-Pierre Joecker,
Masques – Revue des homosexualités, n° 11, automne 1981, p. 33-38

-
1. En 1980, au Teatro Stabile de Turin, Copi joue Madame dans *Les Bonnes* de Jean Genet, mis en scène par Mario Missiroli avec Adriana Asti (Solange) et Manuela Kustermann (Claire). La pièce tourne dans plusieurs théâtres : à Sienne, Pise, Rome, Bologne, Palerme... [Note de T.C., comme les suivantes.]
 2. Voir la note précédente.
 3. Bertrand Poirot-Delpech (1929-2006), critique littéraire et dramatique au journal *Le Monde* et dans l'émission de France Inter, *Le Masque et la Plume*.
 4. Copi fait référence aux représentations de sa pièce *La Pyramide* au Théâtre du Gymnase à Marseille, alors dirigé par Marcel Maréchal, en janvier 1975.
 5. Copi a joué *Loretta Strong* au Saló Diana, à Barcelone, en juin 1978.
 6. Patrick Chauveau, dit « Chocho » : peintre, accessoiriste, décorateur (en collaboration avec le scénographe Michel Lebois) et acteur pour le Grand Magic Circus de Jérôme Savary. Il a participé aux spectacles les plus emblématiques de la compagnie : *Les derniers jours de solitude de Robinson Crusoé* (1971), *De Moïse à Mao* (1973), *Good Bye Mister Freud !* co-écrit par Copi et Jérôme Savary (1974).
 7. Voir la [note 2](#).

8. Pseudonyme de Carlo Lorenzini (1826-1890), écrivain italien et critique dramatique à qui l'on doit *Les Aventures de Pinocchio*, parues en 1881.
9. La pièce a connu un autre titre dans la traduction d'Anni Lee Taylor : *The Homosexual or the Difficulty of Sexpressing Oneself* (1976), qui explicite le jeu de mot du titre (« la difficulté de sexprimer »).
10. Une courte partie de cet entretien, enregistré sur une cassette audio, existe encore dans les archives de *Masques*. À la fin de sa réponse, Copi tient les propos suivants qui n'ont pas été retenus dans la retranscription : « je crois que la fatalité a changé de camp dans la littérature française qu'on a subie – non pas à cause des mauvais écrivains d'ailleurs, mais parce qu'il y avait une position de toute l'intelligentsia française qui consistait à dire, à partir de Sartre, qu'il y a des choses ennuyeuses comme *La Peste* et à se plier à l'idée selon laquelle l'histoire d'un homme qui vivrait dans un pays socialiste serait plus "existentielle" que celle d'un autre qui vivrait ailleurs. Ou bien encore à penser que *La Putain respectueuse*, c'est vraiment le drame d'une putain... (Rires.) Enfin, des choses très aberrantes, comme ça... Le résultat, c'est que plus personne n'a envie d'écrire de romans français et que tout ça ennue beaucoup le public ». Copi trace ainsi une ligne de démarcation entre une conception politique de la fatalité (celle de « l'intelligentsia française ») et une conception plus métaphysique (la sienne). Chez lui, la fatalité s'apparente « simplement » au destin, avec toute la part d'arbitraire et d'inexplicable qu'il recèle. Si les personnages de *L'Homosexuel*... n'arrivent pas à s'enfuir de Sibérie par exemple, ce n'est pas pour des raisons politiques ou sociologiques mais « parce qu'il y a une destinée qui est plus forte qu'eux », dit Copi, et « la destinée, pour eux, c'est le train qu'[ils] n'arriveront pas à prendre ».
11. En 1971, Claude Buffet et Roger Bontems tentent de s'évader de la prison de Clairvaux en prenant en otage une infirmière et un gardien, qu'ils tuent. Ils sont guillotins l'année suivante après un procès qui rouvre le débat sur l'abolition de la peine de mort. Le fait que Copi compare ses personnages de théâtre à Buffet et Bontems montre bien qu'il les voit comme des criminels ou des monstres (à « [enfermer] pour leur propre bien »). Cela en fait l'un des héritiers du Grand-Guignol, théâtre de rire et d'épouvante de la Belle Époque qui mettait en scène des crimes macabres et les « classes dangereuses ».
12. Le « gaucho » est le gardien de troupeaux de la pampa argentine, une sorte de cow-boy qui est devenu un mythe national, notamment grâce au poème de José Hernández, *Martín Fierro* (1872), et au roman de Ricardo Güiraldès, *Don Segundo Sombra* (1926). Figure nomade et solitaire, errant avec son cheval dans les grands espaces, le « gaucho » est le symbole de l'homme vertueux, indépendant et lucide, proche de la nature. Les pièces gauchesques de Copi sont *L'Ombre de Venceslao* et *Cachafaz*, respectivement créées en 1978 et 1993.
13. La première Marche nationale sur Washington pour les droits des lesbiennes et des gays a lieu le 14 octobre 1979 et réunit entre 75 000 et 125 000 personnes.
14. H. G. Wells (1866-1946), auteur de *La Guerre des mondes*, *L'Île du docteur Moreau* et *La Machine à explorer le temps*.

OceanofPDF.com

La République des Chiennes ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas...

Que veulent donc les Chiennes, se demande l'opinion, toujours un peu débonnaire, toujours un peu agacée. Ah ! Oui !... Elles veulent exister... Elles veulent transmettre quelque chose... Elles veulent se confectionner leur petite Shoah...

Rassurons tout de suite les dames-sondeuses de l'INSEE et les certifiés-répétiteurs en sociologie : les Chiennes n'ont rien à transmettre de père en fils et ne prétendent pas se réclamer de « traditions culturelles ancestrales » comme de vulgaires chasseurs de palombes. La République des Chiennes n'est ni une entité biologique, ni une nation de pathologies psychologiques (une association d'enfants de parents divorcés) ou de bizarreries génétiques ou physico-chimiques (si certains d'entre nous apprécient la chimie, c'est pour jongler avec nos perceptions...).

Serions-nous une tranche d'âge ? Serions-nous des 18-25 ans, des 25-49 ans ? Encore moins ! Le regard et la tronche de Jean Genet ou William Burroughs – nés dans les années 20 – feraient pâlir d'envie beaucoup de grands dadaïes de la génération Yoplait.

Céline disait très bien que « *le cul est la revanche du pauvre* ». C'est aussi la botte secrète de la République des Chiennes contre la tyrannie du juridico-statistique. Bien sûr, il faut des États de Droits, des C.U.C.¹ et

rendre à Badinter ce qui est à Badinter², mais *il faut aussi rendre à la Folle Tordue ce qui est à la Folle Tordue*.

Car la Folle Tordue est et sera toujours plus politique, bien plus politique que toutes les papesses de la communication. Avec quelques frous-frous, la Folle Tordue peut incendier une salle ou une génération.

La vérité du politique, c'est la capacité à casser les briques de la routine, à faire entendre une nouvelle harmonique. La vraie politique a montré le nez lorsque la Folle Tordue, toujours souillée, méprisée, raillée est partie à la conquête du monde pour annoncer la Bonne Nouvelle : « Ce que Kenneth Anger³ a osé à San Diego, ce que Genet a osé à Hambourg, des dizaines de millions de Chiennes peuvent le faire aussi. Le temps est venu de la résurrection des corps ».

Une poignée de Folles Tordues avait réussi un miracle : donner du swing à la Classe Moyenne Mondiale, transformer son troupeau de brebis-pucelles et de louveteaux-puceaux en joyeux barbares, en agiles soldats du plaisir.

Que reste-t-il des ennemis des Chiennes, des crétins-politiciens cyniques et grassouilleux du début des années 70 ? Bien peu de choses... mais beaucoup se souviennent de nos Folles Tordues locales, de nos Gazolines⁴, de ces Chiennes élégantes et libres, qui savaient, avant tout le monde, qu'une petite lingerie sur une croupe de beau gars peut changer le monde comme le nez de Cléopâtre.

Nous, les Chiennes, ne sommes pas nostalgiques. Nous marchons tête haute, avec les puissances de l'Éveil. La Moyenne nous hait souvent et c'est notre honneur : nous n'existons pas en tremblant de ne pas ressembler aux autres. Nous sommes les vrais écologistes : nous ne prenons pas notre plaisir à proliférer comme des lapins, notre sexualité échappe à toute fonction – ce qui désespère souvent les curés, les rabbins, les pasteurs ou les natalistes. Nous ne sommes pas un troupeau agenouillé pour croire. Nous ne

sommes ni de la chair à canon pour militaires, ni de la chair à bon choix pour politiciens.

Nous ne sommes pas une espèce sexuelle particulière. Nous sommes carboniques et métalliques (comme l'acier, implacable et fragile... copulation du fer et du diamant). Personne ne nous fera choir dans les manuels de sociologie. Nous ne sommes pas homosociaux, nous sommes les vrais païens : nous propageons nos descentes de reins, nos crinières, nos gestes amicaux. Nous aimons les aigles et les lions, mais nous savons pleurer l'âne qui meurt sous les coups.

Nous hantons les Raves, les parties fines et les bals du 14 juillet. Nous aimons les gueules populaires et les silhouettes aristocratiques. Nos slogans tam-tament le monde parce qu'ils y vont de notre peau, de nos regards, de nos hanches et de nos clins d'œil.

Nous sommes la multitude des bouches-à-oreilles, nous savons mettre la politique à portée de voix ou d'amour.

Nous ensorcelons l'Universel dans le Singulier, la Grande Dimension dans la Petite.

Nous haïssons la Moyenne populacière qui applaudit lorsque Cinq-Mars est décapité, celle qui aime voir empaler ceux qui risquent ce qu'elle n'osera jamais.

Depuis quinze ans, la Moyenne ricane : « Fini de rire les Chiennes ! Voici venu le Temps du Repentir. Sortez vos fouets ! Mais cette fois, c'est pour de vrai ! C'est pour faire pénitence... » Elle accompagne l'abject Carnaval de la Misère, de la Misère et de la Loi du Grand Marché Mondial.

Mais les Chiennes ont du cran. Elles ressortent toujours des poubelles de l'Histoire qui regorgent de leurs génies et de leurs martyrs. Salut à toi Oscar Wilde ! Salut à toi Alan Turing⁵ qui a brisé les codes de la machine nazie ! Salut à vous Michel Foucault, Copi, Guy Hocquenghem qui ont désobéi aux tumeurs, aux sarcomes, aux bacilles en écrivant jusqu'au bout !

La Mémoire des Chiennes ne reste jamais coincée dans les tombeaux. Elle aime prendre feu. C'est une braise agile qui peut embraser la plaine lorsque les blonds épis sont mûrs.

La République des Chiennes ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Gilles Châtelet
Catalogue-manifeste de Résister – Vivre la mémoire,
Acte I, juin 1994

Remerciements à Edwige Bourstyn Châtelet, Catherine Paoletti, Delfeil de Ton, Daniel Tallet, Jean-Marie Gourio et aux Amis de *Masques*.

-
1. En 1991, le Contrat d'union civile (C.U.C.) est le premier projet de rénovation du régime de l'union libre, ouvert aux couples homosexuels. Écrit par des militants gays et des députés socialistes, il prévoit d'accorder aux couples non-mariés des droits identiques à ceux des couples mariés, comme le maintien dans le lieu d'habitation en cas de décès de l'un des contractants ou la révision du régime successoral. Le texte n'aboutit pas. Il faudra attendre le Pacs, adopté le 15 novembre 1999, pour que l'union civile entre deux personnes de même sexe soit autorisée. *[Note de T.C., comme les suivantes.]*
 2. Gilles Châtelet fait référence à l'abrogation du délit d'homosexualité du 4 août 1982 dont le texte de loi est défendu à l'Assemblée nationale par Robert Badinter, ministre de la justice de François Mitterrand.
 3. Né en 1927, Kenneth Anger est un cinéaste américain connu pour ses films expérimentaux qui exaltent les fantasmes homosexuels et un onirisme ésotérique : *Fireworks* (1947), *Inauguration of the Pleasure Dome* (1954), *Scorpio Rising* (1964)... Il est aussi l'auteur d'un livre, *Hollywood Babylone* (1975), dans lequel il raconte les coulisses d'un Hollywood décadent et crapoteux.
 4. Composées d'« extrêmes folles » pour reprendre les mots de Michel Cressole, les Gazolines constituent un sous-groupe à l'intérieur du FHAR qui parasite l'esprit de sérieux de certains militants, comme le bouffon le ferait avec le roi. Représentantes d'un activisme

carnavalesque, ironique, et parfois plus esthétique que politique, les Gazolines sont connues pour leurs manifestations exubérantes, leur cri de ralliement (« Biiiiite ! ») et leurs slogans au second degré (« Prolétaires de tous les pays, caressez-vous ! », « Champagne, coke et falbalas ! »).

5. Alan Turing (1912-1954) est un mathématicien britannique qui réussit à briser le système de cryptage des sous-marins allemands pendant la seconde guerre mondiale, contribuant ainsi à éviter l'invasion de l'Angleterre. Père de l'informatique et pionnier de l'intelligence artificielle, il est persécuté par la justice anglaise en raison de son homosexualité. Il accepte la castration chimique pour échapper à la prison, avant de mettre fin à ses jours.

OceanofPDF.com



Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.bourgoisediteur.fr

La Guerre des pédés a d'abord paru en feuilleton dans *Hara-Kiri*.

© Éditions Albin Michel, 1982
Copi, *La Guerre des pédés*

© Christian Bourgois éditeur, 2023 pour la présente édition

© Christian Bourgois éditeur, 2023 pour l'édition numérique

OceanofPDF.com

Le Format epub a été préparé par
[NordCompo](#)
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : [NordCompo](#)
Impression : Brodard & Taupin à La Flèche (72)
Dépôt légal : Février 2023
N° d'édition : 2590
ISBN : 9782267052176 / Imprimé en France
ISBN ePub : 9782267052183

OceanofPDF.com